

Double

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ LIÉGEOISE

DE
LITTÉRATURE WALLONNE.

DEUXIÈME SÉRIE

TOME III. *(16)*

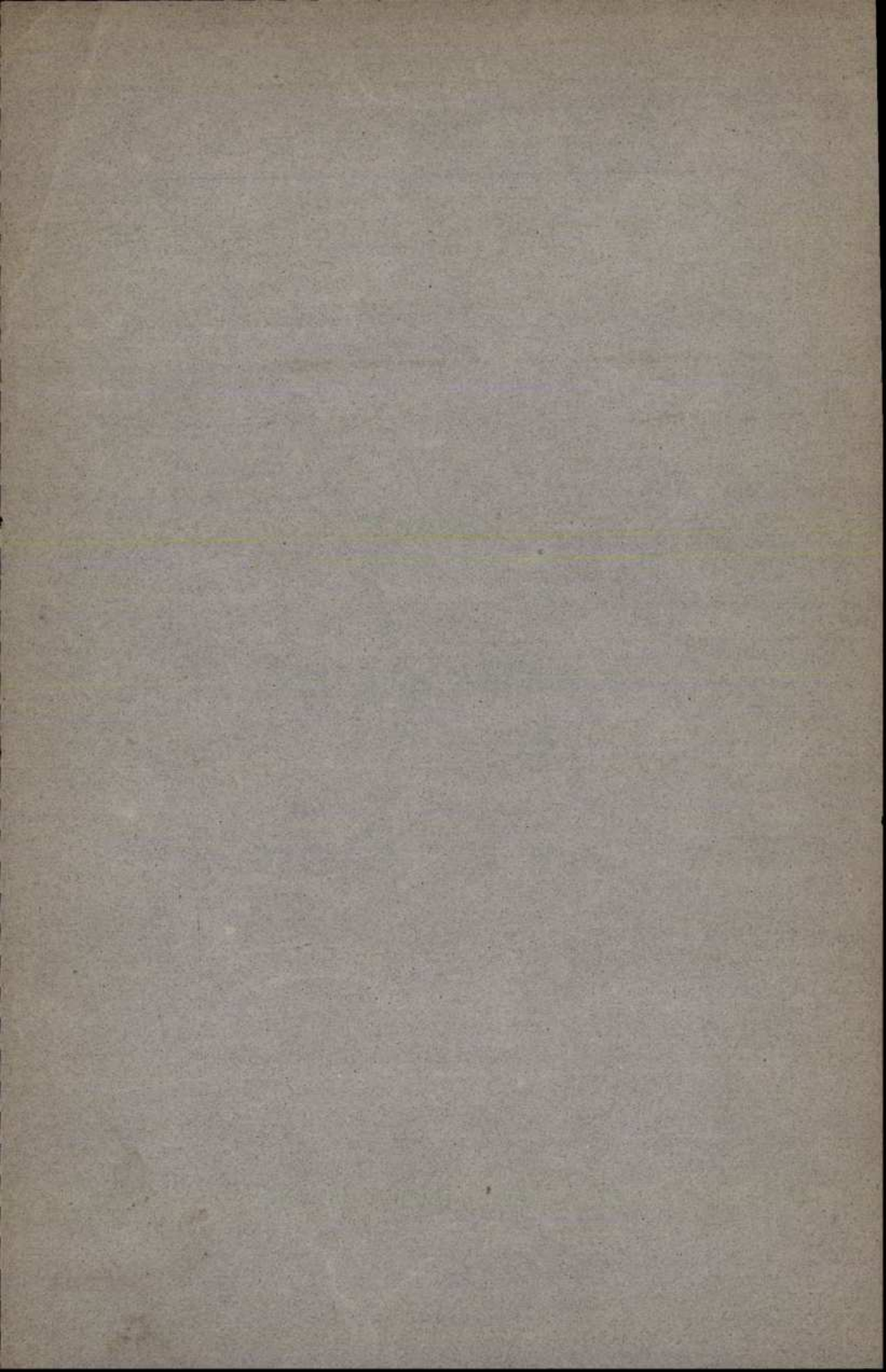
PREMIÈRE LIVRAISON.



LIÈGE
IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE,
Rue Saint-Adalbert, 8.

—
1878

FONDS WALLON
B. 1100-1109
1100-1109



SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1874.

SIXIÈME CONCOURS : *Un glossaire des mots wallons contenus dans les publications de la Société.*

RAPPORT LU DANS LA SÉANCE DU 15 AVRIL 1875.

MESSIEURS ,

Le 6^e concours du programme de l'an dernier était ouvert pour « un glossaire des mots wallons contenus dans les publications de la Société », ce glossaire ne devant comprendre « que les mots rares, dialectiques ou tombés en désuétude ».

La Société a reçu en réponse un seul mémoire portant la devise : *S'on vout fini, i fât k'minci.*

Pour qu'il soit jugé digne du prix, les conditions exigées sont évidemment les suivantes : aucun mot appartenant aux catégories ci-dessus ne doit être

omis, les diverses formes doivent être reproduites exactement, enfin le sens fondamental du mot et ses diverses acceptions doivent être recherchés avec soin.

Il est fort difficile de vérifier jusqu'à quel point la première de ces conditions est remplie. Il faudrait, en effet, dans ce but que le Jury refît lui-même le travail de l'auteur, c'est-à-dire qu'il relût les 12 volumes du *Bulletin* et les 7 volumes de l'*Annuaire*. Nous essayerons cependant par quelques sondages isolés de nous rendre compte du soin avec lequel la mine a été explorée. Quant à l'exactitude de la reproduction et au mérite de l'explication, il est beaucoup plus aisé d'en juger.

Nous devons dire d'abord que l'auteur, bien qu'il soit évidemment laborieux, est cependant, par une sorte de contradiction, très souvent coupable de négligence. Je vais en donner immédiatement quelques exemples ;

« Bovlot, subst. (?). Espèce de poisson. Fouhe ou rinvet, bovlot, amproule ». Ce mot est pris dans une ancienne pièce que le *Bulletin* reproduit (VI, pp. 12, 13) avec une transcription moderne en face de l'ancien texte. Or celui-ci porte :

« Fouxsut rinuet boulot amproye », et la transcription :

« Fouhe çu rinvet bovlot (?) amprôie ». Notre auteur n'avertit pas qu'il y a deux textes et suit de préférence le moderne, contre toute raison, et de

plus sans le copier exactement. Il fallait conserver l'orthographe ancienne, surtout pour notre mot qui n'est autre que le wallon actuel *boulote* lequel signifie la lotte. Remarquez en outre que notre auteur écrit *ou* pour *çu* et *amproule* pour *amprôie*.

Voici qui ne vaut pas mieux. Dans une pièce en patois de Verviers (*li foyan èterré*), on lit (*Bulletin* III, 373) :

. Tote lu waide si trova si rèplêie
Qu'ô n'ôh polou hêrer ô loukeu è l'môdêie.

L'auteur de ces vers explique lui-même le mot *môdêie* en note : « dans toute cette foule, dans tout ce monde » : *môdêie*, selon le caractère du dialecte verviétois, est, en effet, un dérivé de *monde* pour *mondêie* (comme dans ces vers mêmes *ô* pour *on*). Que fait notre auteur : 1° il indique inexactly la page (367, au lieu de 373), 2° il écrit *modeie*, forme fausse et inexplicable, 3° au lieu de l'interprétation exacte de l'auteur de la pièce il imagine faire venir notre mot de *multus*, ce qui serait impossible même avec l'*o* bref.

Même négligence dans l'art. Sterchmas. D'abord cette forme ne se trouve pas dans le texte. On y rencontre trois fois la forme *scermas*, que notre auteur ne cite pas et qu'il n'a par conséquent pas vue (ce qui prouve qu'il ne lit pas les textes, mais se borne à recueillir les mots annotés), et une fois

stchermas, vocable impossible, qu'il faut corriger, mais non tacitement.

Comme exemples d'interprétations fautives je citerai quelques articles :

Le cri de *hahay* était un cri d'alarme, de haro, et le mot n'a par conséquent rien de commun avec *hahias* (rires) comparé par l'auteur.

Houster, *hôster* (« décharger, priver, alléger ») est probablement le mot *ôter*.

Pegnecheal (encore une forme mal copiée : lisez *pengnecheal*, *paingnicheal*) ne signifie pas proprement : porteur de bannière, mais *pennonceau* (petit pennon).

Hâteur (« demeure, habitation, canton, district ») est simplement le fr. hauteur dans le sens seigneurie. Le mot se trouve dans mon Dictionnaire.

Pour *Haignette* (lucre, profit), l'auteur compare « Gaignette » : qu'est-ce que ce mot, que je ne connais ni en wallon ni en français? Si c'est, comme je le crois, un dérivé supposé de *gagner*, l'auteur aurait dû le dire. (Remarquez, du reste, que *haignette* ne pourrait venir de *gaignette*).

Roudrouhe (« existence, être »). Cette explication est de nature à tromper complètement sur le sens du mot. Dans sa pièce intitulée *Li Boubin*, M. Magnée dit (*Bulletin* IX, 61) :

Mi qu'at ine si grande pouhe
Mi qui k'nohe les roudrouhe
Et les gise des mènereies.

et il traduit lui-même :

Moi qui ai une si grande puissance
Moi qui connais les êtres
Et les gisements des mines ;

être est donc pris ici dans le sens du fr. *êtres* d'une maison, c'est-à-dire la disposition de ses parties, et non pas du tout dans le sens abstrait *existence*.

Selon notre auteur *pan payâr* est une corruption pour *pan Bayard* (nom d'une maison de correction à Liège). Il aurait dû comprendre qu'il est anormal de voir un substantif jouer le rôle d'adjectif et il est du reste manifeste que *payâr* est le fr. paillard : *magnî dè pan payâr* c'est manger un pain gagné d'une façon déshonnête.

S'astapler n'est pas s'attabler. D'ailleurs *tâve* ne pourrait produire que *s'atâveler*.

Forcrêhe, selon l'auteur, c'est proprement croître ou grandir dehors, donc se retrécir. Cette conséquence n'est pas admise par le Jury. Au propre *forcrêhe* signifie d'ailleurs plutôt : croître hors mesure, d'une façon exagérée.

Je passe beaucoup d'observations semblables relatives aux mots *ronchi* (comparez *roncin*), *staupe*, (mot mal lu), *rimbrance* (aussi mal lu ?), *uche*, *ucherye* (il fallait écrire *uxhe*, *uxherye*), *berîhe* (lisez *bêrihe*), *gernouï* (lisez *guernouï*), *foulèie* (lisez *fouleï*), et j'arrive aux mots omis. Ceux que j'ai rencontrés en examinant le glossaire sont :

Plonne (à l'plonne des greis, *Bull.* V, 409, l. 2.),
Have (gousse, en dial. de Hotton. *Parabole*, p. 201),
Ch'naule (*Bull.* X, 220, au mot *Baukai*),
Krikeul (cité au mot *Chokter*),
Sasiche (saussaie?) *Bull.* X, 400, 401 (bis),
Rauvion (*Bull.* III, 367 pr.),

Seme (*Bull.* V, 390 sup.), Eriwart (ibid. 392 sup.),
Aligier (ibid. 395 inf.), etc. Mais il y a une obser-
vation plus générale à faire. Pour éviter un double
emploi, l'auteur n'a pas reproduit les termes qui
figurent déjà dans les glossaires spéciaux. N'eût-il pas
mieux valu les inscrire à leurs places dans son glos-
saire plus général, mais avec un simple renvoi, sauf
les cas où l'auteur aurait eu à rectifier ou à compléter?
Nous prions la Société Wallonne de se prononcer sur
cette question.

Rassembler tous les mots visés par le programme
était, je le répète, l'essentiel. Notre auteur, qui ne
s'est pas donné à cet égard toutes les peines possibles,
a livré en revanche d'un autre côté plus qu'on ne
le lui demandait et il n'y a pas lieu de l'en féliciter.
Presque à tous les mots il cherche l'étymologie et
presque toujours là où elle ne se trouve pas. Il est
incroyable combien il est malheureux sous ce rap-
port. C'est ainsi, par exemple, qu'il fait venir *gârciner*
de l'all. *verschwenden*, *abissé* de *umbra*, *kitrait* de
tortus (il vient de *contractus*; c'est *kitoir* qui vient
de *con-tortus*), *soif* (haie) du fl. *sluiten*, all. *schliessen*
(il vient de *sepes*), *vair*, dans *vair-ahohier*, du fr. *vert*

(il vient de *varius*), *spier* (grenier) de *sperren* (ceci est moins mauvais, cependant la vraie étymologie est je pense l'all. *speicher*, fl. *spycker*, même signification), *walé* de *mollis* (remarquez en outre que *walé* ne signifie pas mou, mais renversé, que ce mot n'est pas un adjectif, mais un participe passé), *cohote* de *saccus* (étymologie d'autant plus extraordinaire que l'auteur doit bien savoir que *saccus* a fait *sèche* en wallon), *caquenot* (cadet) de *capitetum*, c'est-à-dire *parvum caput*, etc., etc. Disons cependant qu'il réussit parfois mieux. Je citerai l'expression *plateguizak*, *plateguzate*, etc., qui n'avait pas été expliquée jusqu'ici et qu'il dérive très bien de l'allemand *platt gesagt* (littéralement : platement dit).

Le glossaire soumis à notre examen ayant d'un autre côté de bonnes parties (par exemple en ce qui concerne l'explication des anciens termes de droit), présentant en outre une utilité incontestable et l'auteur ayant fait preuve de beaucoup de bonne volonté, le Jury estime que la Société devrait lui accorder un second prix avec impression. Il y met toutefois comme condition que l'auteur complétera la collection des mots anciens, rares ou dialectiques (y compris leurs formes — ce qui est l'objectif principal que la Société avait en vue en fondant le prix) et qu'il supprimera entièrement la partie étymologique exotique, ou, du moins, ne s'en occupera qu'avec la plus grande circonspection. Quant à la dérivation des mots wallons d'autres mots wallons

ou romans, c'est une étude qui ne peut qu'être utile et qu'il faut souhaiter de voir développer : ici le terrain est plus solide et n'exige pas des connaissances spéciales pour être mis fructueusement en culture. Il est bien entendu, en outre, que l'auteur tiendra compte des diverses observations que nous avons présentées plus haut.

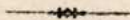
Les membres du Jury,

DESOER.

GRANDJEAN.

CH. GRANDGAGNAGE, *rapporteur.*

Les conclusions du jury ont été adoptées par la Société dans la séance du 15 avril 1875.



SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1874.

RAPPORT DU JURY SUR LE CONCOURS N° 11 DU PROGRAMME :

Composition dramatique.

MESSIEURS,

Nous avons à examiner deux comédies. La première est intitulée : *Lès Molin à vint*. M. et M^{me} *Mâvi*, boutiquiers de leur métier, ont deux enfants, *Léopold* et *Charlotte*. M. *Mâvi* veut faire de son fils un écrivain, Madame entend que sa fille devienne pianiste. Le mari trouve que les études musicales sont très-coûteuses, et, en tout cas, il estime que sa fille n'a nulles dispositions naturelles. Eh bien ! lui dit sa femme, si ma fille n'est pas artiste, elle sera couturière, et votre fils sera cordonnier. Puis, subitement, l'un et l'autre changent d'avis : *Pierre* admet que sa fille étudie la musique, et *Catherine* lui propose d'en faire une modiste. Il s'y refuse.

Survient *Charlotte* qui apprend à ses parents que le jury du Conservatoire l'a renvoyée de l'établissement en lui disant qu'elle est complètement dépourvue de moyens. Elle s'en console aisément, et prétend qu'elle aime à s'occuper du commerce. M^{me} *Mâvi*, furieuse, revient à son premier projet : mes deux enfants, dit-elle, apprendront un métier. Alors *Léopold* veut faire un coup de tête et s'engager dans l'armée. M^{me} *Mâvi* se ravise de nouveau, et dit à son mari : je crois que *Charlotte* est née pour le commerce : je vais lui chercher une place dans un grand magasin. M. *Mâvi* s'y oppose.

Mais voilà qu'un ami de la maison, *Emile*, vient apprendre à *Charlotte* qu'il l'aime et lui demande si elle veut devenir sa femme. La jeune fille, qui le paye de retour, y consent. Ils s'assurent de l'assentiment du père. M^{me} *Mâvi*, qui a entendu leur conversation, s'emporte contre *Emile*, et l'avertit qu'elle a pour sa fille un meilleur parti sous la main. *Charlotte* déclare qu'elle ne veut de personne autre qu'*Emile*, et qu'elle tient à travailler en boutique. La scène devient un véritable fouillis.

Heureusement *Joseph*, locataire de la maison, vient débiter de longs discours sur la sotte ambition des parents, qui sacrifient l'avenir de leurs enfants à leur vanité; mais de conseil, point. Maintenant on voit clair, s'écrie M. *Mâvi*, ce qui ne l'empêche pas d'ajouter aussitôt après. Que décidons-nous? Il ne fallait rien moins qu'une espèce de *deus ex machina*

pour démêler cet écheveau embrouillé. Il apparaît dans la personne de *Léopold*, qui vient surprendre toute la famille et les amis, et encore plus les spectateurs en faisant connaître qu'il sera le premier à un concours universitaire, qu'il va faire monter un atelier de construction, et qu'*Emile* sera le directeur de cet établissement. M^{me} *Mâvi* consent au mariage de sa fille, et la toile tombe.

Cette pièce est une comédie d'intrigue ; mais, comme on l'a vu, il n'y a presque jamais d'enchaînement dans les incidents, et le dénouement est forcé. Les deux principaux personnages flottent à tous les vents, ce qui nous paraît une faute, malgré le titre de la pièce : nous voyons en effet dans la première scène que M. et M^{me} *Mâvi* sont deux ambitieux qui veulent que leurs enfants s'élèvent, malgré tout, au-dessus de l'humble position de leurs parents. L'auteur a visé au bas comique, mais il est loin de rester dans les conditions de coloris et de franche gaieté que comporte ce genre ; il tombe le plus souvent dans le comique grossier, qui n'est de mise nulle part. On rencontre à chaque pas des détails d'une grande vulgarité. Il faut encore remarquer le langage peu révérencieux que les enfants tiennent à leurs parents, certaines personnalités d'un goût équivoque à l'adresse d'un habitant de la ville, dont le nom est cité en toutes lettres, et par-dessus tout les disputes grossières entre le mari et la femme.

Comme bien on pense, la diction se ressent de

tout cela : elle est, le plus souvent, ou commune, ou incolore. Nous en excepterons cependant la scène de la déclaration, qui n'est pas sans mérite, et la scène où s'interpose le voisin *Joseph*. A part cela, l'auteur ne quitte le ton traînant ou trivial, que pour donner dans des tirades déclamatoires dans le genre de celles-ci :

Pâternelle ambition, wisse vis lèix-v' aller?

Le wallon, qui est celui de Liège, est souvent de mauvais aloi : il présente des inversions forcées, des tournures et des mots français; enfin, si le vers alexandrin se fait remarquer par la césure de rigueur et l'alternance des rimes masculines et féminines, il contient malheureusement une énorme quantité d'hiatus, que l'auteur cherche en vain à masquer par des liaisons d'une dureté incroyable; qu'on en juge par ces deux échantillons : *On coipehi, st-ine costire.*
— *Elle a stu-st-en pension.*

Cette pièce ne répond nullement aux justes exigences d'un concours de poésie dramatique.

La seconde pièce est intitulée : *On fiâse di pierdou, èco traze di r'trovés*. Le sujet de la pièce est des plus simples.

M. et M^{me} *Renson* sont deux bons bourgeois de Liège; ils ont une fille à marier. M. *Renard*, un riche voisin, a entendu beaucoup louer les qualités de la jeune personne, et il demande au père de permettre qu'il aille chez lui, sous un prétexte quelconque, afin d'étudier la jeune fille de plus près. Il lui recommande

expressément de n'en rien dire à sa fille. Mais M^{me} *Renson* voit préparer un dîner fin, et sa mère ne lui donnant qu'un motif en l'air pour lui faire mettre une belle robe, elle interroge la servante, à qui la mère a tout dit, et le secret est éventé.

Le prétendant arrive au moment où chacun est encore à sa toilette; il est reçu par M. *Robyn*, parrain de la jeune fille; or celui-ci était justement venu annoncer à son ami que M. *Mathieu*, leur directeur à tous deux, l'avait chargé de lui demander, pour son fils, la main de *Marie*. On peut juger si M. *Robyn*, qui tient à son projet, reçoit convenablement l'autre poursuivant. Toutefois, honnête et loyal comme il l'est, il croit devoir faire l'éloge de sa filleule, mais le panégyrique est tellement outré, que le jeune homme en reçoit une très-mauvaise impression.

La famille arrive enfin, et la présentation se fait de la façon la plus ridicule : M. *Renard*, totalement refroidi en voyant qu'il y a eu un véritable complot pour chercher à le circonvenir, se tient sur la réserve, et refuse même d'assister au dîner.

On imagine alors un autre stratagème. M. et M^{me} *Renson* et M. *Robyn* se retirent pour aller se mettre à table, laissant la jeune fille seule avec le prétendant. Elle déplaît de plus en plus par ses manières et ses réponses embarrassées. M. *Renard* s'en va, et rencontrant le parrain, il lui dit crûment qu'il a changé d'idée.

La jeune fille et les parents, comprenant qu'ils ont

fait fausse route, en prennent leur parti, et M. *Renson* charge la servante d'aller porter chez M. *Mathieu* une lettre pour lui apprendre que sa demande est accordée, et l'inviter à souper, le soir même, avec toute sa famille.

Mais le jeune homme, regrettant son brusque départ, vient faire ses excuses à M. *Renson*. Celui-ci le met à l'aise, et l'engage à rester dans la maison jusqu'au soir, comptant sur lui pour diminuer les embarras de la réception qui se prépare.

Dès ce moment, toute la famille, y compris le parrain, se montre sous son vrai jour aux yeux étonnés du prétendant : remplie de politesse, de cordialité et de bonté. Il se sent là comme chez lui. Le hasard amène dans la pièce où il se trouve la jeune fille, qui se présente à lui, dans une causerie naturelle, avec toutes ses heureuses qualités, rehaussées par une aimable simplicité. Il n'en revient pas, et passant d'un extrême à l'autre, il apprend à M. *Robyn* qu'il n'a plus qu'un désir, celui d'épouser *Marie*. M. *Renson* refuse poliment, mais catégoriquement : il a donné sa parole à son directeur ; il se croirait déshonoré en la retirant. Cette droiture, cette loyauté ne fait qu'augmenter les regrets du jeune homme, malheureux de ne pouvoir entrer dans une si honnête famille. Il va quitter, plein de tristesse, M^{me} *Renson*, M. *Robyn* et la jeune fille, aussi désolés que lui, lorsque l'arrivée de *Babeth*, la servante, vient dénouer la situation : elle s'est endormie au coin du feu, et a

négligé de porter la lettre. Tout s'arrange alors, et M. *Renson*, heureux de ce revirement, écrit une autre lettre à son directeur.

Le sujet de cette comédie d'intrigue est heureusement choisi; c'est, en effet, une idée originale de nous présenter cinq personnages tous bons et honnêtes, partant un peu uniformes, et de varier néanmoins la scène, d'intéresser le spectateur, et cela en les opposant à eux-mêmes dans deux situations toutes différentes; dans l'une, l'auteur, saisissant très-bien ce qu'on a appelé le comique bourgeois, nous représente cette famille affichant des prétentions déplacées, de faux airs, qui contrastent d'une façon piquante avec le naturel et la simplicité de bon goût qu'elle montre dans la seconde partie de la pièce. Ajoutons à cela ce parfum d'honnêteté répandu dans toute la pièce, et qui va si bien au but moral que le drame doit avoir en vue.

L'action marche presque toujours rapidement, sauf dans la scène de la présentation, où les apartés se prolongent au-delà de toute vraisemblance. Le dialogue est souvent vif; il faut excepter celui de la dernière scène, qui est très-pâle; les incidents sont amenés naturellement.

La diction est généralement convenable. Malheureusement le wallon, qui est encore celui de Liège, est loin d'être pur. Quelques exemples entre cent : *l'volà* riv'nou; *volà treus jou* qu'on *n'li* veut pus; des *bonn'* nouvelle; nos nos fiz di *l'av'ni* on si plaiant portrait;

vos qu'avez tant dès rôbe ; volez-v' taire vosse *glawenne*? c'est vos qu'enn'estéz l'câse ; fêr tote lès *manigance* dont tote les jônne fêye n'mâquet nin d'fêr l'*èqwance* ; ji n'poret mâie *li* fêr ; c'est lu, l'*vocial* ; à vos moussi, vos n'allez nin pus vite ; *li vocial* ; lèye *avou* qui j'pass'reus 'n' vèye. plainte di douceûr ; *nos v'la* d'vins d'*bais* drap ; qwand l'jônne homme *avêret* ; l'conversation l'pus plaihante, l'pus *aimâbe*.

Il y a parfois du remplissage : nin pus târd qu'à matin, elle mi d'hêve co *totfêr*. Mi qu'esî tot seû so l'tère, qui n'a nou parint, nolle kipagnêye *totfêr*.

En revanche, il y a des ellipses inadmissibles : Vola wisse qui l'jônne fêye, *mi d'hêve*, dimeure (*mi d'hêve-ju*).

Le vers est loin d'être irréprochable. Si, d'un côté, il présente la césure de rigueur, d'autre part, il fourmille d'hiatus ; or le wallon, on le sait, y est tellement antipathique, que le langage même de la conversation ne peut les supporter. L'auteur a mêlé au hasard les rimes masculines et féminines. Quelques vers restent sans rime ; en plusieurs endroits, quatre, et même six rimes semblables se suivent. La rime est généralement très-faible ; parfois même le son de la voyelle n'est qu'approximativement le même ; ainsi nous voyons *affaire* rimer avec *tot fêr*.

On rencontre à chaque pas des inversions choquantes, et elles sont quelquefois tellement fortes, qu'elles rendent le style obscur. Tos lès deux nos avans ine bonne plèce, honorâble, di r'civeu. — Des

cense baicôp ti wangne. — Kimint, mi keût d'morer ! — Mi qui m'boutève è l'tiesse, déjà ji m'rescoulève, qu'à foice d'esse abressi, qui j'allève soffoquer (le *qui* est de trop), divins vos bress' strindou, qui j'sèreux kann'dozé. — Vos autes les maisse estez. — D'songue ji n'aveus pus 'n'pinte (de plus, il faut évidemment *ine gotte* ; *pinte* est là pour la rime). — Escuzez-m', monsieur, min j'pinsève esse tot seû, Di n'vis avu veyou. — Comme i gna cial personne, ji sos chergi è s'plèce, çoula po on moumint, Ca ji n'vis el cache nin, ji n'sés minti àx gint, Di v'riçur. — Ca dè l'famile Renson, so l'côp à qui qu'on jâse, Tot l'monde è c'païs cial ennè fait on éloge (de plus, la rime est mauvaise, et la grammaire exige *ine éloge*).

Je pourrais également signaler plusieurs élisions qui rendent le style très-rocailleux. Ex. : Dispoïe qui tot m'plaisir est r'tardé po 'n's'faite câse.

Tels sont les qualités et les défauts de cette comédie. Il est à regretter que la forme ne réponde pas au fond ; les imperfections du style sont si nombreuses, que l'on ne peut songer à lui accorder une distinction. C'est un sujet heureux, mais le langage doit être refondu complètement. Nous conseillons à l'auteur de remanier sa pièce en tenant compte des observations précédentes, et il pourra la représenter au concours de 1876.

Fait à Liège, le 15 octobre 1875.

Le Jury :

DE THIER,

MATHIEU

et DORY, *rapporteur.*

Dans sa séance du 19 novembre 1875, la Société a donné acte de ses conclusions au Jury. Les billets cachetés, annexés aux deux Mémoires, ont été brûlés séance tenante.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1874.

RAPPORT DE JURY SUR LE CONCOURS N° 13 DU PROGRAMME.

Une scène populaire dialoguée.

Notre jury était appelé à juger une scène populaire intitulée: *On tour di bottresse*. C'était la seule pièce envoyée en réponse au treizième concours. Le sujet a été heureusement choisi. — La scène s'ouvre par un entretien entre deux *bottresses* occupées à battre le mortier pour faire des briquettes. L'une, *Jogèt*, se plaint à son amie *Cathrène* de sa fille *Liza*. Elle s'est laissée enjôler par un étudiant qu'elle a rencontré au bal de la Renommée, et la mère appréhende fort les suites de cette amourette. *Cathrène* lui conseille en vain d'employer la douceur. Surviennent les deux amoureux. *Jogèt*, soit l'effet de la colère, soit plutôt l'effet d'un calcul, comme l'indique le titre de la pièce, couvre si bien l'étudiant d'avanies, que celui-ci se fâche tout rouge,

réplique par des injures, et en vient même aux voies de fait. L'autre *bottresse*, qui est venue à la rescousse, excite la jeune fille, qui prend fait et cause pour sa mère. L'étudiant la repousse violemment. Il perd la tête, menace et injurie les trois femmes, qui se mettent toutes contre lui et déchirent ses habits à qui mieux mieux.

Le bruit de la bagarre attire un agent de police. *Liza* accuse son amoureux d'avoir voulu la séduire. Les deux bottresses soutiennent naturellement l'accusation mensongère. L'agent de police veut emmener le délinquant ; celui-ci, de nouveau surexcité, a l'imprudence de le piquer dans son honneur, en insinuant qu'avec de l'argent l'affaire eût pu s'arranger. Malgré ses protestations d'innocence, il est emmené au bureau de police, pendant que les trois donzelles chantent quelques couplets, où elles se moquent de lui et lui lancent de nouvelles menaces.

L'action est courte et a de l'entrain : il n'y a ni longueur ni hors-d'œuvre. L'auteur a traité son sujet aussi convenablement que le comporte une œuvre de cette nature. Il nous présente un petit tableau de mœurs populaires, dont les couleurs sont vives, sans être trop chargées : il a compris que le style le moins noble a pourtant sa noblesse.

Cette pièce est écrite dans le patois de Liège. Style pur, imagé, pittoresque, dialogue entraînant ; versification facile et naturelle, malgré le choix que

l'auteur a fait du mètre alexandrin ; les inversions et les hiatus admis avec beaucoup de discrétion. Telles sont les qualités qui distinguent cette petite scène réaliste.

La Commission a donc, Messieurs, l'honneur de vous proposer, par deux voix sur trois, de lui accorder le premier prix, c'est-à-dire une médaille en or.

Liège, le 1^{er} juin 1875.

Le Jury :

DE THIER,

MATTHIEU

et J. DORY, *rapporteur.*

Dans sa séance du 1^{er} juin 1875, la Société a adopté les conclusions du jury.

L'ouverture du billet cacheté, annexé à la pièce, a fait connaître que M. G. Delarge, instituteur à Liège, en est l'auteur.

...a l'égard des intérêts de la nation, les intérêts de
la nation sont les seuls qui doivent être considérés. Les
intérêts particuliers qui ne sont que des intérêts
d'homme, ne sont que des intérêts d'homme, et non
des intérêts de nation. Les intérêts de nation
sont les seuls qui doivent être considérés. Les
intérêts particuliers qui ne sont que des intérêts
d'homme, ne sont que des intérêts d'homme, et non
des intérêts de nation.

Paris, le 10 juin 1810.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint
un rapport sur les travaux de la Commission
chargée d'examiner les propositions relatives
à la réorganisation de l'enseignement primaire.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre,
l'assurance de ma haute considération.

Le Ministre de l'Instruction Publique,
M. de Fontaine.

ON TOUR DI BOTRESSE

SCÈNE POPULAIRE,

PAR

G. DELARGE.

Qwan l'berbis passe divins les ronhe,
elle piède si laine.

PERSONNÈGES.

JÔGET }
CATHRÈNE } botresses.

LISA, feille da Jôget.

IN ÉTUDIANT LIGÉOIS, galant da Lisa.

IN AGENT D'POLICE.

L'affaire si passe ès thièr St-Martin.

ON TOUR DI BOTRESSE

SCÈNE POPULAIRE.

SCÈNE PRUMIRE.

CATHRÈNE, JOGET, *triplant des hochets.*

CATHRÈNE, *tote seule.*

AIR : *Dansans les carmagnoles.*

Quél plaisir d'èss' botresse,
A mi l'ponpon, à mi l'ponpon !
Quél plaisir d'èss' botresse
Po tripler so l'cherbon.

ESSONNE.

Quél plaisir d'èss' botresse,
A nos l'ponpon, à nos l'ponpon !
Quél plaisir d'èss' botresse
Po tripler so l'cherbon.

JÔGET, *tot fant passer l'coine di s'vantrin so si ouïl.*

Louk, ji chante, hein, Cathrène, et po t'bin dire li vraie,
Comme ti m'veus po l'moumint, j'a l'tiesse si k'variée
Qui j'sos comme ine pierdowe !

CATHRÈNE.

Pa! c'est drole avou ti,
Ti gémih, ti barbotte, ou bin ti t'plains todi.
Louk mi qui deut ovrer l'âmatin jusqu'à l'nute,
Et m'crèvinter tot l'timps, sins mâie piède ine minute,
Ti veus qu'ji n'mi plains nin.

JÔGÈT, *haut*.

Tant mix vât, tant mix vât!
Main songe bin, sés's bâcelle, qu'on k'noh' turtos ses mâx.
Si ji m'chagrène quéqu'feïe et si j'a des mâx d'tiesse,
Ci n'est nin sins raison, ji tè l'dis comme à k'fesse.
C'est qui d'vins les manège, il s'passe à pus sovint
Des p'tits messèges cachis qui d'nèt bin dè tourmint,
Ti sés bin qui j'a n'feille qui j'aimme comme mes deux oùil?

CATHRÈNE.

Eh bin! wiss' est l'mâlheur?

JÔGÈT.

Eh bin! elle mi d'hév' houïe
Qu'elle volév' ès' n'aller. Elle a s'tu diërein'mint
A bal à li R'noumée : avou ses bais mouss'mint,
Elle esteut comme pondowe; divins Lige et Bruxelles
On n'areut, jè l'wagereus, polou trover 'n'pus belle.
Elle a rescontré là, on jône étudiant,
Qui li a promettou, bin sûr, pus d'bourr' qui d'pan,
Et qui li a chôki des pouces divins l's orëille;
Si bin, qui po l'moumint, li crapaude est fous d'lëille.

Elle ni fait pus rin d'bon et n'est conteinne di rin;
Çou qui j'trouve à m'manire, c'est çou qu'elle ni vout nin.
Si s'père, ses frés, ses soûrs volet fer quéqu' affaire,
Elle kimince à gueuilli, personne n'ès l'pout fer taire;
Et l'respand, binamée, si foirt, si grossir'mint,
Qu'on sereut bin honteux d'l'araini d'vant les gins.
Acclèvez des èfants : volà voss' rècompinse !

CATHRÈNE.

Taiss'-tu, mutoi qu'l'affaire n'irèt nin comme ti pinses.
T'a s'tu jône tot comme lèille; il fât fer tot doucemint
Et saï dè fini çoula tott' pàhulmint.
Pus li jas'rèss' di lu, pus s'ès sovindrè-t-elle,
Et to s'pàrdant l'affaire, ti frè toirt à l'bâcelle.
Hoûte-mi : n'ès parole pus !

JÔGÈT.

Et qui fàreût-il fer ?

CATHRÈNE.

Pa ! lais l'fer comme t'a fait, avou tes contes di m'vé.
T'a passé tos les nouk ; li jônesse, c'est l'jônesse;
Ti sés bin qu'on t'loumèf divins l'timps l'belle botresse;
Qui t'ès n'aveut co traze qui t'sùvit tot costé
Comme li markou sù l'katt', qwan l'kimince à rawter,
Li ci qui vint d'poïe grette; ni fait nin n'si seure mène,
Fou don sèche à cherbon, on n'heut mâie dè l'farène;
Ca si t'feille ti raviss', ès pout-elle ine sakoi ?

JÔGÈT, *si r'lèvant.*

Ti n'valléf nin mix qu'mi.

CATHRÈNE.

Ji creus qu'cia, ma foi !
Ji n'a màie aimmé qu'onk et jône feill' comme mariée
J'a todi roté dreut.

JÔGÈT, *fant des grands ouïl.*

Quelle affaire ! binamée,
Ji direus bin parèil.

CATHRÈNE.

Awoi, t'ès l'direut bin,
Main ti deus bin pinser qui jì' n'ti creureus nin.
Ass' rouvi li scribeu qui t'konkoistéf à bal,
Il gn'y a quéquès annèe, po l'mardi d'carnaval ?
Qui t'euri des raison avou l'ci qu't'a s'poiser.

JÔGÈT.

Des raison qui n'vât nin les pônnes dè n'ès d'viser
Ca, six sameinnes après, l'affaire esteut r'mettowe
Et J'han m'aimméf todi.

CATHRÈNE, *air di moquerèie.*

Qui sés-j' ? il féf li mowe
Qwan c'fout, qu'après l'mariège, à pônne hût meus passés
Il véiat on gnaignaï. Enfin ! taiss-tu !... ti sés....

JÔGÈT, *haut.*

Ji sés... qui j'a bin fait. Qui vouss' ! et qu'ass' à m'dire
T'ès-t-ine màle aclèvèe, ine màle linwe, ine grossire ;
Il n'y a nin pus à dire après mi, qu'après ti,
Si ji voléf jâser, ji t'freut bin vite rogi.

CATHRENE, *haut*.

Ti, qui m'freut div'ni roge?

JÔGET, *si mâvlant*.

Awoi, jusqu'âx orêille,
Si ji voléf pârler d'tes affaire di jône feille;
Main ji sos pus honnête, ji lais çou qu'est passé
A pîd dè vîx bon Diu, po dè peuve et dè sé.

CATHRENE, *si mâvlant*.

Taiss'-tu, taiss'-tu, jâs'resse, ti n'es qu'ine vraie chaffette,
Qwan t'a 'n saquoi so t'linwe, il est mix qu'so l'gazette.
D'ailleurs, si tès rogneuse, t'a des onk po t'gretter,
Vas à dial qui t'arège; ji n'ti vous pus hoûter.
On-z-a raison dè dire qu'on s'akuire des mâx d'tiesse
A hoûter les wih'nège des mèchantès jas'resse.
Dimeure bin po çou qu't'ès, et mi po çou qu'ji sos.
Vocial justumint t'fêille avou s'jône mâtiko.
Ti pous, sins nou dangi, vingî t'colére sor zelle,
Ca por mi, ji t'ès l'dis, l'eise ni vât nin l'chandelle.

Elle chante to triplant.

AIR : *Sav' bin cou qu'c'est on prussien.*

Ji live li jambe so l'moirti
Tot long l'jou ji tripelle,
Il s'brôie disos l'foice di m'pîd
Comme dè sêwe di chandelle;
 Qui m'ès n'ès voreut,
 So l'moumint sereut
Siprâchi comme ine sofflette
Et s'plinki po l'rawette.

} *Bis.*

SCÈNE DEUZINME.

JOGËT, CATHRÈNE, LISA, L'ÉTUDIANT, *galant da Lisa.*

JOGËT, *awaitant.*

C'est lèille, ji n'mi sins pus! (*A s'fèille.*) Wiss' allez-v' don cânoë?
Avou vos nouvès crole et voss' mousseur di sôie?
Si vos n'ritournez nin comme ine balle so vos pas
Ji v'fait pèter voss' tiesse!

L'ÉTUDIANT, *avou hauteur.*

Ne vous fâchez donc pas,
Car si nous nous aimons d'amour pur et sincère,
Vous devez, ce me semble, agir en bonne mère,
Et ne pas offusquer les nobles sentiments
Qui doivent couronner l'espoir de deux amants.

JOGËT, *avou in air di moquerèie.*

Jâsez wallon, monsieur, et lèis m'fèille ès pâie,
Po mèt pinde vos bouwée c'est des trop bassès hâie;
Qwan v'l'arez-t-atrapé ji l'ârè so les rein,
(*Mâle.*) Vos n'estez qu'on chiniss', qu'ine rapaïe, qu'on vârin!
Vos friz mix dè lèis les bravès gins tranquille.

L'ÉTUDIANT, *avou in air sérieux.*

Mais cependant, morbleu! si j'aime votre fille,
Quel mal y voyez-vous?

JOGËT, *hâssant sor lu.*

El vouss' lèis n'aller!

L'ÉTUDIANT, *quittant l'bresse da Lisa.*

Elle est libre, madame, elle n'a qu'à filer.

JÔGÈT, *sèchant s'fèille po l'bresse.*

Allons ! rote divans mi, t'ess'-t-ine rosse, ine èplâsse.

LISA, *choûlant, à s'mère.*

Et vos, mère, vos estes co pus deure qu'ine mârâsse.

L'ÉTUDIANT, *à Lisa.*

Bonsoir Lisa ! bonsoir ! je t'attendrai demain ?

JÔGÈT, *à l'étudiant.*

Qui n'estez-v' bin à dial avou vos complumint.
(*Pus bas.*) Si ji vs'attrape co mâie à jâser avou lèille,
Vos avez -l'-ine belle frac, il fât qu'ji vs'el kihèie !

LISA, *à s'mère.*

Li jône homme ni v' dit rin ; lèis l'po çou qu'il est.
Vos vèiez bin à lu qu'c'est in honnête valet.

L'ÉTUDIANT *à Jôgèt, avou in air di moquerèie.*

Qu'avez-vous dit, madame ?

JÔGÈT, *todi pus mâle.*

Passe ti vôiè ! passe ti vôiè !

LISA, à s'mère.

Main, mère, il n'vis dit rin.

JÔGÈT, à s'fëille.

Taïss'tu ti ! ji t'rindôie ;
Et si j'apprinds co mâie qui ti li dèie on mot,
Comme treus et qwate fèt sept, ji t'towe à còp d'sabot.

L'ÉTUDIANT, à Jôget.

Je vous le défendrai !

JÔGÈT, foirt haut.

Qui ? ti ! Ess' maisse di m'fëille ?
Ass'ine saquoi à dire ! ass' on pouvoir sor lëille ?
Si ti n'rote nin bin vite, ji t'frè vèie qui Jôgèt
Ti k'hustin'rè fòus d'cial, à l'vol', à còp d'hochets
(*Pus haut.*)
Ti n'es qu'on malhonnête, qu'on koireu d'mâlès clawe.
(*Bouhant.*)
Tint, volà on pètard po t'fer clôre ti bajawe !

L'ÉTUDIANT, apougnant Jôgèt.

Nom tot oute ! po ç'còp là, ji v'vas jâser wallon,
Il fât qu'ji v'sipougn'tèie, ireus-j' meimme à violon.

JÔGÈT, bouhant.

Mi lachez-v' grand chinisse !

CATHRENE, à l'étudiant.

Ti vouss' bogi, bin vite :
Si ti t'prindéf à mi, so l'moumint l'âreûs l'hitte,
Ji t'apprendreus so l'côp kimint qu'on deut viker.
Vouss' bogi tes deux mains !

*So l'timps qu' l'étudiant tint Jogèt po l'hatray, cis cialle flahe à
côps d'pogne so s'tiesse.*

LISA, à l'étudiant, haut.

Jôseph ! Estez-v' toqué ?
Avou vos sottès airs vos allez strônner m'mère !

CATHRENE, haut à Lisa.

Rivingiz-l' don, bouhale, qwan vos v'divriz fer hère.
In' èfant comme il fât respectèie ses parint
Et n'lait nin batte si mère d'on nicaise, d'on vârin !

L'ÉTUDIANT, quittant Jogèt es s'mâvlant pus foirt.

Ni l'eune ni l'autre des treus ; li prumîre qui vint cial,
Ji li toiche li buzai, sereut-elle pès qui l'dial.
(*Chôquant Lisa èri d'lu.*)
Et ti, vass' èri d'mi !

LISA, s'mâvlant.

Vas-ès grand ênocint !
Ji m'moque di tos tes conte et d'tos tes complumint.
Si ti valléf ine bouff' ti l'areut vite so l'geafve,
Avou t'laid coirps qui flaire comme on froumage di Hève !
Il t'convêreut co bin dè voleur signoler !
Grand kwandô !

L'ÉTUDIANT.

Tot astheur, vos m'allez fer māv'ler,
Et ji v'plains tote les treus!

JÔGÉT.

Voleur!

LISA.

Pagnouf! plein d'dette!
Bouhe on pau, si t'as d'l'âme, nos t' frans pèter t'maquette.
Ti t'vins prinde âx feum'rèies pace qui t'ès trop couïon
Po t'batte avou ti égale!

JÔGÉT.

Grand jâgaù!

CATHRÈNE.

Cou d'prihon!

L'ÉTUDIANT, *apougnant Cathrène.*

C'est trop foért; po c' còp là, ji v'vas fottt' ine volée.

CATHRÈNE, *bouhant.*

Ji n'a nin sogne di ti ca qwan ji sos māv'lée
(*Si bouhant à stoumok.*)
Ji n'crains personne, sèss' mi?

L'ÉTUDIANT, *bouhant*.

Oh! ti bouhe! tins don tins!
Po t'apprinde à viker, volà çou qui t'rivint!

JÔGET, *foirt haut*.

A secours! à moudreux !!!

LISA, *hiant n'lap'kenne dè l'frak di l'étudiant*.

Hie! laid rowe! Hie! potince!
Fà Pilate, vos bouhi! Hie! traite? ji voux qu'on m'pinss'
Si v'dimeure on boquet d'voss' frak po n'nès raller.

CATHRÈNE, *hiant l'aute lap'kenne*.

Il fât qu'nos l'dimoussanss'!

LISA, *haut*.

Il m'a volou violer!

L'ÉTUDIANT, *haut*.

C'est ine boude!

LISA.

T'a minti!

JÔGET, *à l'étudiant*.

T'ès païerè les galette,
Ti n'bogerè nin d'on pas; t'y lairè les hozette

CATHRÈNE.

Il fât qu'nos t'apprindanss' l'intrêe dè l'noûve prihon ;
Nos estans cial nos deux po siervi comme tèmons,
Ca nos t'avans vèlou, ti k'sèchif li bâcelle !

(*Tot li hiant s'gilet.*)

Ti mèrite qu'on t'towe cial !

L'ÉTUDIANT, *haut*.

A secours !!!

SCÈNE TREUZINME.

JOGÈT, CATHRÈNE, LISA, L'ÉTUDIANT,
IN AGENT D'POLICE.

L'AGENT.

Qu'elle karelle !

Qui gn'y a-t-il ?

L'ÉTUDIANT.

Vos l'vèiez; loukiz bin comme ji sos !

LISA, *à l'agent*.

Il m'a volou r'koiri !

L'AGENT, *à l'étudiant*.

Kimint ! kimint ! c'est vos
Qui s'permette dè k'sèchi....

L'ÉTUDIANT, *viv'mint*.

Elle ont minti: c'est zelle
Qui m'ont koirou. Houôtez! j'esteus-t-avou mam'selle....

LISA, *haut*.

C'est qui j't'a rescontré!

JÔGÊT, *haut*.

Mi fêille ni t'kinohe nin.

CATHRÈNE, *faut des clameurs*.

Si n'nariz nin s'tu cial, l'affaire tournéf aut'mint!
Hureus'mint qu'elle a braît!

L'AGENT, *prindant l'étudiant po l'bresse*.

Vite! à la permanence!

L'ÉTUDIANT, *si r'sèchant tot mâva*.

Il n'mi plaît nin, boges-tu, ou ji t'tripelle so t'panse!
Pinses-tu qu' j'âie sogne di ti? Il t'fâreût l'pèce parè!

L'AGENT, *à treus feumes avou l'air dè man'ci*.

Vos l'avez-t-étindou, ji v'jeure qui m'ès l'pâierè.

(*Il li mett' adrètemint les mènottes.*)

Rotez d'avant mi astheur (*el chôque à rein*).

LISA.

Il n'y a nou mâ, laid rowe,

Qu'on v'pice po so li dri, comme on chin qu'a n'cass-cowe ;
Vos appriindrez çou qu'c'est qu'dè tourmèter les gins.

CATHRÈNE.

Et dè r'koiri l'honneur dè ci qui n'vis d'vèt rin !

JÔGET.

Volà cou qu'c'est, loukiz ?

L'ÉTUDIANT, *estoumaké*.

Monsieur l'agent, houtez-m'.

L'AGENT, *fant l'homme*.

Ji n'a rin à ètinde. Allons, allons trottez'-m'
Divant mi. Li commissaire est là, v's ôrez çou qui v'dtrè ;
Por mi, ji ys'a trové l'pielle des mâva sujet.
Vos ârez-t-a responde qwan v'sèrez d'vant l'justice,
On vs'appriindrè çou qu' c'est dè mâltraiti l'police,
Et dè r'koiri l'jônesse.

L'ÉTUDIANT, *tot péneu*.

Monsieur, ji n'a rin fait !

L'AGENT, *reud*.

C'est bon, c'est bon, l'ami.

L'ÉTUDIANT.

Lèis-m'aller, si v'plaît !

L'AGENT, *firemint.*

Astheur, il est trop tard; vos estez d'vins mes lèce.
Des calfurti comme vos, il est bon qu'on l'sahèsse,
Si ji v'lèi v' aller vos poiriz rikminci
Et vos vs'ès sovèrez qwan vs'àrez s'tu pici.

L'ÉTUDIANT, *air résolou.*

Ainsi, ji deus roter?

L'AGENT.

Awoi, awoi, tot-d'suite,
Ni jâzer nin bafcôp, vos n'estez nin co qwitte.
(*L'agent el chèque.*)

L'ÉTUDIANT.

Enfin, s'il fât, il fât. Main, c'est bin mâlheureux !
D'avu tot l'monde sor lu, estant qu'on-z-a bon dreut.
Qui s'prinss' âx femmes qui vout, il y pièdrè s'lokince :
Ca ji fais câse di zell' ine bin deure penitince,
Eune, ci n'est rin, diss-t-on, et deux, c'est on hopai,
Main treus feumme et l'police, c'est qwate chin so 'n ohaï.

SCÈNE QUATRINME.

L'agent l'èmonne.

JOGËT, tote seule chantant.

AIR : *Roule ta bosse.*

Vass' à dial et vass' co pus lon,
Huffelle in' air à l'honneur des botresse ;
Vass' à dial et vass' co pus lon
Huffelle in' air po nos aute à violon.

JÔGET ET CATHRENE, *essonne*.

Vass' à dial, et vass' co pus lon,
Huffelle in' air à l'honneur des botresse ;

Vass' à dial et vass' co pus lon
Huffelle in' air po nos aute à violon.

JÔGET, *tote seule*.

Ti n'vèrès pus r'koiri l'honneur di m'fèille,
Ti n'vèrès pus nos batt' et nos khiï.

CATHRENE, *tote seule*.

Si ti vins co, sins pus ni creux ni pèille,
T'enn' ès rirè, ti sèrès tot d'moussi.

JÔGET, CATHRENE, LISA (*essonne*) *Lisa tint s'perrique ès s'main,
elle a s'tu d'coiffèie divins l'hagârre.*

Vass' à dial et vass' co pus lon,
Huffelle in' air à l'honneur des botresse ;

Vass' à dial et vass' co pus lon
Huffelle in' air po nos aute à violon.

Li rideau tombe.

FIN.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1874.

RAPPORT SUR LES CONCOURS N^{OS} 14 ET 15 DU PROGRAMME.

Les résultats de ces deux concours ont été, malheureusement, très-médiocres, et nous autorisent à être brefs dans nos observations, en souhaitant à la muse wallonne de se relever enfin de l'assoupissement que nous constatons, avec le plus profond regret, depuis quelques années.

Le quatorzième concours (*Une Satire : Mœurs liégeoises*) a provoqué trois envois.

Le 1^{er} : *Li batte di Lîge*, Devise : « *Vive Lîge* » est, comme l'indique le sous-titre même adopté par l'auteur, une peinture de mœurs plutôt qu'une satire.

L'écrivain est observateur et a de la mémoire : mais il préfère des énumérations comiquement débitées aux tableaux mouvementés et colorés ; son style est un peu monotone, mais son wallon est ex-

cellent. Sa pièce rappelle : *La Halle*, de Delarge, mais avec moins de verve. Somme toute, elle nous paraît digne d'une mention honorable.

Le 2^e : « *Les Armurîs lîgeois*, type wallon », ne répond pas au titre choisi par l'auteur : on n'y trouve rien de spécial à la classe si originale des armuriers; on n'y voit même aucune mention des femmes, qui jouent un rôle si actif dans notre industrie locale.

Le 3^e : « *Kaq'tech d'onn' chervante* » est divisé en onze couplets, d'une facture assez tourmentée, et rédigés en Verviétois. Le sujet était heureux ; la forme du couplet prêtait au trait vif, à l'esprit ; mais l'écrivain n'a pas su en tirer parti.

Le quinzième concours demandait un cramignon, une chanson, ou, en général, une pièce de vers propre à être chantée. Les envois ont été au nombre de huit.

Le n^o 1 : « *Inn' sov'nance di jonesse* » est une longue élégie, qui ne peut être chantée et n'a pas même le mérite d'une forme correcte.

Le n^o 2 : « *Li Ligwoise* », sur l'air de la Brabançonne, n'a absolument aucune valeur.

Le n^o 3 : « *Lu Pretemps* » se distingue par le rythme ; le sujet est banal sans doute, et à peine effleuré, mais l'auteur a des qualités de style qu'il pourrait très-heureusement employer. On en jugera par son 2^e couplet :

On veut toumer les berbizette
Et raverdir les p'tit bouhon ;
Tot pochant d'cohette à cohette
Les ouhai chantait leu chanson.
Et r'fèt, d'vin les hauie, leu mähon.
Houtez l'alloie qui chante au cire ;
Les moxhons chipter d'vin lè grain ;
Tot so ci mond' chant' à s'manire.
Chantant ossu no p'tit rëfren :
Tot rosineie,
Tot frumineie,
Crition et pochitt jâspinet ;
Les fleurs et les pävion s'baühet ;
Dzo l'bleu cire
Tot vint r'dire
Du l'amour les doux s'cret !

Le n° 4 : « *C'est on ouhai po l'chet* » ne sort pas des banalités que nous rencontrons trop souvent.

Le n° 5 : « *Les Lawes* » présente au contraire une originalité véritable, mais le style en est tellement rude et dur que la lecture même en est presque impossible. Citons le 5^e couplet parmi ceux qui déchirent le moins l'oreille :

On hoûle ? tots les maïsses sont si s'trêgnes
Qu'i n'fait pus à les acenser,
Qu'so leus ovris ni fèt qu'des hêgnes,
Et n'savet c'min les sansouwer !
Jé c'nohe dont l'esprit, l'coûr et l'boûse
S'tappèt à lège à pus p'tit mot :
D'eïs qu'savèt s'fer chéri à coûse
Ien ont, ièn a, ièn auret co.

Le n° 6 : « *l'Orphûlin* » est un cramignon lugubre, long, ennuyeux et plat.

Le n° 7 : « *Lu guërre* » est une complainte radicale assez faible contre les Rois qui envoient leurs sujets à la guerre se faire tuer.

Le n° 7 bis : « *Les Efants duvins les beûrres* », avec la devise : « *O gonte leu cour, on rind leur cwoir soffrant* », plaide, avec exagération peut-être, mais avec une énergie incontestable, la thèse que les enfants ne doivent pas travailler dans les houillères, et mérite d'être distingué.

En conséquence nous proposons :

1° Pour le 14° concours, une mention honorable, avec impression, à la pièce intitulée : *Li Batte di Lîge* ;

2° Pour le 15° concours, une mention honorable, avec impression, à la pièce : « *Les Efants duvins les beûrres.* »

Liège, le 19 Novembre 1875.

Les Membres du Jury,

J. DELBOEUF,

A. FALLOISE

et A. NIHON, *rapporteur.*

La Société, dans sa séance du 19 novembre 1875, a donné au jury acte de ces conclusions.

L'ouverture des billets cachetés portant les devises des pièces couronnées a fait connaître que M. G. Delarge, de Herstal est l'auteur de la pièce : *Li Batte di Lige* et M. H. Bonhomme, de Verviers, celui de la pièce : *Les Efants duvins les Beûrres*. Les autres billets ont été brûlés séance tenante.

La portion dans sa semence du 13 novembre 1872
donne au jour de ces conclusions
L'ouverture des billes cachées portant les lettres
des pages correspondantes a été constatée que M. le
Juge de l'Oratoire est l'auteur de la page 171. Mais
de l'avis de M. le Procureur, de l'avis de la
Commission des Billets de la Cour, les
billets ont été trouvés dans la

LI BATTE DI LIGE

PAR G. DELARGE.

Vive Lige.

Divant l'an septante-treus, dâte bènèie des ouhais,
Li batte, tos les treus meus, mostréf on nou tavlai ;
A prétemps, es l'osté, co traze et traze niées
Resserrée inte les vège di gaïoule dihattées,
Estît hagn'gnée so l'plèce po tos les colébeus
Qui v'nît vès les nouf heures et n'èralît qu'à deux.
Il jaspinit tot l'timps di hernas, d'alouettes,
Di cherdins, di mâvis, di chapeinnes ou d'robettes,
Di pimâie, di cizet, di fabîttes, di lign'roux,
Di vérgenins, d'kaïkeus, di verts ou d'raskignoux,
Di canâris, d'colons, et quéqu' fêies di hoscowe,
Qwan ci v'néf li moumint qu'on les mettéf à l'mowe.
Vès l'meus d'mâs' ou d'avri, à k'minc'mint dè l'saison,
Les prih'nîres estît plintes di totes sôrt di pinsons,
Distirwich', ricipièw, chaf-vidiu, on prindéf,
Tot comme ine pousse ess châsse, li ci qu' l'homme chusihef ;
L'an'neuse avou s'roge cote et s'norèt à kwâraï,
Li grand baradas d'teule qui coviéf si hatrai,
Ratindéf l'amateur, et, d'on còp di s'baguette,
Arrèstéf li pinson loïs po les bèchettes
Des éles, avou dè l'leinne qu'on li aveut mettou,
Comme ine décoracion qui li pindéf à cou.
Li colébeu loukif, koiréf onc à s'manîre ;

Il areut bin volou ach'ter tote li prih'nire
Po èss' sûr d'attraper on bon crochèt-vidiu,
Comme li jône amourette qui s'chèt aveu distrut.
« Main wiss' trover l'parèil, il n'y a pus nouk so l'tèrr!
Lu ouhai qui chantéf po l'mons cint côps sins s'taire,
Qu'aveut gangni l'médaille et l'prumi des bouquets
A n'batt' qui s'féf à Ans, ès pus bai câbaret. »
Les colèbeus d'colons, di coqs di sôrt, di poie,
Estit on pau pus lon, la wiss' qu'on féf li moie.
Çoula n'est wère cangi: des lîgeois dè vix tims,
On r'trouve houïe li copèie, divins les jônès gins,
Et l'dimègne vès dih' heures on les veut à cowée
Vinit r'passer les chaif eune à eune à l'tournèe
Et koiri les maïetés, les bleu-bihe, les polets
Qu'ès l'z'y vèront à pont, po qwan l'saison vèret.
Li ci qui vout on chin, ou qui kwire ine belle gatte,
Si sèche tot près dé l'baïlle qu'est à costé dè l'batte;
C'est là qui les chesseux, les biergis, les mangons,
Vont koiri leurs chins brak, leus boules-dogues, leus griffons.
On l's'ètind parler d'liv, di piètrix, d'bècassennes,
Di leups, di r'nàs, d'lapins, di tessons ou d'fawennes
Di berbis, d'vaches, di boufs, di ch'vâx, d'âgnes et d'pourçais
Et d'co traze autes affaires sipardowes ès m'cervai.
Di tims in tims l'agent fait roter pus doux qu'souk,
Divant lu comme on vai, quéqu' païsan qui s'louk
Tot lâge d'ess apougni sins rime et sins raison
Et de soffler so s'deuft quéques heures à violon,
Po-z-avu aminer on chin qu'esteut so l'vôie
Et qu'il a ramassé. On li prind, on l'dilôie
Et on l'rimette à s'maisse, qu'ès l'riprind tot contint
Dè s'troukî po çoula à l'agent l'pèce es l'main.
Pus lon, c'est tot aut' choi et l'odeur di crotalle,
Mahèie avout l'haut goss' qui l'vint chesse fou dè l'halle
Vis appoite ine leupée qui v'sèfflokreut d'on còp,

Si l'aiwe n'esteut nin là, po v'rénairi on pau.
C'est des robettes di Gand, des jônes, des èmètreinnes
Des p'tites, des grosses, des maik' et dè ciss' qu'ont l'fivleinne
Des poïowes, des pèlées di totes les qualités
Qui sont là prête à vinde po qui les vout ach'ter.
On les sint so li scrène po savu s'elles sont crâsses;
So treus minutes di tims on les towe, on les d'hâsse,
Et l'ci qu'ès fait l'mesti, n'a, po les mette à pont,
Qui l'pai des biesses qu'ahore et qui d'mousse sins façon.
Main r'tournans so nos pas, nos avans d'sos les oûils
On tâvlaî qui n'est pus justumint li batte d'hoûie.
Divins l'tims on jouwéf à l'coûk, âx waffes, âx ous
Qu'on kakéf, po l'z-avu, l'dimègne so tos les sous.
On vèiéf on marchand di bellès canes-à-buse
Qui brèiéf à l'jônesse : habaille! cial on s'amuse
Accorez à m'botik, vinez on pau vèi
Tinez, sofflez treus cops, corège, allons, saîz,
Ji vinds des fôumes à balles, des crosses et des bons bèches,
Des lignouls ès dix seûies, des inch, des bonnès vèges;
Et co traze jônès gins, s'amusît à soffler
Des ouhais qui l'hasârd aveu fait rêvoler.
Des autes estit tot l'tims avou l'crosse èlevée
Po fer riv'ni l'ouhai so l'pice qu'esteut creuh'lée;
Et l'vix Matisalé avou ses cou-d'bonnets,
Ses bèriques à qwat' oûils et s'canotte à sofflet,
Vindéf des p'tits hernas, des brâies et des havroûles,
Des bossous canâris et des grandès gaïoùles.
Il m'sonle qui jè l'veuss' co louki d'zos s'lon teutai,
Et jugi, d'on coup d'ouïl, dè l'qualité d'louhai,
Ca, si n'dispute vinéf à moumint des handelles,
Il esteut là, po v'dire, c'est on mâie ou n'frumelle.
Astheur, si vs'y passez, ci n'est pus wère çoula :
Li belle batte est èvoïe; ouhais, gaïoules, hernas
Si vindet es cachette, divins les p'titès rowes

Avou tos les bais liv' et les piètrix qu'on towé
Qwan l'chèss n'est nin droviète; li police ès l'sét bin,
Main l'ricù si p'tite part et l'ni parole di rin.
On mettèut meimm' li deugt, si falléf dire li vraie,
So les ci qui r'cûront qwan l'chèsse sèrè serrée,
Des jublis d'totes les sòrt, des lapins, des piètrix
Qui les brakneus hapèt po nos vinde à tot prix.
Ès l'plèce dè l'marchandèie qui nos vèis hàgn'gnée
So les treus battes di Lige il gn'y a quéquès annèes,
Nos vèians les botik di sakwans vix-waris,
Qui vindèt des ferrailles àx riches comme àx ovris.
Li ci qui vout ine sérre, ine clé, on vix fisik,
On fiér ax waff', ine losse, on croc ou quéqu'erlik,
Ine vèille chainne di crama, on viss' ou on maillet,
Ine tricoisse, on mârtaï, ine lème ou on lokèt
Pout avu tot çoula l'dimègne ou les jous d'fièsse
Sins cori hàre et hotte po trover ses ahèsses.
Si n'aute vout des vix livres, des novais testamints,
Des solés, des chàssons, des rècènes po les dints,
Des r'mèdes po tos les màx, des èplâsses po ls'aguesse,
I trouvèrè co çoula, sins baicôp cangt d'plèce.
Et si les jônès fèies volet to s'porminant
Kinohe tot çou qui s'passe affaire di leu galant
Elles n'ont qu'à s'présinter l'dimègne vès les dih heures,
Elles ôront leu plènète et leu bonne avinteure.
Tot çoula n'est pus wère li batte di v'là trinte ans!
Ès l'plèce d'esse on marchi d'bais p'tits oubais vikants,
Di colons, d'coqs et d'poies, di chin, d'gattes et d'robettes,
C'est ine fôre, on disdu, ine vraie flouhe à s'y piette,
Et les bons colèbeus n'y v'nèt pus copiner
Tot comme ès l'fit d'vins l'timps, l'dimègne divant l'diner.
Il n'y vont qu'po s'ach'ter dè l'navette ou dè l'chène
Quéquès pantes di millet ou des vièrs di farène,
On paquet d'oûs d'frumih po nourri l'raskignou

Qwan il vorè chanter d'vins les prumès bais jous.
On-z-y veut co portant quéqu' fidèles-z-amateurs
Di lign'roux, d'canàris et d'pinsons, qui vont beure
Leu p'tits vérres li dimègne s'il fait bai l'âmatin,
To s'dihant : qu'il fait lourd à l'av'nant di d'vins timps !

Elle est fôû.

LES ÈFANS DUVINS LES BEURRES

PAR H. BONHOMME.

O gonte leu cour on rind leur
ewoir soffrant.

So L'AIR DE : *La Plainte du Mousse.*

O pòv' pèr' dusolé à s'femmrei' racautéve :
« Lisbeth, t'a-t-ô jauzé dè malheur qu'a stoïou
A l'fosse dè Val-Benoit? Ju vins d'vei' qu'ô r'môteve
Quatoiz' houyeux, freut moirts, raffulés dè grisou.
Y aveu des hamm', des femm'. ô front tot neur d'ovrèche,
Et, çou q'es st'èworah, des p'tits ewoirs du dih ans !
Nos n'irans a pids d'hô, nos magnrans noss' pan sèche,
Mais moïe duvins les beurr' nu d'hiendront nos èfans. (*bis*)

O n'poux nein aveur tos lu parei' viccôrreie :
Ju comprends qui faut q'oïe des gins du tot mesti,
Mais n'veie au dzeur du s'tiess' q'onn' hisdeus' neur nouloie
Ell' pless' dè bai bleu cir! Ess-c-viquer? C'est lanwi —
Loukim' ces jônès fei'; veyév' leur vert visèche?
I n'a wai d'timps d'voci qu'esteu friss et rosslan!
Nos n'irans à pids d'hô, no magnrans noss' pan sèche,
Mais moïe duvins les beurr' nu d'hiendront nos èfans. (*bis*)

Pòv' parints! tappi-t-y des cris du désespwèrre
Chaq' còp qu'au dzeur d'ell fosse aspitève ô toué!

C'est st'ô fils, c'est st'ô fré, c'est st'ô pér' q'ô r'trouv' mwèrre,
C'est l'gagn' pan dè manèch' qui l'grisou vint d'happer!
Ju veus q'ô bai p'tit coûr rassuci comme onn' qèche,
Ses p'titès mains jôdâwe, est st'èvoïe tot priant.
Nos n'irans à pids d'hô, nos magnrans noss' pan sèche,
Mais moïe duvins les beûrr' nu d'hiendront nos èfans. (*bis*)

O dit qui l'progrès rotte! Oh! faurait-y q'onn' mosse
Duvant q'ô n'wess dufinde à nos maïss' du houï
D'etterer tot viqant nos èfans d'vins leus fosses
Et d'ennè fer des hamm' mâlureux, mesbrugi?
Q'ô présint' ciss' loi là, ju brairai « djan corrèche
Vos v'nez fou d'les sankiss'. » — S'il nu pass' nein portant,
Nos n'irans à pids d'hô, nos magnrans noss' pan sèche,
Mais moïe duvins les beûrr' nu d'hiendront nos èfans. (*bis*)

Mais nous ne pouvons pas nous en aller
 sans vous dire un mot de nos
 sentiments. Nous sommes tous
 très attachés à vous et nous
 espérons que vous serez
 bientôt de retour.

Adieu, mon cher, adieu.
 Je t'embrasse de tout mon cœur.
 Ta sœur, Marie.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1874

RAPPORT DU JURY SUR LE 2^e CONCOURS.

Un *Glossaire typographique liégeois-français* a été envoyé en réponse au deuxième concours de 1874 et vous avez bien voulu charger M. Grandgagnage, M. Grandjean et moi de l'examiner. Je viens vous apporter nos conclusions, qui seront motivées par quelques mots seulement.

Ce travail, quoique très-consciencieusement fait, ne mérite pas le prix. Il est peu wallon et, sans manquer absolument de mérite, il prouve que son auteur ne s'est pas bien rendu compte du but que poursuit notre Société. Nous sommes exclusivement une société littéraire, nous occupant du vieux wallon liégeois, sans négliger celui des localités avoisinantes. Quand nous avons demandé des vocabulaires technolo-

giques relatifs à des métiers, c'était, et nos lauréats des concours précédents l'ont bien compris, au point de vue linguistique seulement. Or, l'auteur du glossaire technologique ne l'a pas ainsi entendu : il a fait œuvre de typographe, voulant être utile à ses confrères, mais fort accessoirement œuvre de littérature wallonne. Il avoue avoir étudié les manuels de typographie et les avoir trouvés incomplets ; il a l'ambition de devenir pour la typographie liégeoise « le complément indispensable de tous les traités qu'il a consultés. » Il a même joint à son dictionnaire une notice sur l'invention de l'imprimerie, dans laquelle il parle de Fust, de Coster et de Gutenberg, sans oublier de mentionner les légendes sur l'existence de l'impression avec caractères mobiles en Chine ; mais il ne dit pas un mot, pas un seul, de l'histoire de la typographie liégeoise. Or, il ne faut pas être fort initié à l'étude de nos annales pour savoir qu'à différentes époques, et même très-peu de temps après la découverte de l'imprimerie, si l'on en croit F. Henaux, la typographie prit un grand essor dans notre patrie. Qui ne sait qu'au XVIII^e siècle, on exportait de Liège quantités d'ouvrages imprimés sous la rubrique Londres, Berlin, Amsterdam, etc. ?

Il était parfaitement inutile de faire précéder le glossaire d'une notice semblable ; mais il est assez extraordinaire, quand on s'y décide et quand on destine un livre à nos concitoyens, de ne pas trouver un mot à dire des ouvriers typographes liégeois.

Envisageant ce travail sous un autre aspect, nous ne pouvons admettre le point de départ de l'auteur : il a fait un dictionnaire de typographie, dans lequel il a mentionné le plus de mots possible relatifs à cet art, *qu'ils soient wallons ou pas*. Or, c'est à des amis de la littérature wallonne que nous nous adressons et c'est à une société de littérature wallonne que l'auteur s'adressait : il l'a un peu trop oublié.

Sont-ce par exemple des mots wallons que ceux-ci : *format, imprimerie, bâtonner, tabletier, saturer, réimprimer, rassembler, prospectus, préambule, épreuve*?

L'auteur trouve indifférent de dire *espreuve* ou *épreuve*, *garniteure* ou *garniture*, *mohe* ou *mouche*. Or, le doute n'est pas le moins du monde permis : le premier terme est wallon ; le second est français et on n'est pas autorisé, si l'on veut parler wallon, à prendre le second au lieu du premier. L'auteur emploie même le mot *tartine*, comme si *tâte* n'existait pas : il cite *rassembler* et oublie *rassonler*. Quand il emploie le mot wallon, l'auteur y ajoute l'étymologie : cela est bien ; mais il le fait d'une façon que nous ne pouvons approuver. Au lieu de se borner à mentionner le mot français correspondant, ou le mot d'une autre langue, si c'est absolument nécessaire, il fait un pédantesque et inutile étalage, dont il suffira de citer quelques exemples : le mot *abatte* lui rappelle le verbe français *abattre*, soit ; mais qu'est-il besoin d'ajouter que *abattre* se dit en bourguignon

abaitre, en italien *abattere*, en catalan *abatre*, en espagnol *abatir*, etc. A propos de l'expression à *ch'vâ*, l'auteur rappelle le mot français *cheval* ; mais pourquoi le latin *caballus*, le provençal *cavalcar*, etc., etc ?

Les expressions purement wallonnes sont même incomplètement rapportées : ainsi je vois bien le mot *conscience* désigner les ouvriers à la journée, qui ne sont pas payés à la tâche ; mais je ne vois pas le mot *apèce*, *apèceur* ou *apièceur*, par lesquels on désigne ces derniers ; je ne vois pas le mot *borgeu* (bourgeois), par lequel on désigne la signature du patron de l'imprimerie, exigée par la loi : *vos avez rouvî di mett li borgeu : vos serez mettou à l'aminde*. Je vois mentionner l'expression à *ch'vâ* pour désigner la position d'une lettre qui a glissé d'un bout de ligne sur la ligne ou sur l'interligne voisine : mais on appelle cette lettre, en wallon, *on cavalîr*, c'est-à-dire un chevalier, et le mot *cavalîr* est absent. L'auteur se sert du mot *point-virgule*, tandis qu'en wallon j'ai souvent entendu dire *coma point*.

Mais à nous renfermer même dans le point de vue purement typographique, le travail est peu précis : peut-on dire que l'antimoine est un corps solide, au lieu de dire un métal, et qu'il contient des parties salines sulfureuses et graisseuses ? Sont-ce là les expressions exactes ? Que le mot fonte désigne en général la matière qui a servi et qui servira à fondre les caractères d'imprimerie. Soit : les ouvriers disent couramment que l'on jette dans la fonte les vieux

caractères et les lettres cassées : mais cela n'autorise pas à dire que les caractères sont faits en *fonte*, car alors, en précisant le terme, on rappelle plus spécialement la fonte de fer, qui ferait de détestables caractères.

On le voit, l'auteur manque de précision : il dit que l'*ais* est une table en bois de *sapin* avec supports en *chêne* qui reste dans l'atelier de l'imprimeur. Et si l'*ais* était en frêne, ou tout en chêne, ou en bois blanc, ne serait-il plus un *ais*? Le *porte-page*, qui sert à soutenir un paquet de composition, est, dit-il, un morceau de papier plié en deux ou en quatre. Et si c'était une simple feuille de carton non pliée comme j'en ai toujours vu, ne serait-ce plus un *porte-page*? L'auteur dit que les biseaux sont en bois et ajoute qu'on en fait aussi en fer; alors, dit-il, on se sert de *vis* au lieu de *coins*. Et pourquoi n'y aurait-il pas des coins avec des biseaux en fer?

Mais ne nous perdons pas dans le détail: ceci suffit à montrer que l'ouvrage que nous analysons, s'il est assez complet, s'il a exigé des recherches consciencieuses, n'est que très-peu wallon, manque de netteté et d'exactitude, et ne peut aspirer à être couronné par la Société. Reconnaissons toutefois que le sujet prêtait peu à un dictionnaire wallon-français; la typographie n'est pas un art compliqué; elle emploie, somme toute, peu de personnes dans une ville comme la nôtre; elle n'a pas, dans le langage du pays, de racines spéciales qui lui aient fait consacrer beau-

coup d'expressions liégeoises, la plupart des mots du métier étant des termes français.

Les Membres du Jury :

GRANDGAGNAGE,

GRANDJEAN

et AUG. DESOER, *rapporteur*.

Dans la séance du 15 janvier 1877, la Société a donné acte de ses conclusions au Jury. Le billet cacheté annexé au mémoire présenté a été brûlé séance tenante.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1875.

RAPPORT SUR LE CONCOURS N° 9 DU PROGRAMME.

Un généreux donateur a fondé, il y a trois ans, un prix de linguistique wallonne en ces termes : « On demande l'histoire la plus complète d'un mot wallon, comprenant au moins vingt lignes. »

Nul objet de concours ne pouvait être mieux accueilli par nous. Notre Société a produit un grand nombre de bons et même d'excellents morceaux de littérature, mais tous ses efforts ne sont pas encore parvenus à faire éclore une œuvre scientifique. Je ne tiens pas compte du glossaire de MM. Bormans et Body, qui eût certes admirablement répondu à nos désirs s'il avait été terminé.

Après une longue attente nous avons enfin obtenu, à la demande ci-dessus, une réponse qui nous donne certaine satisfaction. Ce n'est pas que l'auteur du

mémoire soit initié aux principes actuellement reconnus par la linguistique, comme nous le verrons tout-à-l'heure ; mais il essaie du moins de procéder scientifiquement. En outre, il nous donne bonne mesure. Un historique suffisait : l'auteur nous en livre quatre. Ne le félicitons pas trop, cependant, car sur ces quatre historiques, deux ont été reconnus fautifs par le jury, un troisième est fortement suspect d'erreur et le quatrième, enfin, est conjectural. J'entre dans le détail.

Le premier mot traité est *Paire* (dépôt, à ciel ouvert, de marchandises encombrantes, telles que houilles, pierres, bois, que l'auteur fait dériver de *palus* (pieu) de sorte que le sens propre serait : palissade. Examinant le détail de l'opération qui doit établir cette filiation, j'aperçois tout de suite une pierre d'achoppement. « La consonne médiane *l* tombe, dit l'auteur, comme dans *fugere*, *fûre*, *Sitellus*, *séiai*, *augustus*, *aousse*, *fodere*, *foï*, *radicare*, *râi*, *exagia*, *sâie* (1). » Comment n'a-t-il pas vu instantanément que les lois qui régissent les muettes *g*, *d*, ne sont pas applicables à la liquide *l* ? Ceci est l'enfance de la grammaire : *g*, *d* sont en effet régulièrement syncopes au milieu des mots, *l* ne l'est pas, si ce n'est en portugais, et, quant à *sitellus*, l'auteur devait voir : 1° qu'ici *l* est double, ce qui

(1) Je note en passant qu'il valait mieux dire *médiale* que *médiane*. Ce dernier mot est un terme de médecine et le premier est seul employé par les grammairiens. Voyez Littré.

constitue un cas tout différent ; 2° que la terminaison *us* tombant en roman, *ll* devient final ; 3° qu'il devient oiseux de citer spécialement l'exemple de *sitellus*, cette désinence *ellus* et sa transformation en *eau* (franç.), *ia* (namurois), *ai* (liégeois) étant connues par une infinité de cas.

Procéder en étymologie sans se conformer exactement aux règles, c'est comme si on voulait résoudre un problème algébrique sans avoir appris l'algèbre. Les résultats sont presque toujours faux, ou, si par hasard ils se trouvent être exacts, ils n'en ont pas plus de valeur, puisqu'ils ne sont pas prouvés.

L'étymologie du mot *Brelle*, qui forme l'objet de la seconde étude, fournit un nouvel exemple de peine perdue. L'auteur dérive ce mot d'un latin *PORELLUM*, se basant sur ce que « le *p* latin permute dans nos patois avec le *b* et réciproquement. » Distinguons, s'il vous plaît : le *p* médial, oui, le *p* initial, non, si ce n'est dans une couple de cas dont un (*brûler* de *PERUSTULARE*) est fort douteux : voy. le Dictionnaire de Brachet, p. 11.

Cette seule remarque eût épargné à l'auteur une longue dissertation fort inutile, car l'étymologie de *brelle* est toute différente. L'auteur l'eût vue s'il s'était donné la peine de feuilleter le supplément à la fin du premier volume de mon dictionnaire. *Brelle* vient immédiatement du moyen latin *britla*, qui se trouve dans le célèbre capitulaire *De Villis*. Charlemagne énumérant toutes les plantes qu'il veut

avoir dans ses jardins cite entre autres . uniones, britlas, porros (Mon. Germ. hist., Legum t. I, p. 186). Dans les *Beneficiorum describendorum formulæ* on trouve la forme un peu différente *brittolus*: porrum, appas, scalonias, brittolos, alia, (ibid p. 180). Remarquez que nous avons dans ces passages la forme tout-à-fait intacte du primitif *porrus* et que le wallon moderne *porai* représente exactement aussi ce même primitif, sauf la désinence diminutive qui lui a été ajoutée.

Nous estimons que l'étymologie de *Montoi* est également manquée : 1° *toi*, *tôt*, bien qu'il ne soit plus fort usité, existe encore dans ces certains composés; ainsi j'ai noté les expressions *pus toi* (plus tôt), *si toi* (si tôt), *trop toi* (trop tôt). 2° Il nous paraît impossible que *mont-auhi* ou *mot-ohi*, ait pu produire *montoi* : entre les sons *auhi* ou *ôhi*, d'une part, et *oi* de l'autre, nous ne voyons aucune transition possible

Quant au dernier mot traité *Losse* nous admettons, au moins comme étude, l'article qui le concerne.

En conséquence, et attendu que, d'après les conditions du programme, l'historique d'un seul mot suffit, le jury est d'avis de décerner le prix, sinon comme entièrement mérité, au moins comme encouragement à des études ultérieures plus sérieuses. Et, à ce sujet, que les concurrents futurs soient prévenus : désormais la Société wallonne n'accordera de prix aux travaux linguistiques que s'ils témoignent

d'une connaissance approfondie des principes de la science.

Quant à l'impression, il résulte de ce qui précède que nous demandons celle seulement du premier et du dernier article, savoir : *Paire et Losse*.

Les Membres du Jury :

GRANDJEAN,
STECHE
et GRANDGAGNAGE , *rapporteur*.

Les conclusions du Jury ont été adoptées par la Société dans la séance du 6 février 1876. L'ouverture du billet cacheté annexé au Mémoire a fait connaître que M. le professeur Dory, membre effectif de la Société, en est l'auteur.

une reconnaissance, approuvant les principes de la science.

Quant à l'impératif, il résulte de ce qui précède que nous recommandons celle qui nous paraît la plus utile, savoir : Point et Point.

ETYMOLOGIE

Les Membres du Jury

CHAPITRE

PREMIER

du Droit de la République

Les commissions du Jury ont été constituées par la loi, dans la séance du 10 mai 1800. L'organisation de l'administration a été confiée à la commission de la République, et la commission de la République a été constituée par la loi, dans la séance du 10 mai 1800. L'organisation de l'administration a été confiée à la commission de la République, et la commission de la République a été constituée par la loi, dans la séance du 10 mai 1800.

La commission de la République a été constituée par la loi, dans la séance du 10 mai 1800. L'organisation de l'administration a été confiée à la commission de la République, et la commission de la République a été constituée par la loi, dans la séance du 10 mai 1800. L'organisation de l'administration a été confiée à la commission de la République, et la commission de la République a été constituée par la loi, dans la séance du 10 mai 1800.

ETYMOLOGIES.

I.

Losse, liég., *louche*, mont., lill., rouchi.

Les puristes substituent au mot *louche*, qui est vieux dans la langue et d'une excellente facture, les locutions *grande cuiller*, *cuiller à potage*. Mais Boiste, Bescherelle, Poitevin et Littré l'ont admis, et il est du meilleur usage dans notre pays et dans le Nord de la France.

Le liég. *losse* représente le bas-latin *lochea*, que Ducange donne avec cette signification.

Littré et Grandgagnage s'arrêtent à la forme *lochea*. Nous avons rapproché ce mot du liég. *cui*, et bien qu'il ressemble actuellement à ce terme wallon comme *cheval* à *ἵππος*, et *alfana equus*, nous avons cru retrouver dans les deux vocables une racine commune. Le liég. *cui* vient du nominatif *cochlear*, qui avait l'accent sur *o*; *cochlear* est une forme abrégée de *cochleare*, pluriel *cochlearia*, d'où le français *cuiller*. Or *cochleare* a été primitivement un adjectif dérivé de *cochlea* (coquille). Si l'on met *cochlea* en regard de *lochea* (pour *lochcea*), on peut voir la facilité avec laquelle a pu se faire la transposition des consonnes initiales des syllabes du mot latin : *cochlea*, *lochcea*; le *c* (prononcé *k*) se confond avec le *ch*, qui, probablement, représentait dès lors la même articulation; on arrive ainsi à la forme abrégée *lochea*.

Rien de plus commun, on le sait, que la métathèse des consonnes, dans la plupart des langues; elle n'était pas étrangère à la langue latine, comme le prouve le nom *forma*, qui n'est rien autre chose que le dorien $\mu\omicron\rho\varphi\alpha$, tellement que le liég. *froumage* (nouvelle métathèse pour *fourmage*) et le grec $\mu\omicron\rho\varphi\alpha$ partent du même thème; il y a l'intermédiaire *formaticum*, qui est dans Pétrone. Le latin *laxare* est évidemment le même que le grec $\chi\alpha\lambda\alpha\omega$. Le bas-latin n'était que du latin corrompu dans la bouche de nos ancêtres; il a dû naturellement développer cette tendance du latin classique : le déplacement des consonnes ayant pour but de faciliter la prononciation, est au surplus chose fréquente dans le parler populaire. Par exemple, qui n'a pas dit par mégarde dans la conversation *phisolophe* pour *philosophe* et *rénumérer* pour *rémunérer*?

Le germanique *Loeffel*, cuiller, a dû, sans doute, contribuer à amener la transposition de l'articulation *l*; car il est à remarquer que, dans plus d'un cas, le mot allemand, lorsqu'il a une ressemblance quelconque avec le mot latin originaire, exerce une certaine influence sur la forme du terme bas-latin et par suite sur celle du terme wallon; c'est ce qui est arrivé notamment pour l'adj. liég. *haut*, qui vient du latin *altus*, et pour le verbe *hoûler*, dérivé du latin *ululare*, mais qui tiennent du teutonique (*hoch*, *heulen*) la forte aspiration par laquelle ils commencent.

Le changement du *c* de *lochea* (prononcé *lokéa*) en *ss* ne fait pas difficulté, comme le montre le wall. *poisse*, de *porticus*.

Nous avons déjà trouvé cette étymologie, lorsque nous l'avons vue indiquée dans la dernière édition de Scheler et dans les *Récréations philologiques* de Génin, I, 12, p. 173. Nous avons cru pouvoir la donner quand même avec les développements qu'elle comporte.

Le montois *louche* conserve au *ch* le son chuintant, conformément au bas-latin *lochea*, ou, si l'on veut, il a transformé le *ch* de *lochea*, lequel était vraisemblablement prononcé *k*, tout de

même qu'il a transformé le *c* de *carnem* et de *campestrum*, en *ch*, dans *char* et dans *champète* (garde-champêtre) ; cela lui est du reste commun avec le français et un grand nombre de patois.

De *louche*, vient le diminutif *louchet*, qui se trouve dans Poitevin ; il sert à désigner la bêche droite, la bêche flamande avec un manche en forme de potence (T) ; en ce sens, il est très-usité dans le Tournaisis, la Flandre française et la Picardie. C'est un diminutif qui a pris le sens augmentatif, ce qui est le cas pour quantité de mots français et wallons : *porcellus*, *pourchau*, lill. ; *ossiculum*, *ossiau*, id. *ohai*, liég. ; *aucellus* (avicellus), *ojeau*, lill., *ouhai*, liég.

II.

Paire. (1) « La *paire* est, selon le Vocabulaire des houiileurs liégeois, un terrain entouré de *palissades* ou de murs, où l'on remise la houille en attendant qu'elle soit vendue. » Bull. a. 64, 2^e l. p. 220.

Ulpian a la forme latine *Palâris*, *e*, adj. de *palus*, *i*, m. le pal, le pieu, le poteau (THEIL, Dict. lat. fr.). On sait que bien des subst. de la langue romane sont dérivés, non pas du subst. latin, mais de l'adj. latin correspondant : *Montagne*, de *montaneus*, *merveille*, de *mirabilia* ; *corège*, de *coraticum* ; *chiminêie*, de *caminata*, etc.

Dans *palâria*, n. pl., l'accent est sur *lâ* ; ainsi l'*a* de la 1^{re} syllabe n'est pas accentué ; or *a* latin non accentué devient *e* : *caminus*, *quémin* (chemin), p. de Mons ; *canalis*, *chenâ*, liég. ; *canister*, *chennat*, p. de Charler., *chênat*, p. de Liège, etc.

(1) L'auteur a ajouté à l'étymologie de *paire* (par *palaris*) deux conjectures qu'il propose. En outre, de l'avis conforme du Jury, il a été autorisé à faire suivre les deux mots *Losse* et *Paire* d'un supplément de dix autres mots.

Nous avons de cette façon, la forme *pelaria*. La consonne médiale *l* tombe, comme dans *adawi*, que Grandgagnage dérive de *adulari*, et assimile à *adouler*, qui a la même signification. La chute de l'*l* nous donne *pearia* (1) et, par contraction *paria*.

A latin se change en *ai* devant les liquides *n*, ou *r*, quand ces consonnes sont suivies d'une voyelle : *parem*, pair, *manum*, main, *de mane*, demain, *canis*, chien, etc.

Nous arrivons ainsi à la forme *paire*, par l'assourdissement de la finale. Comme le prouve le fr. *mare*, qui remonte au latin *maria*, l'*i* de la terminaison ne fait pas difficulté : on peut supposer une forme du bas latin *palara*, au lieu de *palaria*, tout de même que le bas-latin *mara*, f., qui a produit le fr. *mare*, est une altération de *maria*, pl. n. de *mare*. De la même manière, le wall. *louwîre* vient du bas-latin *luminaria*.

Il reste à expliquer le genre fém. de *paire*. Or, s'il est constant que le wall. *paire* a pour étymologie *palaris*, c'est de la forme *palaria*, n. pl. qu'il sera venu. Dans la basse latinité, on aura pris *palaria* pour un nom fém. sing. C'est le cas pour un nombre considérable de mots wallons : *bataïe*, *battualia* ; *évangile*, *evangelia*, n. pl. ; *eximpe*, *exempla*, n. pl. ; *bibe*, *biblia*, n. pl. ; *âmaïe*, *animalia*, n. pl., etc.

1^{re} CONJECTURE.

Paire, terrain entouré de palissades ou de murs, où l'on remise la houille en attendant qu'elle soit vendue. Anciennement : *pearaige*, *Bulletin de la Société wallonne*, a. 64, 2^e l. p. 220.

Pairi, arranger, disposer la houille dans la paire.

Le verbe liégeois *pairi* reproduit exactement le vieux verbe

(1) La chute de l'*l* médial et de l'*l* en combinaison est chose anormale. Mais notre patois en présente des exemples. Outre celui d'*adawi*, on pourrait citer *fêchire*, de *filgeria*, *chtvêie*, de *clavicula*, *pus* de *plus*.

français parier (égaler, associer, joindre), du latin *pariare*, égaler, de l'adj. *par*, égal. Ce qui le prouve, c'est le composé *appairi*, franç. apparier, qui est dans Forir. Du sens de joindre, associer, on a pu passer aisément à celui de disposer, arranger. Barré, dans le Complément de l'Académie donne le vieux verbe français *pareir* (disposer, arranger) (1). En effet *pairi* c'est disposer, arranger la houille dans la *paire*.

Le vieux liégeois *pearaiqe*, dérivé de *pairi*, a dû signifier primitivement l'action d'arranger; *aige* (*age*) a la même signification dans partage, arrivage, aunage, louage, voyage; puis, le mot prenant un sens concret, aura désigné l'endroit où l'on dispose.

Quant au mot liégeois actuel, s'il n'est pas une abréviation de *pearaiqe*, il pourrait être regardé comme le substantif verbal de *pairi*; c'est ainsi que *cange* (change) est le substantif verbal de *cangi*.

Chège (charge), de *chergi*,

Mène (mine), de *miner* (selon Brachet),

Wâgne (v. franç. *geaing*, fr. act. *gain*), de *wâgni*,

Wage (gage), de *wagi*,

Spâgne (épargne), de *spâgni*.

Tous ces noms verbaux ont d'abord un sens abstrait, mais peuvent prendre un sens concret; c'est le cas pour *chège*, *mène*, *spâgne*.

Ainsi la *paire* serait primitivement l'arrangement, la disposition, puis l'endroit où l'on dispose.

2^e CONJECTURE.

Paire, anc^t. *pairage*, *pearaiqe*.

(1) Il est bon de noter que *appareiller* (de *a* et *pareil*), qui signifie d'abord, mettre ensemble des choses pareilles, s'emploie aussi dans le sens de disposer, arranger. (V. Littré, s. verbo, n° 4 et à l'Etym.—*Apparillier*, dans un texte de 1375 BORGNET, cartulaire de Bouvignes, I. p. 51. Le mot, suivant M. Borgnet, signifie *apprêter*.)

Pariou, ou *parihou*, (cloison en briques ou en planches qui conduit l'air dans une galerie). Vocab. des houilleurs, p. 222.

Pairi, disposer dans la paire.

Pairi ne peut provenir du latin *parare* (préparer), car la forme wallonne est *pari*, du moins elle existe dans les composés *apari*, *rapari*, *apparare*, *re-apparare*, termes de houillère qui s'emploient dans des cas spéciaux avec le sens de *préparer*, S. BORM., *Vocab. des houilleurs*. *Pairi* dérive, je crois, directement du substantif *paire*, et *paire* est dérivé du latin *paries*; c'est le cas nominatif, tandis que *pareûse* (parois) est le cas régime; l'*a* s'est changé en *ai* par l'influence de l'*i* qui suit l'*r*; dans le diminutif *pariou* ou *parihou*, l'*i* retourne à sa place primitive, et au cas régime, *pareûse* (de *parietem*) l'*i*, qui a l'accent se change en *ei* en roman normand (*pareit*, cas régime, g. féminin. se trouve dans la *Chanson de Roland*, 3644, éd. Gautier), en français, en *oi* et en wallon en *eu*. Il suffisait de rappeler que l'*a* (bref ou long) accentué se change en *ai* devant les liquides, tandis que l'*a* atone persiste : de *mâne*, demain, *matulinus*, matin.

Fames, faim et famine ;

Par, pair, *pariculus*, parèie ;

Varius, v. fr. vaire, liég. vair ⁽¹⁾ *variare*, varier.

Dans les deux formes *paire* et *pareûse*, il y a changement de genre, comme dans le français *paroi*.

Ainsi *paire* et *pareûse* seraient un nouvel exemple de l'ancienne déclinaison française à deux cas, dont il reste encore des vestiges dans le français actuel et dans notre patois.

Minor, moindre ; *minorem*, mineur ;

Pastor, pâtre ; *pastorem*, pasteur ;

Senior, sire, *seniorem*, seigneur.

Prudens, prude, liég. proid (ancien⁴), preud, dans le nom patronymique Preudhomme.

(1) Dans vair-hohier (marchands de cuirs, de fourrures).

Prudentem, prudent.

Major, maire ; *majorem*, mateur.

Latro, v. fr. laire, lerre, lière, liég, liér ; *latronem*, larron.

BRACHET, *Dict. des Doublets*, p. 30, seq.

Il est à remarquer, comme le dit Brachet, que dans un petit nombre de cas, les deux formes, sujet et régime, ont subsisté parallèlement, mais au lieu de rester les deux cas d'un même mot, elles devinrent des mots différents, c'est-à-dire ayant des emplois et des acceptions différentes.

C'est le cas pour plusieurs des mots cités plus haut, et c'est le cas pour *paire* et *pareuse*. *Pareuse* reproduit le latin *parietem*, mur, muraille, clôture ; *paire* désigne l'endroit clôturé ; nous disons en français dans un sens analogue : *dans nos murs*.

Dans le vieux mot liégeois *pearaige* ou *pairage*, le suffixe *aige* ou *age* marque réunion, assemblage : c'est proprement l'ensemble des murs entourant le *chantier* ⁽¹⁾ : plumage, l'ensemble des plumes ; village, l'ensemble des *villas*, etc.

On voit que la dérivation s'opère sans tenir compte du suffixe du mot latin *paries*, lequel s'est complètement effacé en français au cas sujet. C'est ainsi que le latin *spiritus* avait donné au vieux français le mot *spir*, qui n'a laissé de trace que dans les noms patronymiques français : Spir, Spire, Spira, Espir, Espirat, dans le mot liégeois *on spér* (un esprit, un revenant), et dans les noms de famille du pays de Liège : Lespire (à Herve), Spirlet (à Liège) ⁽²⁾.

On peut citer à l'appui de l'étymologie de *pearaige*, *pairage*, celle que Littré donne du mot *parage*, en terme de marine ; il y voit la *paroi* de la mer.

⁽¹⁾ REMACLE donne plus d'extension au sens du mot *paire* : chantier, grande place, souvent clôturée, où l'on arrange des *pires de bois*, des *planches*, etc., pour les vendre. DUVIVIER est du même avis.

⁽²⁾ *Spirlet* est formé au moyen du double suffixe diminutif *elet*, comme Humblet et Goblelet, sont formés de Humb (Humbert) et de Gob (Gobert) : Humblet, Goblelet.

SUPPLÉMENT.

I.

Poirfi namur. et liéq.

Porfi ardenn. (Panaris, ou mal d'aventure). On l'appelle ordinairement *blanc deût* (littéralement *doigt blanc*, en anglais *wittlow*, littéralement, *feu blanc*).

Poirfi vient probablement de *putris ficus*, mot à mot *fic* ou tumeur pourrie ou puante. Les allemands l'appellent de même *entzuendliche Fingergeschwulst*, tumeur inflammatoire du doigt, ou simplement *Nagelgeschwulst*, tumeur à l'ongle. Ils appellent de même façon un abcès, *Eiterbeule*, ou *Eitergeschwulst* (fl. *etterbuile*). m. à m. tumeur purulente.

Fic (Acad.), vieux fr. *fi*, *phy* (Littre, à l'historique de *fic*) *fis*, *filz*, *fy*, *fils*, dans le Gloss. de Carpentier, est le latin *ficus*, fém. et quelquefois masc., *figue*, et par assimilation de forme, *fic*, tumeur qui vient en différentes parties du corps. Si donc l'on se conformait à l'étymologie, on écrirait *poirfic*, comme on écrit le wallon *raccroc* et le français *accroc*, sans prononcer le *c*.

Quant à *putris*, accusatif *putrem*, la finale devient muette : *putr'*; *tr* s'adoucit en *dr*, qui s'assimile en *rr*, comme dans *adretro*, *arretro*, *èri* (arrière), et dans *putrere*, *pudrere*, *pudrire*, *purrir*, liéq. *pourri* (pourrir).

Puis *u* se change en *oi*, comme dans *noise* (noces) de *nuptiae*; *boite*, de *bux'da*; *point* de *punctum*.

Il est bon de remarquer, avec Brachet, que *putrere* a passé par toutes les formes *putrere*, *purrir*, *porrir*, *pourrir*. De sorte qu'on pourrait également supposer la forme ardennaise *porfi* la plus ancienne et établir la filiation suivante: *putrem*, *putr'*, *pudr'*, *purr*, *pur*, *por*; puis le changement de *por* en *poir*, c'est-à-dire de *o* en *oi*, qui est très fréquent dans le patois de Liège, spécialement devant les liquides; *portare*, *poirter*; *fortem*, *foirt*; *corpus*, *coirps*; *amorce*, *amoisse*.

Le flamand se sert du mot *vyt* pour désigner le panaris (¹); à Tongres, on prononce *fyt*. Kiliaan donne les formes anciennes *fyt* et *fyck*. Cette dernière forme est très-voisine de *vyghe*, qui se trouve également dans Kiliaan avec les deux acceptions de *ficus*, figue, et de *fic*, tumeur. On est donc induit à croire que le flamand *vyt* (panaris) n'est autre chose que le mot *vyghe*, en vertu d'une permutation de la gutturale et de la dentale, dont certains patois teutoniques (entre autres celui d'Aix-la-Chapelle) et le patois de Liège, offrent de nombreux exemples: *wenge*, *winden*; *benge*, *binden*; *Engche*, *Endchen*; *Pang*, *Pfand*; *rætele*, fl. *reutelen*, all. *ræcheln*, dans l'*Idioticon* de Mueller. Grandgagnage donne différents exemples de cette permutation au mot *crèteler* (du fl. *Kreukelen*, même signification).

Si cette étymologie du flamand *vyt* est la vraie, celle de *poirfi* par *ficus* en devient plus vraisemblable.

II.

Prangère, mont. : (1^o heure du repos principal; 2^o midi; 3^o méridienne, sieste).

Pat. de Charleroi : *Prangi* (3^o).

Liég. : *Prangîre*, *Sprangire* (3^o et rumination), d'où le verbe *prangi*, *sprangi* (faire la sieste, la méridienne; ruminer).

Vieux franç. : *Prangiere*, l'heure du dîner, dans le Glossaire de Carpentier; *Praingeler* (manger, grignoter, ruminer), Barré, comp. du Dict. de l'Acad.

Picard. : *Prangère*, *prangière*, *prangèle* (sieste, méridienne; repos ou récréation qu'on prend après le repas de midi) d'où le verbe *prangeler*, prendre cette récréation.

Le radical est le latin *prandium* (repas qu'on prenait à midi). De là le v. fr. *prangière*, l'heure du dîner.

(¹) En patois normand *fêtre* (panaris).

« Ainsy comme à midy, que on appelle prangière. » Texte d'un vieux poète français, dans le Glossaire de Ducange, à *prandium*.

De cette acception est dérivée celle de repos pris vers midi, ou après dîner. C'est ainsi que le français *méridienne* vient du latin *meridiana* (sous-ent. *hora*); en vieux français, on avait le verbe *mérienner* (faire sa méridienne), Littré, à *méridien*, adj. Le mot *sieste*, qui nous vient de l'espagnol, dérive de même de *sexta* (sous-ent. *hora*); proprement repos pris vers la sixième heure, c'est-à-dire à midi.

Enfin le latin disait *meridiari*, et *meridiatio*.

Le liég. *prangi* a pris par extension le sens de *ruminer*, sans doute parce que les animaux se tiennent en repos lorsqu'ils ruminent.

III.

Stârer. *sitârer* liég. (épandre, éparpiller, jeter çà et là, en différents endroits).

Ex. *Stârer l'four po l'fèner*, épandre le foin pour le faner; — *les flattes*, épandre les bouses de vaches; — *d'ancène*, épandre du fumier.

Substantifs : *Sitârège*, *Sitârêie* (éparpillement).

Pat. de Charler. : *Staurer*.

Pat. picard : *Etramiller*.

Pat. normand : *Etramer*.

Stârer ne peut venir du latin *extendere*, qui a donné *stinde*, *sitinde* (étendre), ni de *sternere*, ou plutôt *sternire*, *sternare*, *externare* (dans Ducange), d'où vient *stierni*, *sitierni*, étendre de la litière, faire la litière : Ex. *Stierni les biesses*; vieux franç. *esternir*, même signific. Il vient, par métathèse, du flamand *stroojen*, all. *streuen*, angl. *to strew* (on pron. *strô*), qui signifient *épandre*, *éparpiller*. La voyelle *â* a été attirée par l'influence soit du dérivé du verbe latin correspondant, *stramen* (*strain*, paille), soit de l'ancien norrois *strâ* (*stroojen*).

Tous ces mots germaniques se rapportent à la même racine que le latin *sternere*, *stratus*, et le grec *στρανωμι*, Edouard Mueller, dans son Dictionnaire étymologique de la langue anglaise, cite la racine sanscrite *star*.

Le picard *étramer* et le normand *étramiller* dérivent directement du latin *stramen* (ce qu'on étend à terre, particulièrement, paille étendue à terre, litière), liég. *strain*, mont. *strain*, *stragn*, picard *estrain*, *étrain*, norm. *étrain* (paille).

Il suit de là que les mots wallons d'origine germanique *stârer*, *staurer*, les mots wallons d'origine latine *Strée* (nom de localité, anciennement *stratus*, dans GRANDG.), *strée* dans *Féronstrée*, *strain* (paille), *stierni* (étendre de la litière); le picard *étramer*, et le normand *étramiller*, et enfin les mots germaniques *strasse*, all., *straat*, fl. *street*, angl. (¹), se rattachent tous au même thème *star*, qui signifie *étendre*, *éparpiller*.

IV.

Hète, liég. (écharde, piquant ou éclat de bois qui entre dans la chair). Ex. *Si chôki ine hète è deut*, se fourrer une écharde dans le doigt.

Namur. *Chète*.

D'où le verbe *hèter*, intr. (éclater, se rompre en éclats) et le subst. *hèteure* (éclat, planure). Namur, *chèter*, trans. fendre; intr. = le liég *hèter*.

Mont. *skette*, *eskette* (copeau).

D'où le v. *sketter*, *esketter*, couper, réduire en *skette*; fig. morceler : *sketter n'pièce de chonc francs*, échanger une pièce de cinq francs.

Dans le pat. de Charler., *éclater*, *crever* : *li raine a sketté*, la grenouille creva; d'où le sens figuré, qu'il a en montois, de

(¹) D'après les étymologistes allemands, ces mots sont empruntés au latin.

dépiter, bisquer ; on dit de même familièrement en français : *crever dans sa peau* (ACAD.).

Rouchi. *Equette* (copeau), ou *héquette* (*h* non aspiré). Verbe *Esquéter* (mettre en pièces) ; *s'esquéter* (s'en aller par éclats).

Picard. *Ekette* (copeau) ou *héquette* ; dans le Santerre (dép. de la Somme) *héquette* (*h* non aspiré).

Français. *Esquille*.

Grandgagnage dérive le liég. *hête* de l'anc. h. all. *scit*, moy. h. all. *shitt*, nouv. h. all. *schcit* (morceau de bois fendu), angl. *shi de* (bois fendu, échandole ⁽¹⁾) ; moy. h. all. *schiten* (fendre), fl. *schijden* (séparer, partager ; se fendre), all. *scheiden* (séparer), auquel Terwen rattache l'all. *schinden* (écorcher), et Ten Kate le flam. *scheede* (gaine) ou *schee*, anglais *scheat* (ED. MUELLER, II, 320), all. *scheide*. Ce verbe est le même que le latin *scindere*, *scidi*, *scissum*, (fendre, déchirer, séparer), d'où le fr. *scinder*, (dù, dit-on, à Mirabeau), *scission*, et le latin *scindula* ⁽²⁾, bas-lat. *scandola*, *scandula*, ais, bardeau ; d'où le franç. *échandole*, anc^t *eschandole*, Nicot. (même signif.), et le flam. et allemand *schindel*, angl. *shingle* (même signif.). Cette racine se retrouve dans le grec *σκιδαίνωμι σκιδάω* (disperser) et dans *σχίζω* (fendre, séparer, déchirer, diviser), dont le radical est *σχιδ*, comme le prouvent les dérivés *σχιδη* (éclat de bois, copeau), diminutif *σχιδιον*. De là *σχισμα* (schisme) et *σχιστος*, d'où *schiste*.

Littré, à l'article *scinder*, cite la racine sanscrite *chid* (fendre).

Le grec *σχιδη* ou *σχιδιον* avait passé dans le latin ; Theil, dans son *Dict. lat.*, cite le mot *schidia*, æ, f. qui se trouve dans Vitruve avec la signification de *copeau*.

Avec tout le respect qu'un commençant doit à un linguiste dont la réputation est européenne, on peut faire remarquer

(¹) Dans le Dict. étym. de la langue angl. d'E. Mueller.

(²) Je compare le flam. (*dak*) *spaan* (échandole, bardeau), que Kaltschmidt (dans TERWEN) rattache à une racine qui signifie partager (*verdeelen*), et Schuster (Dict. all.) à l'ancien verbe *spanen* (séparer).

qu'il encourt un peu le reproche que Littré, dans son histoire de la langue française, a fait à Burguy; trop préoccupé de l'idée, qui est au surplus vraie au fond, que le liégeois a subi plus particulièrement l'influence de l'idiome thiois, il donnera la préférence à une étymologie germanique, lors même que le champ latin lui fournirait de quoi recueillir une interprétation satisfaisante. On peut remarquer la même chose, par ex., pour le mot *hôpi* (démanger) qui peut provenir du latin *scabies* (gale).

Le français et partant tous les patois français sont des évolutions du latin, mais ils contiennent du teutonique, et la dose de teutonique est plus ou moins forte, suivant les influences locales ou historiques.

Littré pose en principe qu'on ne doit recourir aux sources germaniques que quand la source latine fait défaut, sauf le cas où l'origine est celtique.

Or, dans l'espèce, le mot de Vitruve *schidia*, du grec *σχιδιον* semble suffire pour rendre compte de tous les mots indiqués en tête de l'article. Notons que Grandgagnage est porté à croire que le rouchi *équette* appartient à une autre racine que le liég, *hète*; ce serait encore un mot d'origine germanique; il viendrait du rouchi *héquer*, lequel est l'allemand *hacken*, holl. *hakken* (hacher).

Or le liég. *hète*, le namur. *chète*, le mont. *skette*, le rouchi et picard *ékette* (pour *eskette*, comme le prouve le verbe *s'esquéter*), sont des transformations simultanées conformes à la phonétique de tous ces patois, du mot latin-grec *schidia*.

Le changement de *i* en *e* ne fait pas difficulté, il peut remonter au latin vulgaire. Brachet cite les exemples suivants de l'*i* bref accentué ou non, changé en *e* : *leber* pour *liber*, dans Quintilien, *mereto* pour *merito*, dans les inscriptions, *fedem*, *vecem*, *menime*, dans les chartres du 7^e siècle; *perula* pour *pirula*, dans Isidore de Séville.

Ch, se prononçait comme *k* en latin; or *sk*, se change régu-

lièrement en *h* (liég.), *ch.* (namur.) *sk* ou *esk* (mont.) *ék* ou *esk* (rouchi), fr. *éc*, *équ*.

Les exemples suivants, dont le premier offre une analogie frappante avec le cas dont il s'agit, en font foi.

Franç.	¹ Fl. ² All. ou ³ Angl.	Liég.	Nam.	Mont.	
(Foire)	1 Schyt 2 Scheisse	hite	chite	skite eskite	
Ecume	1 Schuim 2 Schaum	home	chime ou chume	skeume eskeume	
Ecope ou Escope	1 Schop ou Schup 2 Schaufel 3 Scoop	houpe à Hannut heupia	chupe ou chipe	escoupe	
	Latin.	Liég.	Mont.	Namur.	¹ Tournais. ² Picard
Escale Echelle	Scala	hâle	skiale skiële eskiële	chaule	¹ Etielle ² Ekelle
Ecuelle	Scutella	hiële	skiële eskuële	sicuale chuële	

Quant au *d*, il est descendu à *t*; cela provient de ce qu'il est devenu final; je compare *vête*, de viridis, *grante*, de grandis, *piete*, de perdere, *freute*, de frigida, *botte*, de puxda.

Cette étymologie a pour elle le maintien de l'accent, l'observation des lois de la phonétique quant aux voyelles et aux consonnes, le rapport logique, l'uniformité d'origine pour les différents patois, et le respect du grand principe pour la recherche des étymologies du français et des patois qui s'y rattachent.

Maintenant l'influence de l'idiome germanique est-elle absolument nulle dans le cas présent? Il serait téméraire de l'affirmer. Le mot peut être rattaché à une racine latine, mais s'il s'est maintenu particulièrement dans les patois les plus septentrionaux (je laisse de côté le français *esquille*, de *schidia*, selon Littré, lequel paraît d'origine savante), cela provient sans doute de ce que les envahisseurs francs, trouvant dans la langue des

vaincus, qu'ils adoptèrent, un mot fort ressemblant au mot germanique qui avait la même signification, l'auront retenu plus facilement.

V.

Spâmer, liég. (rincer, aiguayer); composé, *rispâmer*.

Mont. *spansner*, *spaumer*; (le dernier signifie de plus égoutter, ressuer). Composés, *respaumer*, *rainspaumer*, *rainpaumer*, *rapamer*.

Rapamois (lieu où l'on rince le linge).

Rouchi. *Répamer* (rincer les verres, la vaisselle, le linge).

Répamure (eau qui a servi à répamer).

Pat. lorrain. *Erpâmer*, (m. signif., d'après Hécart).

Pat. de Béthune. *Repomer* la buée (laver le linge, lessiver).

Français. *Espalmer*, t. de mar. (nettoyer la carène d'un bâtiment et l'enduire de suif).

De là, le substantif *espalme*, *Littre* (matière qu'on mêle au goudron employé à calfater la carène des vaisseaux); en rouchi *spalme* (préparation faite de suif, d'un peu de résine et d'essence de térébenthine, et qu'on emploie dans les illuminations).

Spâmer et *spaumer* sont la transformation régulière du latin *expalmare* (faire sortir ou frapper avec la paume de la main). Le latin *palma* donne aussi le liég. *pâme*, par corruption *pome*; (on dit plus souvent *tîrsai*, *tâçai* ou *chançai dèl main*), français *paume*.

Dans le nord de la France, le son *au* s'abrège souvent en *o* (*répomer*, p. de Béthune), tendance qui existe du reste dans le français actuel : j'aurai (orai), mauvais (movais), naufrage (nofrage), lauriers, (lorier), Paul (Pol), etc., selon Hennebert, qui était français d'origine.

On sait que le *re* latin devient *ri* dans le patois de Liège,

rispômer, et prend la forme française *ré* dans le Hainaut et le nord de la France.

De plus cette particule perd dans ces composés sa force reduplicative, et sert purement et simplement à renforcer la signification du verbe simple. C'est une vieille tendance de la langue française à laquelle les patois sont restés fidèles ; Agnel, dans l'ouvrage où il traite de l'influence du langage populaire sur la langue littéraire, y a consacré un chapitre intéressant ; il a montré, entre autres, les nombreux emprunts que la langue savante a faits aux patois : ainsi remercier, récurer, dérober, régaler (égaliser), ramasser, répandre ont absolument la même valeur que les verbes simples mercier, écurer, rober (vieux), égaler (une allée, ACADE.), amasser, épandre. Le patois de Liège dit *rattinde*, *raskûre* ou *rak'sûre* (ré-acconsequi), rafistoler, avec le même sens que le français *attendre*, *afistoler* (t. d'argot), et le liég. *ak'sûre* (atteindre ; vieux fr. *acconsuivre*).

Le patois lorrain *erpâmer* présente une interversion de lettres (*er* pour *re*) qui est très-fréquente dans le Hainaut et le nord de la France ; le français offre quelque chose d'analogue dans la prononciation de je ressemble, je ressens que l'on prononce par élision de l'*e* : Jersemble, jersens (le 1^{er} *e* comme dans *me*, *de*).

Quant aux différentes acceptions qu'a prises la racine latine dans les différents mots indiqués plus haut, elles ressortent toutes très-facilement de la signification primitive ; aussi pour ne parler que du terme de marine *espalmer*, il vient de *expal-mare*, « à cause que cet enduit s'applique avec la main » (LITTRÉ).

VI.

Scrâwer, *scrâwer*, dit le vocabulaire des houilleurs de M. Stanislas Bormans, c'est travailler dans une couche *en tournant*, en suivant une ligne courbe, en faisant tourner le front de la

taille. » Il s'emploie aussi en général dans le sens de tarauder.

M. Stanislas Bormans rattache hypothétiquement ce verbe au flamand *krouwen* ou *krauwen*, gratter.

Né serait-ce pas tout simplement le verbe du substantif *scrâwe* ou *sikrâwe* (écrou), que Littré tire de l'allemand *Schraube* (vis), hollandais *schroef*? Le composé allemand *Mutterschraube* veut dire écrou. L'anglais *screw*, vis, selon Scheler, est emprunté au français. Le composé *female screw* signifie écrou. Diez n'admet pas cette dérivation pour le français écrou, qu'il tire du latin *scrobis*, fosse, cavité.

VII.

Disseûve. Liég. *Disseûve* (séparation, limite, ligne de démarcation). Ex. *C'est l' bouhon di spène qui fait li d' seûve*, c'est le buisson d'épine qui marque la limite. — Ardennais : *dissieffe*. Anciennement : *dessoivre* (bornage, limite, ce qui sépare), *Gloss. de Carpentier*. V. un texte de 1435 dans *Coutumes du pays et comté de Hainaut*, publ. par M. Faider, I, 124. *Desoivre* existe encore dans le patois rouchi.

La forme ancienne du mot met sur la voie de l'étymologie ; c'est le substantif verbal de *dessevrer*, qui faisait au présent de l'indicatif je dessoivre ⁽¹⁾, comme *peser* faisait *je poise*, qui se dit encore à Lille et à Valenciennes, comme *enteser* ⁽²⁾ (*intensare*, *intendere animum*, réfléchir) fait *j'entoise*, d'où le lillois *s'intuser*, s'appliquer, s'absorber dans un travail quelconque.

(1) ...Les fossés qui fais y sont et que li bonne portent et dessoivent, qui y sont plantés, pièce de 1354, dans BORGNET, *Cartulaire de Namur*, I, 25.

(2) Lors pense en son cuer et entoise
Qu'elle li sera plus courtoise
K'elle n'ait esté dusc' à chi.

Dits et contes de Bauduin de Condé.

Edit. Scheler, I, 356, v. 2520, sqq.

Dessevrer se trouve dans *li Roumans de Berte aus grans pies*, édition Scheler, v. 2451. M. Scheler, dans le Glossaire explicatif, le donne comme synonyme de *sevrer* (lat. *separare*), qui en vieux français signifiait séparer. Dessevrer représente le composé latin fictif : *disseparare* ⁽¹⁾.

La vraie orthographe de *disseuve* serait donc *disseuvre*, ce qui n'offrirait pas d'inconvénient pour la lecture ; car c'est un principe de l'euphonie wallonne que, quand un mot se termine par deux ou trois consonnes, on n'en prononce qu'une seule : poivre, *peuve* ; table, *tâve*, pour *tâvle*, d'où *tâvlai*, tableau ; cercle, *cêke*.

Le sens primitif de *disseûve* est séparation, action de séparer ; il a pris ensuite un sens concret, et a servi à désigner ce qui sépare, il devient ainsi synonyme du vieux mot roman *marche* marque, et du liégeois *bône* (borne), ou *rainnâ*, qui se dit plus particulièrement de la pierre indiquant la limite.

VIII.

Randaxhe. Forir considère ce mot comme adjectif et le donne comme synonyme de *suti*. Je n'ai trouvé aucun liégeois qui comprit le mot de cette façon. La vraie signification, d'après tous les wallons que j'ai consultés, est : gaillard déterminé, casse-cou, un individu dont on doit avoir peur. Il se prend quelquefois aussi dans l'acception du mot *fameux*, en patois : on dira en parlant d'un *colebeû*, *c'est on randaxhe*, comme on dirait *c'est on fameux colebeû* (c'est un amateur acharné).

La manière dont on emploie ce nom semble indiquer qu'il est primitivement substantif : *C'est on randaxhe* ; *ignia des randaxhe tot costé*.

D'autre part, *Randaxhe*, (prononciation dialectale *Rondaxhe*),

⁽¹⁾ Desevrer (diviser), BARRÉ, *Compl. Acad.* Dessevrer (diviser, séparer) DUCANGE, à DECEVISSET.

est un nom patronymique très-ancien dans le pays de Liège. Ainsi on le trouve dans Loyens, p. 385, etc. (17^e siècle) ; la particule *de*, qui est parfois préposée à ce nom, ne suppose pas nécessairement un nom de lieu. M. Héniaux nous apprend en effet qu'il suffisait d'occuper certaines magistratures dans la cité pour avoir droit à la particule. Je trouve également ce nom dans les anciens registres paroissiaux de Fléron (18^e siècle) sous les formes suivantes : Radach, Randack ⁽¹⁾, Randach, Randage, Randah. Il est à remarquer que ce dicton *igna des randaxhe tot costé* se dit surtout dans les parages de Fléron. Ce nom de famille y sera devenu un nom appellatif à la façon des noms Claude, Nicaise, Nicodème et tant d'autres, et aura servi à désigner des individus ayant les qualités morales qu'on aura remarquées dans certaines familles Randaxhe.

Randaxhe a été usité autrefois comme simple nom personnel, c'est-à-dire comme équivalent à notre prénom actuel. C'est un nom d'origine germanique, qui se rattache à la même racine que *Radoux*. Randaxhe est une forme nasalisée pour Radaxhe, et provient de l'ancien nom germanique Radacho, diminutif de Rado, lequel vient de Rad (conseil, sagesse), all. mod. Rath. Foersteman (*Personennamen*, 994) cite le nom de famille allemand moderne *Radach*, ainsi qu'une foule de transformations de ce nom, car il est très-répandu.

IX.

Piersèt. (Meurtrissure, contusion, DUVIVIER ; pinçon, Forir.)

Ex. *Ji m'a fait on pierset to serrant l'ouxhe*, je me suis fait un pinçon en fermant la porte.

(1) A Eure-le-Romain, il y a une famille *Randack*.

Ce mot ne se retrouve nulle part ailleurs, du moins dans cette acception.

Grandgagnage, à l'article *Baron*, cite ce mot dans le sens de *bluet* ou *barbeau*; il se trouve également dans Forir. C'est le montois *percelle* et le rouchi *pierchelle*.

Le savant linguiste admet l'étymologie donnée par Hécart: ce mot vient du vieux mot français *pers*, qui en vieux langage désignait la couleur bleue. A l'appui de cette étymologie on peut citer les différents noms du bluet: vieux français, *blavet*, BARRÉ, *Compl. de l'Acad.*; *blavelle*, *blaveole*, LITTRÉ, *blaverolle*, BARRÉ, noms vulgaires du bluet, du moyen lat. *blavius*, bleu; normand, *bleubleu*, (dans le Calvados); français actuel, *bleuet*, *bluet*; latin, *cyanus*; grec, κυανος.

Piersèt (meurtrissure) est le même mot que *piersèt* (bluet). On dit familièrement en français *un bleu*, pour une marque livide à la peau, suite de contusion. Ex. Il lui fit des bleus en le pinçant fortement, LITTRÉ. Bescherelle donne cet exemple: Vous m'avez serré le bras, et j'en ai conservé une *marque bleue*. Les expressions *blauwe plek*, fl. *blauer Flek*, *blaues Maal*, all., appartiennent au langage usuel et sont synonymes de meurtrissure. Notons enfin l'allemand *bläuen* ou *bleuen*: 1° bleuir; 2° passer (du linge) au bleu; 3° (le) battre avec le battoir; d'où 4° au fig. *meurtrir* de coups, rosser, battre comme plâtre (*). Certains étymologistes rattachent au même verbe le flam. (het vlas) blouwen macquer (**), blouweien battre (le linge), et l'anglais *to blow*, battre.

Le vieux mot français *pers*, actuellement synonyme de glauque: Minerve aux yeux pers, γλαυκωπὶς Ἀθηνῆ, vient, selon Ducange du moyen latin *persus*, « *ad persei mali colorem accedens*. »

(*) Flam. *ieman grauw en blauw slaan*.

(**) Il est bon de noter que Scheler (à l'art. *Macquer*) rattache à ce mot le français provincial *mâchure* (meurtrissure), et dérive ce verbe ainsi que *macula* (tache) d'un radical *mac* (frapper), qui est dans *mactare*.

Cet adjectif *perseus* est synonyme de *persicus*, or *malum persicum* est le nom latin de la pêche, proprement *pomme persique* ; il faudrait donc rattacher à la famille de *pers* et de *pierset*, le fr. pêche, le liég. *pixhe*, l'angl. *peach*, l'all. *pfersich* ou *pfirsich* et le flamand *persik*.

Ducange, et à sa suite Diez, Littré et Scheler ont rejeté l'étymologie donnée par Nicot et adoptée par Ménage: selon ceux-ci *pers* viendrait du grec *περσος* (*subniger*, noirâtre), d'où le grec *περκη*, perche, poisson à taches noirâtres, angl. *perch*, angl. *barsch*.

Toutefois cette étymologie du fr. *pers*, ancien anglais *pers* a été reprise par l'étymologiste allemand Weigand. V. ÉDUAUD MUELLER, *Etymologisches Wörterbuch der englischen sprache*, à *perch*.

X.

Chamburler. Ex. *On cigàre* (à la campagne de vieux Wallons disent *ine cigàre*) *qui chamburléie*, un cigare qui se fume mal, qui brûle de travers.

On peut soupçonner que ce mot n'est qu'une corruption du mot *charbouiller*, lat. *carbunculare*, de *carbunculus* (charbon et nielle) diminutif de *carbo*, charbon. Charbouiller se dit de l'effet que la nielle ou charbon ⁽¹⁾ produit sur les blés. Cette maladie porte aussi les noms vulgaires de *Charbucle*, *Chambuche* et *Chambrâle*. *Charbucle*, d'après Littré, vient de *Carbunculus*. Quant à *Chambrâle*, il serait, selon l'éminent lexicographe, composé de *champ* et de *brûle* ⁽²⁾, mais il paraît peu probable qu'on puisse séparer, quant à l'étymologie, deux mots synonymes, qui ne diffèrent guère que par la transposition de l'r :

(1) Nielle est synonyme de charbon, Littré, à Nielle, 3.

(2) Si cette étymologie était la vraie, on eût dit *brûle-champ*, comme on dit brûle-tout ou brûle-bout, brûle-gueule, à brûle-pourpoint, toré-boyau, etc.

Charbucle, Chabrucle; ce qui vient à l'appui de cette supposition, c'est qu'au lieu de charbouiller ou charboiler (dans le sens primitif de *charbonner*) on a dit autrefois chabrouiller, BARRÉ, *Compl. du dict. de l'Acad.* (1)

Chambrûle pour Chabrucle, serait un de ces mots populaires altérés de façon à donner une forme saisissable à des mots incompris. C'est ainsi que *chantepleure*, et *bon-chrétien* sont des modifications de *champleure* et de *panchresta* (Scheler).

Ne peut-on conjecturer de même que chamburler est une transposition de chambreûler : *reu* se transposant devient *ur* : docteur, si docturner; chambreuler serait la forme liégeoise de charbouiller, avec changement de *oi* en *eu* (poire *peûre*, noir *neure*, boire *beûre*, croire *creûre*), et nasalisation de *a*, chose assez commune; les mots palefroi, palefredier, palefrenier, liég. *palfurni*, présentent une transformation analogue; il en est de même de boire, beure, bureter (boire fréquemment).

Ainsi charbouiller, charboiller, chabrouiller, liég. chamburler, c'est proprement charbonner (2), or charbonner est à la fois transitif et intransitif : réduire en charbon; devenir charbon au lieu de flamber : ce bois, cette lampe charbonne. Ex. La chandelle dont la haute mèche rougeâtre charbonnait, ZOLA, *l'Assomoir*, p. 61. Le liégeois chamburler, signifierait donc devenir charbon, et les fumeurs savent en effet que c'est là un défaut de certains cigares, dont le bout allumé se transforme parfois en masse charbonneuse tellement compacte que la fumée ne peut passer à travers, et que le feu n'étant plus activé par la respiration finit par s'éteindre.

Le sens primitif s'étant ensuite perdu, on l'aura dit en général de tout cigare qui se fume mal, ainsi d'un cigare qui *s'fore*, c'est-à-dire où le feu fore, ou perce au centre, et d'un cigare qui se brûle d'un côté seulement.

(1) Charbouiller se trouve également dans Barré.

(2) Barré, *Compl. Acad.*

Ce travail était terminé quand l'auteur a trouvé dans les *addenda* au dictionnaire étymologique de Grandgagnage une conjecture sur le terme wallon *chamburler*. Il suppose que ce mot pourrait dériver du terme de mine *chambrai*.

J. DORY.

THESE THINGS ARE NOT TO BE
 TAKEN AS A CHALLENGE TO THE
 COURAGE OF THE SOLDIER, BUT
 AS A WARNING TO THE
 COMMANDER OF THE ARMY.

CONCLUSION OF THE

ADDRESS OF THE

MEMBERS OF THE

ARMY OF THE UNITED STATES
 TO THE SENATE OF THE UNITED STATES
 ON THE 15TH OF MARCH 1891
 BY THE PRESIDENT OF THE SENATE
 AND THE SPEAKER OF THE HOUSE OF REPRESENTATIVES
 IN RESPONSE TO A RESOLUTION PASSED BY THE SENATE
 ON THE 12TH OF MARCH 1891
 AND BY THE HOUSE OF REPRESENTATIVES
 ON THE 14TH OF MARCH 1891
 CONCERNING THE
 PROPOSED
 REORGANIZATION OF THE
 ARMY OF THE UNITED STATES
 AND THE
 ESTABLISHMENT OF A
 DEPARTMENT OF THE ARMY
 AND A
 DEPARTMENT OF THE NAVY
 AND A
 DEPARTMENT OF THE INTERIOR
 AND A
 DEPARTMENT OF AGRICULTURE
 AND A
 DEPARTMENT OF COMMERCE
 AND A
 DEPARTMENT OF JUSTICE
 AND A
 DEPARTMENT OF EDUCATION
 AND A
 DEPARTMENT OF THE WAR
 AND A
 DEPARTMENT OF THE MARINE CORPS
 AND A
 DEPARTMENT OF THE COAST AND GEODYSY

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DRAMATIQUE DE 1875.

RAPPORT DU JURY.

MESSIEURS,

La commission que vous aviez chargée du rapport sur le concours dramatique de 1875, avait à examiner deux comédies.

La première est intitulée *Li Máheûlé*. Il sera superflu d'en donner le résumé. C'est une traduction, scène par scène, du *Bourru bienfaisant*, de Goldoni. L'auteur n'a pas même cherché à inventer un incident nouveau, à changer la marche du dialogue; il n'a pas tenté davantage d'approprier le sujet aux mœurs liégeoises. Les personnages ne sont pas wallons, et, de temps en temps, leurs discours sont en parfaite discordance avec leur position. La pièce a le défaut de toutes les traductions: elle est plus

longue que l'original. Il y a même quelques passages maladroitement traduits. C'est ainsi que M^{me} Thoumas se plaint de ce que le bourru l'a traitée d'*affrontée*, quand elle s'est présentée chez lui, tandis qu'on voit, dans une scène subséquente, qu'il évite, autant qu'il peut, de lui adresser la parole et d'avoir le moindre contact avec elle.

Le titre de *Mâheulé* est d'ailleurs très-mal choisi : il signifie *mal intentionné, méchant*, ce qui est le rebours du caractère attribué au protagoniste de la pièce. Il aurait fallu prendre pour titre le proverbe : *mâle tiesse, bon coûr*.

La versification est loin d'être irréprochable. Les rimes masculines et féminines sont mêlées au hasard ; parfois on en voit quatre semblables qui se suivent immédiatement ; très-souvent un mot rime avec lui-même. Les rimes sont généralement très-pauvres ; ainsi *esprès* rime avec *mutoi* ; *affaire* avec *clér*.

On pourrait également signaler des expressions et des tournures françaises : *qui d'bonté ! fér des folêie ; ji v'zè supplêie*.

S'il ne s'agissait que d'apprécier le mérite de la traduction, nous ferions remarquer que l'auteur a réussi assez bien quelques passages, et qu'il a intercalé heureusement certains proverbes wallons dans le langage des personnages. Mais l'auteur n'a pas présenté sa pièce au concours comme une traduction ; malgré les termes exprès du programme, il l'a produite comme une pièce originale, et,

comme le geai de la fable, il s'est paré des plumes de Goldoni, sans nul souci de la couleur locale.

Ce procédé par trop naïf mérite d'être relevé, et la commission a l'honneur, Messieurs, de vous proposer la décision suivante :

— La comédie *li Mâheûlé*, est une traduction du *Bourru bienfaisant*, de Goldoni. L'auteur n'a pas tenu compte de la prescription du programme : « La Société désire que les concurrents, tant dans leur intérêt que pour faciliter les travaux des jurys, fassent connaître si les sujets qu'ils ont traités sont complètement de leur invention. » Nous estimons que cette omission grave eût empêché le jury d'accorder une récompense quelconque à la pièce (1); mais nous n'avons pas eu à trancher la question, la traduction étant par trop servile et souvent maladroite. —

Les Amours d'à Gèrà, tel est le titre de la seconde pièce; c'est une comédie d'intrigue en deux actes.

Louise Jacob, fille d'un cultivateur des environs de Liège, est courtisée par un jeune homme de la ville, qui est mal accueilli par le père, vu qu'il se donne comme n'ayant pas de fortune. La scène s'ouvre par une conversation entre le *varlet* Gérard et la servante Babeth, qui se font également la cour. Un peu coquette, comme toute fille d'Eve, elle met en avant toute sorte de raisons pour retarder le

(1) Le programme ni les statuts ne se sont occupés de cette question : peut-on refuser une distinction à une *bonne* traduction produite comme pièce originale? Le jury émet le vœu que la Société commine une pénalité applicable à l'espèce.

moment du mariage. Gérard profite de l'arrivée d'une diseuse de bonne aventure pour s'assurer des vrais motifs de ces hésitations. Cette scène de la consultation est très-jolie. L'auteur nous représente l'aveuglement du pauvre garçon, qui, ayant conçu vaguement des soupçons sur la fidélité de sa belle, se laisse prendre aux réponses entortillées de la devineresse, appropriant les allégations vagues de celle-ci à ses préoccupations passionnées; il nous montre d'autre part la ruse et l'adresse de cette femme, qui tire parti des exclamations du jeune homme pour ne s'avancer que tout juste ce qu'il faut, de telle façon que ses propos cadrent avec la situation qu'elle a su entrevoir. Ajoutons à cela son habileté à doser convenablement l'étalage de ses petits talents, de manière à faire verser sou à sou une certaine somme, et à ne s'en aller que quand elle a complètement plumé sa dupe. L'intérêt est si bien soutenu, que la scène paraît courte, malgré sa longueur réelle. Bref nous avons ici un excellent tableau de mœurs populaires.

Le pauvre Gérard n'avait que des soupçons; maintenant il ne doute plus de son malheur, et lorsque Babeth revient, il l'accueille fort mal. Elle a beau vouloir lui annoncer la nouvelle que M. Victor, le poursuivant de M^{lle} Jacob, qui se donne pour pauvre, est au contraire très-riche. Son dépit éclate en allusions blessantes, où, d'ailleurs, elle ne peut rien comprendre, car elle aime Gérard et lui est fidèle.

Survient M. Jacob, qui, mécontent de la résistance de sa fille, rudoie les deux domestiques, et les gourmande, parce qu'il les surprend causant au lieu d'être à leur affaire. Gérard, sous l'empire de la jalousie, perd complètement la tête, ce qui donne lieu à un assez bon dialogue, où des quiproquos comiques se succèdent coup sur coup.

Pendant que M. Jacob et sa fille se retirent pour faire le déjeuner de dix heures, le *varlet* se met aux aguets. Le hasard semble le servir à souhait : il amène sur la scène l'amant de Louise avec Babeth. Elle exprime au jeune homme son étonnement de ce qu'il se fait passer pour pauvre, tandis qu'il est dans une position très-aisée. M. Victor a ses raisons pour agir ainsi ; il veut se faire aimer pour lui-même ; vivement contrarié de voir la mère près d'être éventée, il supplie la jeune fille de respecter son secret ; pour obtenir son silence, il la force d'accepter une pièce de cent sous. Le pauvre Gérard, qui n'a entendu que la dernière partie de l'entretien, croit assister à une scène de séduction. Il prend la résolution de se venger et se retire.

Victor entre dans la salle à manger, et Gérard, qui est revenu avec des intentions belliqueuses, trouve sur la scène le portrait de M^{lle} Jacob, que son amoureux a laissé tomber par mégarde, Babeth le surprend en contemplation devant cette image, et se figure que c'est le portrait d'une rivale ; il s'ensuit une scène de dispute, qui rappelle en partie celle du

Dépit amoureux, sans toutefois en avoir ni l'entrain ni la vivacité. La rupture est complète, et porte à son comble la colère de Gérard.

Aussi lorsque Victor se présente, il le regarde dans le blanc des yeux, il lui dit qu'il connaît son secret ; l'autre croit qu'il fait allusion à sa position de fortune ; il emploie la douceur pour engager Gérard à se taire : rien n'y fait. Il tire alors sa canne à épée et en menace le domestique, qui, faisant à l'instant le plongeon, se sauve en reprochant à Victor de courir sur ses brisées.

De là un nouveau quiproquo. Victor s' imagine que le *varlet* a fait allusion à une intrigue amoureuse existant entre lui et M^{lle} Jacob. Il repasse dans son esprit les hésitations de la jeune fille, qui, craignant le refus du père, lui avait conseillé, sans lui en dire le motif, de retarder sa demande en mariage. Les plus noirs soupçons viennent l'assaillir ; il se retire, plein de douleur et de désespoir, en se promettant toutefois de revenir une dernière fois pour faire ses adieux.

Cependant M. Jacob finit par consentir au mariage, pourvu que les renseignements qu'il a fait demander soient favorables. Ces renseignements, au dire du *varlet*, qui est allé porter la missive, sont des plus mauvais ; il apprend en outre à son maître l'intrigue amoureuse qu'il suppose exister entre le jeune homme et Babeth. M. Jacob est indigné ; mais, voulant s'assurer de la vérité de cette assertion, ils se

mettent tous trois à épier les prétendus coupables. Victor revient, et Babeth, à qui il apprend que M^{lle} Louise est sa rivale, s'évanouit. Victor s'empresse auprès d'elle. M^{lle} Louise, se méprenant sur le caractère de cette scène, pousse un cri, et tombe, à son tour, privée de sentiment. Le varlet la reçoit dans ses bras. Babeth, qui est revenue à elle, se retourne, ainsi que Victor, au cri qu'ils ont entendu, et ils prennent aussi le change sur l'incident dont ils sont témoins.

Tout le monde se trouve bientôt réuni sur la scène. On échange de gros mots de part et d'autre. Le père Jacob, qui assiste impassible à cette querelle, finit par comprendre qu'il y a là quelque malentendu. Il interroge posément le jeune homme et la servante, et l'on reconnaît enfin que l'histoire des amours de Victor avec la servante, et de Louise avec le varlet, ne repose que sur des quiproquos. Reste la question des mauvais renseignements. Victor offre d'aller de ce pas chez M. Gathoie avec son futur beau-père. Le varlet, poussé dans ses derniers retranchements, remet à son patron la réponse écrite de M. Gathoie, qu'il a gardée par devers lui, et qui fait du prétendu le plus brillant éloge; il avoue piteusement qu'il a inventé, par esprit de vengeance, tout le mal qu'il a débité sur son compte. L'affaire s'arrange pour le mieux. M. Jacob consent au mariage de sa fille, et Babeth se décide enfin à épouser Gérard.

La fable, comme on a dû le voir, peut donner lieu à

quelques critiques. Le fermier n'a pu permettre à un jeune homme l'entrée de sa maison à l'effet de cour-tiser sa fille, sans avoir pris, au préalable, toutes les précautions possibles, d'autant plus qu'il s'agit d'une personne habitant Liège. Ajoutons toutefois que l'auteur a masqué autant que faire se peut, cette invraisemblance, en représentant le fermier comme un homme rond et franc, qui agit à la bonne franquette, et en nous apprenant que M. Gathoie n'est dans la commune que depuis quelques jours.

D'autre part, il est impossible d'admettre que la jeune fille détourne son amoureux de l'intention qu'il témoigne de faire la demande au père, sans spécifier pour quelle raison elle appréhende un refus. Il est vrai que le jeune homme serait alors mis en demeure de se faire connaître, et il n'y aurait plus de pièce.

Dans cette comédie, tout le monde écoute aux portes. On croit surprendre des secrets qui ont d'abord été révélés au spectateur par des monologues. La pièce roulant sur des quiproquos dont le spectateur tient les fils, les explications que les auteurs ont entre eux sont des redites pour le spectateur et le lecteur.

C'est là un défaut capital de cet imbroglio.

Signalons encore l'entretien entre le père et la fille. Louise parle le langage qui convient à la situation, mais le père lui répond mal. « Quand j'ai épousé ma femme, aurait-il dû dire, nous étions

tous deux élevés pour faire face à la mauvaise fortune ; mais toi, pourrais-tu, s'il le fallait, renoncer au bien-être auquel tu es habituée ? »

L'auteur pourrait rendre l'action plus vive en supprimant plusieurs monologues qui sont inutiles. Il y en a même deux qui se succèdent. C'est un tort grave. Cela rend l'action languissante.

Les reproches qui précèdent les explications des amoureux sont une redite continuelle, et il y aurait lieu de les abréger.

Quoi qu'il en soit, la pièce, se recommande par des qualités sérieuses ; les caractères sont bien dessinés, et, sauf le point signalé plus haut, constamment fidèles à eux-mêmes ; on y rencontre du comique de bon aloi ; il y a de très bonnes scènes, notamment celle de la consultation, et la scène entre Victor et le varlet, bien que celle-ci ne soit pas neuve. Le dialogue est de temps en temps vif et pressé, et les mœurs locales sont bien observées. Il y a là nombre de proverbes véritablement wallons, parfaitement enchâssés, et les quiproquos sont assez bien amenés.

Le style aurait besoin d'être scrupuleusement revu ; il est un peu lâche, et manque de relief.

Le wallon, qui est celui de Liège, est de bon aloi. Notons quelques expressions et formes de langage qui sont purement françaises. *On ligeois di qui j'sos knohou d'lu.* — *J'y sos si attaché.* — *A dêter dè jou d'oûie.* — *Quéle destinèie.* Un certain nombre de mots auraient besoin d'être expliqués par l'auteur,

s'ils sont réellement wallons. Les bidouxhe qui j'lais ni d'meuront wère di tims sins aller so *magai*. — Aller à l'belle *minotte* (employer la douceur ?).

La versification est généralement bonne. L'alexandrin présente la césure de rigueur, et il y a alternance des rimes masculines et féminines. Toutefois nous avons remarqué que l'auteur, pour les besoins du vers s'est abstenu de faire certaines élisions indispensables : *I n'fait qu' dè barboter tot dè long d'ine journëie*. — *Amon li coturi*. — *Elle est si avinante èt spitante*. — *Fex li boigne et l'aveûle* : — d'autre part nous avons rencontré bon nombre d'élisions trop fortes : *On courrait long et lâg d'avant dè r'trover l'parëie*. *J'sos sûr de rèïussi*. — *Si j'comprinds les raison, qu' vos m' d'hez sins rime ni rame*. Quelques rimes sont défectueuses : *diale, pâle, marié, doté, d'juné, rintré*. — Un vers compte dix syllabes et un autre onze. Enfin nous n'approuvons pas des inversions de ce genre, qui heureusement sont rares dans l'œuvre qui nous occupe : *on bâbo qui n'seppe nin treus compter*.

Telles sont, messieurs, les qualités et les défauts de cette pièce. Elles présente assez de mérite au double point de vue de la conception et du style pour qu'on lui accorde un second prix.

En conséquence le jury, après avoir examiné les pièces soumises à son appréciation, décide :

1^o Que la pièce intitulée « *li Maheûlé* » n'étant qu'une traduction servile et souvent maladroite du

Bourru bienfaisant de Goldoni, ne mérite aucune distinction;

2^o Que la pièce intitulée « *les Amours d'à Gèrà* » mérite un second prix consistant en une médaille d'argent.

Le jury,

MM. DELBOEUF,
PICARD,
et DORY, rapporteur.

Voté en séance du 15 mars 1876.

L'ouverture du billet cacheté portant la devise *Dièwade et bonne aweur Gèrà !* a fait connaître que M. Édouard Remouchamps, de Liège, est l'auteur des *Amours da Gèrà*. L'autre billet a été brûlé séance tenante.

LES AMOURS DA GÈRA

COMÈDEIE E DEUX ACTES

PAR

Edouard REMOUCHAMPS.

Dièwåde et bonne aweûr, Gèrà.

PERSONNÈGES :

JACOB, maisse coti.

LOUISE, feie da Jâcob.

VICTOR, jônai dè l'vieie, amoureux da Louise.

GÈRA, vârllet da Jâcob.

BABETTE, siervante da Jâcob et mon-cœur da Gèra.

MAREIE CROCHET, tapeuse di qwârjeus.

Li scène si passe divins on viège àx environs dè l'vèie di Lige.

LES AMOURS DA GÈRA

COMÈDEIE È DEUX ACTES.

Ine plèce dè l'mohonne de coti; à fond, ine finiesse et in ouhe qui d'net so l'vôie; à dreute dè l'scène, in ouhe qui donne è l'plèce dè maisse; à gauche, vè l'fond, adlez l'plafond, ine finiesse qui donne divins 'ne chambe; so li d'avant, à dreute, ine tâve avou des cosèges dissus; par ci par là, quéques meûbes.

ACTE I.

SCÈNE I.

GÈRA, BABETTE.

GÈRA, *tos intrant.*

Babett', comm' li vi maisse est èvôie avou s'feie,
Et qu'on est tot fi seu, i vint dè m'prind' l'ideie
De v'ni' n'gott' copiner avous vos, on moumint,
Ca' n'feie qui sont èvôie, on n'sét k'mint touer l'timps.

BABETTE, *assiowe à l'tâve côpant ine pèce po mette à n'saquoi
qu'elle raccomode.*

I n'a nou mâ tot l'mimm' qu'on tap' ju po n'hapèie.

GÈRA, *vinant tot près d'Babette.*

Min vos, qui n'bog' jamâie, qu'est cial tote ine annèie,

Qu'est todi prodri zelle, et qui hoût' co voltî,
Vos d'vez savu, m'sônnt-t-i, bin pus long qu'in' saqui
Qu'est tote in' saint' journêie, clawé là so l'ovrège;
Dihez-me in' gott' si, cial, on n'jâs' nin co d'mariège?

BABETTE.

Est-c' di mamzell' Louis', qui vos volez d'viser?

GÈRA.

Aoi.

BABETTE, *mettant si ovrège foû d'ses mains.*

Ma friqu', Gèrà, j'enne ô n'gott' brùtiner :
Maiss' Jâcob ni vout nin qui Louis' si mareie
Avou c'bai ligeois là, qui n'a ni creuh ni peie;
Portant m'sônnt' qui c'est leie qui freut co l'bai marchi :
Elle est, jè l'pous bin dire, ossi laid' qui l'pècht.

GÈRA.

Qui l'diale...., i s' pass'...

BABETTE.

Taihtz-v', avôu ses grêies s'queies,
Ji n'sé, malgré ses qwarts, qui l'vout prind' po k'pagueie.
Victor, c'est on bel homm', dreût comme in' I, bin fait,
On bai ross'lant visège : on n'pondreut nin on s'fait;
On courrent long et lâg' po zè r'trover l'pareie.
Ossu l'atnm'-t-ell', signeur! ell' trêfell rin qu'dè l'vieie!
Ell' li veut si voltî!...

GÉRA, *tos allant podri Babette.*

Qwand on ainme, on est sot ;
Ji comprinds tot çoula... ell' l'ainm' comm' ji vs' ainm', vos.
(*Il abresse Babette.*)

BABETTE, *si sâvant à mitant d'avant-scène.*

Vos m'ainmer comm' çoula... qui n'est-c' vraie, dial' mi s' peïe!

GÉRA, *vinant s' mette à l'gauche di Babette.*

Houtez, Babett', ji n'dis qu'çou qui j'as-t-è l'ideie...
Ah! vos n'mi creyez nin, jè l'veus, ca vos riez;
Bin ji v'vas d'lahi m'coûr : jans, volans-n' nos marier?
Nos hantans è cachett' dispôie deux ans et d'meie,
Et ouïe, èdon, Babette, i vât mî qu'ji vs' è l'deie,
J'a disqu'à d'zeûr dè l'tiess', veyez-v', dè l'veie d'ovri.
Si nos estis mariés, ji creus qu'nos vicottris :
Mi, j'a mi p'tit mak'zau, qui m'a costé tant d'pônes,
Vos n'estez nin sins rin, nos mettris tot essône,
Et nos irîs louer, hare ou hotte, on p'tit bin,
Wiss' qui nos fris l'cotti, à noss' compt', tot douc'mint.
Dispôie l'ag' di qwinze ans, mi ji sos d'vins les terres,
Et ji k'noh' li cotièg' comm' ji sé mes patérs.

BABETTE.

Avou ça, séris-n' sûr d'avu l'tiess' fou des strins?
Po v's èl'dir' comm' à k'fess, por mi, ji nè l'creus nin,
Et i vâreut co mî, po s'bouter è l'misère,
Dè d'morer comme on est; qui v'sônnt-t-i don, compère?
Hoûtez, Gèrà, hoûtez, ji n'vous nin v's èl'cachi,
Min j'a l'paw' qwand ji songe à 'n ossi grand marchi.

GÉRA.

Vos avez trop vit' sogne.

BABETTE.

Oh ! i n'a rin d'pareie
Qui d'ess' si maiss', surtout qwand on wangn' si p'tit' veie ;
Min si l'mâlheûr volèv' et qui nos n'fris rin d'bon,
Poris-n' bin, onk et l'aut', tini còp à guignon ?

GÉRA.

I fâreut qui freut s'pais wiss' qui ji m'îreus piède,
Pasqui j'a v'nou à mond', veyez-v', avou 'n'hamlette.
Sûr ji réussihre.

BABETTE.

On dit qu'ça poit' bonheur ;
Min si portant è l'plèc', nos avîs dè malheûr :
Nos s'pâgn' sérît bin vinte èvoîe à vint, à l'bihe,
Et nos magn'ris mutoi li dièrrinn' di nos ch'mihes ;
Adon fâreut r'siervi ; portant, ci sèreut deûr
D'avu magni s'blanc pan, comme on dit, divans s'neûr ;
Et les cârpais, Signeûr, qui d'verrit-i ?

GÉRA.

Babette,

Li ci qu'avôie piquette, èdon, avôie miettes.

BABETTE, à part tos allant chipoter âtou des cosèches qui sont
so l'tâve.

Ji n'dis nin çou qu'ji pins', ji n'dimand' qu'à m'marier,

Min i n'est nin màvâ dè l'fer on pau lînwter.

(A Gèrà qu'est riv'nou adlez leie.)

Ji n'vous nin co m'bouter divins l'grand' confrèreie ;

Dimorans co quéqu' tîmps, vos, jônai, mi, jôn' feie....

(Tot fant des èclameurs.)

Ie!... ji m'sovins qui l'maïss' m'a dit dè n'nin rouvi

D'aller r'coiri s'paltot amon l'vi coturi!...

(Tot mettant n'main so li s'pale da Gèrà.)

J'y vas bin vit' cori, Gèrà, paou qui n'groûsse :

Dimorez in' gott' cial, qu'on n'vinss' haper leu bouÿsse.

SCÈNE II.

GERA, tot pinsif, vinant s'assîr à l'tâve.

Ji vous qui l'boie m'abatt', si j'comprind cïss' feumm' là!

Nin voleûr si marier!... ènne a nin comm' çoulà

Bin sûr traze è l'dozaïnn!... Ie!.. Ie!.. Ah! s'ell' rèfûse,

Elle a n'raison ou l'aut!... min l'quèll' don? pus ji tûse,

Mon ji veus clère è m'hielle!

SCÈNE III.

GERA, MAREIE CROCHET.

MAREIE CROCHET, so l'soù.

Ah! bon jou, bai crolé!

GERA, à part tot s'dressant èri dè l'tâve.

Ie dai..., Mareie Crochet!

MAREIE CROCHET, *los intrant.*

Et bin... et bin, vî fré,
Ni sèchtz-v' nin 'n'planett'?

GERA, *à part.*

Ça m'freut mutoi veie clér'...
(*A Mareie Crochet, tos allant â d'avant d'leie.*)
Min..., ji n'sé A ni B.

MAREIE CROCHET, *vinant so li d'avant dè l'scène.*

Qu'ça fait?... mi j'sé bin lère...
(*A part.*)
Tot' les gross' foû des p'tite.

GERA, *sûvant Mareie Crochet.*

Ah! ha!.... Kibin v'fât-i?

MAREIE CROCHET.

C'est dih çans', binamé.

GERA, *tot payant.*

Volà.

MAREIE CROCHET, *tot mettant les çanses è s'tahe.*

C'est ça merci.

(*A Géra qui vout sèchi 'n'planette.*)
Int' li p'tit deugt et l'pôce... allons... jans.

GERA.

Fât qu'ji pòie.

(*Gèrà sèche ine planette qui donne à Mareie Crochet.*)

MAREIE CROCHET, *mettant ses bèriques et fant les qwances dè lère.*

« Tu feras 'n'héritanc'....

GERA.

Jans, jans, qui l'bon Diu v'sòie !

MAREIE CROCHET, *fant les qwances dè lère.*

« Empuis les bellés fil', turtout' sur ton chëmin,
« Abiz'ront, comm' qu'on dit, des pouïach' sur un chin.
« Prendez in' goutt' pachenc'; le ceûs qu'a ta fortune,
« Il déqwoilibè à l'œil, à tous les cang'ments d'lune,
« Il dihottra bientôt.....

GERA, *à part.*

C'est drol... j' n'a qu'on parint,
Et c'est-i à Reckheim éco, dispòie longtims....

MAREIE CROCHET, *fant les qwances dè lère.*

« I gn'ia des ceûs' qui t'inme, on n'pout pâ d'avantage,
« Min des aut' ceûs' tè trompe en tè fant beau visage. »

GERA, *habeiemint.*

On moumint.... qui çoulà?...

MAREIE CROCHET.

Li planett' nè l'dit nin ;
Min jè l'pous bin savu, tot louquant è voss' main.
(*Gèrà li s'tiche si main.*)

MAREIE CROCHET.

Po çou cial, c'est qwinz' çanse....

GÈRA, *payant et ristichant s'main.*

Et bin, est-ce in' jôn' feie?

MAREIE CROCHET, *mettant les çances è s'tahe.*

Fez treus tours à l'hlinch' main.

(*Tot louquant è l'main.*)

Ma foi... c'est in' feumm'reie !

GÈRA, *foû d'lu, tot corant avâ l'plèce.*

Çoulà m'gottév è cœur!... enfin... volà... j'y sos!...

MAREIE CROCHET, *à part examinant Gèrà.*

Volà on mâie à m'deugt... ji veus qui d'vint jalot :
Suçans-l'.

GÈRA, *tot ristichant s'main.*

Jans... haie... veyans.

MAREIE CROCHET, *tot r'louquant è l'main.*

C'est eun' di vos k'nohances.

Dimèfiiz-vs' è bin !... ji vs' è l'prévins d'avance :
Ciss' feumm' là, c'est on leup coviért d'in' pai d'berbi ;
Ell' trompreut l'prumi v'nou..., int' nos deux seûie-t-i dit !

GERA.

Pardiu !

MAREIE CROCHET, *louquant é l'main.*

Qwand v'sèrez rich', vos ârez n'vikâreie...

GERA, *tot li côpant l'parole.*

Jâsez don des aut' ceûs !...

MAREIE CROCHET, *louquant é l'main.*

Ji n'sâreus pus rin veie....

Min portant si c'esteut d'vins les mâres di cafè...

GERA, *tot li d'nant ine coqu'mâr di cafè et on platai.*

Volà... jans...

MAREIE CROCHET, *tot halcotant li coqu'mâr di cafè.*

Po çou cial... c'est vingt çans' qui m'fâret.

GERA, *payant.*

Volà, Mareie Crochet.

(Mareie Crochet mette les çanses è s'tahe, puis beut on platai
d'cafè tot fant n'hègne.)

MAREIE CROCHET, *à part* *tos allant mette li coqu'mâr so l'tâve.*

Ie!... saint Mathi d'Ardenne!!

Kimint est-i possib' dè fer l'cafè si tenne
Sins l'trawer!

GÉRA, *tos allant tot près d'Mareie Crochet qu'est d'lez l'tâve et qui
beut timpesse à cafè.*

Qui vous-j' dir'?.. volez-v' on pau louqui
Si v'veurez d'vins les drouss' tot çou qu'on m'vout cachî?..

MAREIE CROCHET, *tot louquant d'vins les mâres.*

Aoi dai, fré. D'abord vos l'ainmez, ciss' bâcelle,
Ca elle est avinante!... elle est s'pitante et belle.

GÉRA.

Grande ou p'tit'?.. neûre ou blonde?..

MAREIE CROCHET, *louquant divins les mâres tot fant 'n'hègne
à cachette.*

Oh!... pa... comm'-ci... comm'-ça...

GÉRA, *à part.*

Oh! bin, c'est leie, c'est leie, aoi, c'est bin çoula.

MAREIE CROCHET, *louquant d'vins les mâres.*

Min, vos v'fez mett' li manch', vi fré, par ciss' crapaute.
Ell' vis racont' des crake... ell' hante avou in' aute...

GÉRA, *foû d'lu.*

Qui, lu ?

MAREIE CROCHET, *buvant tot l'coqu'mâr di cafè et louquant
d'vins les mâres.*

Ji n'veus pus rin... min portant ji wag'reus
Di vs' è l'dire, à pau près, tot v'tapant les quarjeus.

GÉRA, *habeiemint.*

Tapez les... tapez les!...

MAREIE CROCHET, *prindant ses quarjeus foû di s'banstai.*

Ji n'les tap' mâie nol' feie
Sins qu'on n'mi dôse on franc..., min por vos, c'est on d'meie.

GÉRA, *après avu payî.*

Tapez.

MAREIE CROCHET.

Pougnî treus feies.
(*tot tapant les quarjeus*)

Lu, c'est on bai valet...
I pass' les poit' por leie... à c'ste heure, ell' louque après...

GÉRA, *èwaré.*

Oho!...

MAREIE CROCHET, *tot tapant les quarjeus.*

Elle li trouve!...

GÈRA.

Aie!...

MAREIE CROCHET, *tot mostrant les qwarjeus.*

Veyez-v'... volà essonne
Li roie et l'dam' di mak'... vos l's'attrapez sins pône :
C'est vos qu'est l'valet d'pâl'...

GÈRA, *tot li cōpant l'parole.*

K'mint d'houvreus-j' li bâbâ?

MAREIE CROCHET.

Po çoulà j'a 'n'feie lé, divins m'lîve âgrafâ,
Qui fât n'coid' di pindou. Adon, il ârit hâsse,
Vos l's'attrapriz tos deux, comme in' pousse è voss' châsse.

GÈRA.

Qui n'pous-ju!.. qui n'pous-ju!

MAREIE CROCHET.

Portant, i n'tint qu'à vos.

GÈRA.

Av' dè l'coid' di pindou?

MAREIE CROCHET.

Ji n'sé si j'enne a co...

(*Elle fait les qvances dè qwerri è s'banstai.*)

GÈRA, *à part, tos anoyeux tot tournant les reins à Crochet.*

Areus-j' tos les guignons?..

(Mareie Crochet prind l'cusette qu'est so l'tève et còpe, po so li dri, on boket ju dè l'coide dè vantrin d'a Gèrà.)

MAREIE CROCHET.

Ah! ji r'trouve in' pitite!

GÈRA, *tot pochant è haut di jôie.*

Ah!...

MAREIE CROCHET, *tot li présintant l'coide.*

Trint' çanse!...

GÈRA, *tot pèneux, comptant çou qui li d'mèure è s'boússe.*

J'enne a qu'vingt'!...

MAREIE CROCHET, *tot li d'nant li boket d'coide.*

Jans, po l'ress' ji v'sè l'qwitte.

Tinez, avou çoulà, vos frez çou qu'vos vorez.

I n'a ni cric ni crac', n'âret des attrappés;

Po dè l'coid di pindou, i n'a nin dè l'pareie.

Ell' vis poitret bonheur po tot l'restant d'voss' veie,

Vos polez compter d'sus.

(à part) I vât mi d'enne aller,

I n'a pus à sucî... brosse.

(à Gèrà, tot 'm'allant.) A r'veie, bai crolé!

SCÈNE IV.

GÈRA, *estoumaké, à gauche de l' scène.*

Voreus-ju po 'n' vach' d'ôr, po l'Veie di Lige ètire,
Qui l'Veie Mareie Crochet n'avass' nin v'nou po m'dire
Çou qui s'passév... L'a bell' qu'on n'volév nin s'marier !
Ci n'est nin po rin!... Areus-j' mâie adviné
Qu'in' feie les reins tournés, ciss canaill' di Babette
Mi fév, avou in aut', li bâb' sins savonnette.
Sâb'-di-bois! quèll' affaire!... allez c'n'est nin po rin
Qui l'feu pèta si foirt ouïe tot timpe à matin :
C'esteut po c' novell' là !

SCÈNE V.

GÈRA, BABETTE.

BABETTE, *tote dissoflêie, accorant d'lez Gèrà.*

Gèrà, ji vins d'apprinde
In' saquoi qui, j'sos sûr, comm' mi, vis va surprinde.
Ad'vinez, si v'palez.

(*à part, tos allant adlex l'tâve.*) Qui don si dotreut bin
Qui l'galant da mamzell', qui cial on creut sins rin,
A des cins', des mohonn', qui n'kinoh' ses richesses!!!!...
Min poquoi s'dis-t-i pauv'?... Qu'àreut-i bin è l'tiesse ?...
I fât qu'ji sepp' dès ouïe, d'ou vint qui fait çoulà.

(*à Gèrà, qui l'a examiné so l'timps qu'elle jâsév à part.*)
Dinez voss linwe à chin, vos pierdez voss' tims là.

GÈRA, *à part, tot v'nant à mitant de l' scène po mi examiner Babette.*)

Elle est tot' dissoflêie... aoi, elle est foû d'leie...
Elle est comme in' cressaute, elle est tot' diwâkeie :

Si noret so l'costé... on cafougni vantrin...
Et j'li veus, so li s'pale, on pleut qu'ell' n'aveut nin!

BABETTE, *vinant adlex Gêrà.*

Allons, puis vos sârez...

GÊRA, *tot s'mâv'lant.*

Tot çoulà... c'est des crakes...

Ell' l'falév veie, èdon!...

BABETTE, *èwaréie.*

Qui veie?...

GÊRA, *tot mâva.*

Li roie di make!

BABETTE, *èwaréie.*

Quoi? veie li roie di make!... estes-v'sau? div'nez-v' sot?

GÊRA.

Sau di v'veie....

BABETTE.

Vos v'pîrdez...

GÊRA.

Ji sos pus sùti qu'vos.

BABETTE, *à part.*

A ça, qui li prind-t-i ?

GÈRA, *à part.*

Ji sos tot enne in' samme !

BABETTE.

Si comprends vos raisons, qui n'ont ni rim' ni rame,
Ji vous bin qui l'chet m'pité !

(Louise et Jacob intret. Louise disfait si chapai et s'châle, qu'elle mette so 'n'chèire à fond dè l'scène; Jacob vint so li d'avant dè l'scène et s'mette inte Babette et Gèrà.)

SCÈNE VI.

GÈRA, BABETTE, JACOB, LOUISE.

JACOB, *à Babette.*

Et bin, qui fez-v'là ?... hin ?...

BABETTE, *fou d'leie.*

Mi?... ji n'fais rin...

(Babette rioisse les cosèges qui sont so l'tàve.)

JACOB, *à Gèrà.*

Et vos ?

GÈRA, *fou d'lu tot s'grettant drî l'oreie.*

Mi?... j'li donne on còp d'main.

JACOB, *tot s'màvlant.*

Oho!... jè l'sé bin dai qu'vos n'fez qu'dè batt' marcotte.
Vos m'magn'rez, on bai joû, disqu'à talons d'mes bottes ;
Vos et leie, tos les deux v' n'estez bons qu' po n'saquoi :
C'est po blessi dè souk et po lèchi l' maillet.
Vis pây'-ju po jâser, ou bin po fer mi ovrège?

GÈRA.

Bin... ji v'név veie..., noss' maiss..., kimint qu'fallév fer l'chège
Di cromptire... et d'quell sôrt.

JACOB.

Bon, bon, j'y vast aller.

GÈRA, *todi fou d'lu.*

Kibin d'hez-v' ?...

JACOB, *mâva.*

N'oyez-v' gott' ?... ji vas v's aller trover.

(*Gèrà ennè va.*)

SCÈNE VII.

BABETTE, JACOB, LOUISE.

JACOB, *à Babette, qui r'oisse les cosèges.*

Av' situ po m' paltot ?...

BABETTE.

I n'esteut nin co prête.

LOUISE, *tot v'nant s'assir à l'tève.*

Gn'a bin hût jous qui l'a, et n'a qu'treus ponts à mette.

JACOB, *à Babette.*

Allez mè l'riqwèrri, qui seûie rifait ou nin,
I mè l'fât po z aller, pus tard, à 'n ètermint.
Allez, et n'vih'nez wèr'.

SCÈNE VIII.

JACOB, LOUISE.

JACOB.

S'on n'est nin à leu trosse,
I n'fet qu'dè balziner, et coulà, d'on maiss' gosse.
Ji creus bonn'mint qu'ji sos sègni dè pâcolet :
Tinez, c'est l'coturi, c'est Babett', c'est l'vârlet.
Zell' jè l'si frè, on jou, ramasser leus camaches.

LOUISE.

Taihiz-v'.

JACOB.

Ji m'vas d'lez lu, qui n'fass' co boûf po vache,
Savez.

LOUISE.

Aoi papa, allez, i vât co mi ;
Min fez tot bai douc'mint, jâsez li sins v'corsi.

JACOB.

Vos avez belle à dire...

LOUISE.

Allez à l'bell' minotte,
On fait pus d'mâ qui d'bin, qwand c'est qu'on les barbotte.
(*Jacob ennè va tot haussant les spales.*)

SCÈNE IX.

LOUISE.

I fât bin dè l'patiïnce avou les veies gins !
Aoi, on l'pout bin dire. Avou l'ag' comme on d'vint !
I n'fait qu'dè barbotter, et çà tot' li journèie.
A toirt ou bin a dreut, i fât qui m'pér' ram'téie.
I m'fait veie les sept creux, à c'ste heûre, avou m'galant :
Après li avu d'né l'intrèie dispôie in an,
Qui n'tint pus qu'à on ch'vet vramint qu'on n'si mareie,
I trouv' qui vâreut mi in aut' qu'avass' quéqu' meies...

(*Elle si live èri dè l'tâve.*)

Qui l'bon Diu mè l'pardon'n', min i fât radoter ;
C'est qu'avou tot çoulà i m'fait bin tourmèter :
Victôr, di noss' marièg' volév jâser à m'père ;
Min comm' ji k'nob' si bin ses d'sirs et s'caractère,
Mi ji n'a nin volou ! Victôr n'y comprind rin,
Avou l'coûr comme on pan, i d'ha qu'ji n'l'ainmév nin.
Il est bin lon l'pauv' coirp dè s'bouter l'vraie è l'tiesse,
Dè pinser qui, po m'père, i fâreut des richesses...
Ji frè co 'n' sâie tot rate....

SCÈNE X.

LOUISE, JACOB.

JACOB.

Mon Diu, qué lûmsineu !
I lôieminiêie télmint, qu'on saint si mâvellreut.
Po trôielier l'timps évôie, allez, c'est onk qu'a l'pisse.

LOUISE.

Fez don l'boigne et l'aveûl.

JACOB.

C'est todi vos, Louise.

LOUISE.

N'vât-i nin mi ?

JACOB, *tot s'assiant à l'tâve.*

Bon, bon ; appontîz li d'juner,
Ca j'sins qu'ji haw' di faim, dispôie qui j'sos rintré.

LOUISE.

Qui volez-v' qui ji v'fass' ?

JACOB.

Pa... fez in' fricassêie :
Li d'juner d'à dlh heûr', c'est l'meyeu d'nos heurêies.

(Louise va è l'plèce d'a costé et Gêrà inteure.)

SCÈNE XI.

JACOB, GÉRA.

GÉRA, *à part tot v'nant so li d'avant dè l'scène.*

Ma foi, hâsard hasett'... pusqui ji l'a roûvi,
I fât bin qu'jè l'ridmande;... i n'mi sâreut magnî!

(à Jacob.)

Maiss', c'est dih sèche èdon qui fât chergi d'bleus ouïes
Et sih di nouf-samîne ?

JACOB, *tot s'dressant.*

E l'tiess' qu'avez-v' don ouïe ?

Vos m'fez mori so pîd!... dih di platte, as-ju dit,
Et sih di nouf-samînn'.

GÉRA.

C'est qu' j'aveus mâ compris.

Ainsi, sih di bleus-ouïe et dih di nouf-samînes.

JACOB.

Eco 'n' feie des bleus-ouïes!... vos mèritez 'n' taupinne.
Des bleus-ouïes n'è fât nin, di plate ennè fât dih,
Et sih di nouf-samîne.

GÉRA.

Aoi, c'est dih et sih...

JACOB.

Po fer saz'. Comprenez-v' ? à c'ste heur'.

GÈRA.

J'enne a l'ideie :

...Saz' di platt'...

JACOB, *tot s'mâv'lant.*

Dih di plate...

GÈRA.

Aoi, c'est qu'ji m'rouveie.

JACOB, *todi pus mâva.*

Et sîh di nouf-samîne.

(Tos allant è l'pèce d'a costé, et tot s'ritournant so Gèrà.

Infernâl, qui v's estez!

SCÈNE XII.

GÈRA.

I n'a qu'çoulà è l'tiess', lu, il a bai jâser...

Ainsi, dih' d'infernâl... est-c' sîh ou saz' di plate?...

Ji n'sâreus mâie pus l'dir'... jè l'ridmandrè tot ratte...

A c'ste heûr', qui l'bon Diu vôiè qui ji pôiè attraper,

Di cial a mâ pau d'timps, les cis qui m'ont trompé.

Aoi, j'a-st-avu l' manch', min ji n'l'ârè pus mâie :

A c'ste heûr', so on clègu' d'ouïe, ji mettrè l'deugt so l'plâie

Avou m'coid' di pindou. Avou çoulà, ma foi,

Wiss' qui 'n'aut' ni veut rin, mi, ji veurè 'n' saquoi.

*(I s'pormône à long à lâge, tot tûsant, puis va louqui à l'finiesse
qui donne so l'vôie.)*

Hin!... qui veus-je à lon!... quoi... Victôr avou Babette...
I riv'net tot s'jâsant!... sêreut-c' lu qu'passe les poites?

(Après avu tûsé.)

Min... po v'ni d'Lige i pass' li Poit' di saint Linâ!
Les qwarjeus l'avit dit; binamêie sainte Idâ!
Wiss' mettév-ju mes oûies?... j'âreus bin divou l'veie :
Ji m'sovins qu'ell' m'a dit qu'on n'pondreut nin l'pareie!
Ah! comm' mes jamb' trônnet! oh, comm' ji veus bablou!
Volâ déjà l'effet di noss' coid' di pindou.
Ji m'vas les t'ni à l'oûie... Mon Diu, comm' mi côur bouhe!
Wiss' freus-ju bin l'await?... wiss'? wiss'?... ah! podri l'ouhe!
(Podri l'ouhe.)

Ji sins diquoili m'côur, essônn' mes dints caquet,
Ji n'tins pus so mes jamb'... tot rat' ji flâwihrê.

SCÈNE XIII.

GÈRA (podri l'poite), VICTOR, BABETTE (on paltot so s'bresse).

VICTOR, prindant Babette po les spales, et l'hèrant plusieurs
feies conte li poite.

Babette, allons Babett', jans, haie... promettez-mè le,
Aoi?... jans, d'hez aoi.

BABETTE, conte li poite.

Min portant, si mamzelle...

VICTOR, tot hèrant Babette conte li poite.

Promettez-mè l', Babett', promettez-mè le ou bin
Vos allez fer m'mâlheur... Volez-v' ou n'volez-v' nin?...

BABETTE, *conte li poite.*

Po z aller l'dreut dê jeu, ji n'pous sûr voste ideie.

VICTOR, *tot hérant Babette conte li poite.*

Si vos n'mi hoûtez nin, j'sos cial po l'dierrinn' feie.

BABETTE, *conte li poite.*

Min si mamzelle et l'maïss' portant savit çoulà...

VICTOR.

Ni brayez nin ainsi, jâsez on pau pus bas.

(Victôr prind Babette po ine main, li passe on bresse so les deux s'pales et l'amône so li d'avant dê l'scène.)

GERA, *à part tos awaîtant. Il a l'narenne tote roge.*

E l'bâhe... adai!

VICTOR, *tot d'nant ine pèce di 5 francs à Babette.*

Tinez, promettez-mê l', Babette.

(Li pèce di 5 francs tome à l'térre; Victôr è l'ramasse et li rind.)

GERA, *à part, tos awaîtant.*

Il est bin crâ è l'boûss'.

BABETTE, *tot prindant l'pèce.*

Po v'plair', ji v'sè l'promette.

GÈRA, *à part.*

Ah! vos m'la so berdoie!

VICTOR.

Di vos, ji m'sovinrè.

BABETTE.

Ossi sûr qui j'sos cial, mâie personu' nè l'sâret;
Min d'hez-me on tot p'tit pau d'ou vint ciss' drol' d'ideie?

VICTOR, *bas à l'oreie da Babette.*

Hoûtez, Babett', hoûtez, ji v's è l'dirè 'n'aut' feie...
Min vos m'friz grand plaisir, si v's oyîz dire on mot...

BABETTE, *bas.*

Ji v'sè l'direus.

VICTOR, *haut.*

Sûr?

BABETTE, *haut tos allant è l'plèce d'à costé.*

Sûr.

VICTOR, *haut.*

Ji v'pâyè on bon s'cot.

GÈRA, *à part tot 'nn'allant et tot fant on pogne à Victôr.*

On ôret jâser d'mi!...

SCÈNE XIV.

VICTOR, *tot disfant si par-dessus, qui r'plôie les manches à d'vins et qui tape so l'tève, di manîre qui l'poche d'à d'vins d'a costé si trouve à d'zeûr.*

Les feumm' sont bin jas'resses !

Qui don li âreut bin pârlé di mes richesses ?...

J'a foirt sogn' dè n'poleûr caché m'jeu disqu'à l'fin.

L'aut' joû, c'est on ligeois qui m'kinoh' parfait'mint,

Qui vint d'morer vers cial ! A pus bai qui ji m'trouve

A coirp di mes cinq sins di sogn' qui lu n'mi d'houve,

V'la qu'Babette apprend tot. Po s'côp là, s'ell' ni s'tait,

Volà tos mes bais plans èvôie tos so mâgai.

Ci sèreut mâlhureux, ca j'a cial in' crapaute

Qu'est vraimint d'in' batté qui ji n'veus à nolle aute.

Puis elle est aînmâv', douce et pins' qui j'seûie sins rin,

Ca j'a dit qui j'n'aveus qui l'honneur po tot bin.

C'est là li seûl moyen d'aveûr in' feumm' qui v'saîme,

Nin po vos quéqu' meies francs... min dè mon po vos minme.

C'est on drol di moyen, min po n'nin m'fer gourer,

On moyen co pus drol ni m'freut nin rescouler.

Ah ! s'j'esteus sûr di s'coûr !... min j'n'y veus nin trop clér.

Poquoi ni vout-ell' nin m'leyi d'mander à s'père

Po nos marier ?... Portant, qwand ell' m'a d'né s'portrait,

(Tot prindant li portrait sou dè l'poche d'à d'vins dè paltôt.)

Jè l'poite todi sor mi po r'veie quéqu'feie ses traits,

Ell' mit fat des sermints qui m'ont s'tu disqu'à l'âme !

Po prover qu'ell' m'aînmév' ! Ell' plorév' à chaud' lâmes !

(I r'mette li portrait wisse qui l'aveut pris.)

Por mi ji sins à c'ste heur' qui m'coûr est d'vins ses mains :

Qwand ji sos erri d'leie ji n'fais nôle heur' di bin.

Tant qu'in' journêie est longu', por leie mi pauv' coûr batte ;

Dè l'nut', si ji clègn' l'oûie, jè l'veus v'ni patte à patte,

Avou ses longs ch'vets nèurs, si r'lühants et si bais,
Qui toumet so ses s'pale, ossi blank' qu'on lessai,
Et cachet, jè l'pous dire, ine ossi blank' hanette;
Ses chiff' sont comm' deux ròs', ses oûies, nèurs comm' gaillette.
Si bok', c'est l'ciss' d'ine ange, et l'riia qu'nè l'qwitt' nin,
Fait int' droviér ses lepp', po mostrer ses blancs dints.
Adon, i m'sonn' qu'ell' m'afnme, et ji d'vins si binâhe
Qui ji vous, so s'blanc front, aller fer petter 'n'bâhe;
Min, m'bonheûr est trop grand, ji m'dispiette et ji veus
Qui ji n'fais qu'dè songi, qui j'sos todi tot seû!

SCÈNE XV.

VICTOR, LOUISE.

LOUISE, *los accorant tot près d'Victôr.*

Victôr!....

VICTOR, *tos abressant Louise.*

Bon jou, Louis! bon jou, mi p'tit' poïette.

LOUISE.

Poquoi n'intrév' nin don?... j'vins d'appriind' par Babette
Qui v's estiz cial...

VICTOR.

Houôtez... ji m'a dit qu'vos d'junîz :
On od' li fricassêie... Ça s'tu po nin d'ringi.

LOUISE.

Qui d'hez-v' là?... Diringi!... V's estez on drol d'apôte...
Jans, vinez v'mette à l'tâv', vos frez haut avou l's autes.
Sav' bin magni dè lârd?...

VICTOR, *tot riant.*

Qwand i n'est nin trop cràs.

LOUISE.

C'est dè maig' justumint....

VICTOR, *tot riant.*

Allons, jans, tant mi vât.

(Louise inteûre li prumtre è l'plèce d'a costé. Victôr prind si pardessus et l'plôie so s'bresse; li portrait heut foû dè l'poehe et tome à l'térre. A moumint qui Victôr inteûre, Gèrà parette so l'soû, avou on bois d'fahenne è s'main. Il a l'air tot pierdou et s'narenne est foirt hoûsèie et foirt roge.)

SCÈNE XVI.

GÈRA, *tot s'rècrestant.*

Evôie!... qwand 'l a veyou li bèchett' di m'narenne!
Çoulà prouv' bin tot l'mînm' qu'l a des rôies so ses coines.
Si n'saveut nin sâvé... so l'valeur d'on moumint,
Ossi sûr qui j'sos cial, i passév' po mes mains!
(Après avu tusé ine gotte.)
I fât ess' di bon compt', min qui l'dial' mi possède,
Li ci qui s'feie à 'n' feumm', si feie là so 'n' mâl' coide!
Et quoiqu'âtoû d'nos aute ell' fess' mamé mamour,
Elle ont po nos tromper, po d'là l'dial', trint' six tours.
J'enne a bin avu l'proûve, èdon, là podri l'poite...
Min j'sé po k'bin : co'n' gott', j'y lèiv les hosettes.
I m'ont tot mesbrugi, mi nez a s'tu s'prâchi,
Min qu'ça fait pusqui j'sé çou qu'on volév cachî!
Grâce à l'coid' di pindou j'a mettou l'deugt so l'plâie;
C'est 'n' saquoi d'souvèrain, on nè l'creureut jamâie.
(I s'pormône avâ l'plèce, li tiesse è terre, tot jâsant d'vins ses dints.)

Qu'est-ce qui c'est co çoulà?

(I mette si bois d'fahenne so l'costé, et ramasse li portrait qui Victôr a pierdou.)

Le dai! c'est on portrait!...

Tins, c'est l'ci d'a mamzell!

(I s'assid adlez l'tâve et louque lu portrait. Babette sorte fou de l'plèce d'a costé, sins esse vèyowe di Gèrà.)

SCÈNE XVII.

GÈRA, BABETTE.

BABETTE, à part, sins esse vèyowe di Gèrà.

Qui louqu'-t-i là, l'baibai?

GÈRA, si pinsant tot seû.

Volà çou qu'on pout dire in' crapaut' sins pareie!

BABETTE, à part, louquant podri Gèrà.)

Diquoi! c'est on portrait... on portrait di feummreie!

GÈRA, si pinsant tot seû.

I n'a bin, po z'aveur li cœur d'in' feumme ainsi,
Qui dorit, sins waister, leus part di paradis.
Sab' di bois! pus jè l'louqu', mîx ji veus l'diffèrince
Int' cist ange et m'qwatt'-pess', qui mèrit' li potince.
Li potinc', c'est co pau!

BABETTE, à Gèrà:

Ah! ha! sacri napai!

Vos estez logi là! .. ji v'sattrap' so l'chaud fait!

(Elle li râie foû des mains li portrait qui tome à l'terre. I tapet tour à tour leus pid d'sus et s'kiboutet di sogne qui l'aute nè l'ramasse.)

BABETTE, *louquant li portra.t qu'elle a parvinou à ramasser.*

On a trop' folé d'sus, on n'veut pus s'laid' mouwalle.

GERA.

Allez d'lez voss' jojo, avou s'tiess' di houpalle,
Et rindez-m' vit' çoula.

BABETTE.

Vis flair'-ju?... leyiz-m' là.
Prindez l'aut', ji n'a wad' dè mori po çoulà.

GERA.

V'sèrez vit' consoléie!... jè l'sé bin dai, mamzelle,
Min po cachî voss' jeu, ni m'fèz nin 'n' fâss' quarelle.

BABETTE.

Ah! vos chican' d'all'mands, à c'ste heûre on les comprind,
(*Tot mostrant l'portrait.*)
Et çoulà mi mosteûr çou qu'vos aviz dri main.
(*Elle mette li portrait è s'poche.*)

GERA.

Chût!... ji veus voss pissèur!

BABETTE.

C'est mi qui veut bin l'vosse.

GERA.

Li bâbò qui v'prindret, c'est onk' qu'àret bon gosse.
Allez è fou d'mes oûies, ca vos m'fèz haussi l'coûr.

BABETTE.

Vos polez bin jâser, portant, vos, mousse-è-fôûr.

GERA.

Ji v'hé qu'ji n'vis pou veie.

BABETTE.

Et mi, ji v'hé timpesse.

GERA.

Mi, ji v'hé comm' li gal'.

BABETTE.

Mi, ji v'hé comm' li pesse.

GERA.

Rindez-m' li creuh qu' j'ach'ta à l'fiess' di Boutt'-li-cou.

BABETTE, *tot rindant l'creuh.*)

Vollà, ji n'y tins nin, c'est d'l'ôr dè cou d'filou...
A c'ste heûr' rindez-m' mi pip' di so l'fôr' di Chéinèie.

GERA, *tot rindant l'pipe.*

Ell' n'est nin à foumf!... Rindez-m' mi bagu' doréie
Qui j'ach'ta tos allant à bois di Kinkempois;
Vos savez bin, èdon?

BABETTE, *tot rindant l'bage.*

Et m'boussé à pelle?...

GERA, *tot rindant l'boûsse.*

(*à part*)

Aoi.

Elle est justumint vûd'! (*à Babette*)

Tinez, volà voss' boûsse.

A c'ste heûr', valsez fou d'cial, allons, bin vite, à l'coûsse.

BABETTE.

Quoi?... ènocint quatwaze! allez è bai jojo!

Pa vos riv'nez d'saint Moir, surmint, on reie di vos!

GERA.

Vos estez l'fleur dè l'flatt'.

BABETTE.

Vos l'diamant dè l'poûssire.

GÉRA.

Si j'mariév eun' comm' vos, aoi, jè l'pous bin dire,
Jè l'mettreus-t-à Lombârd et puis l'bilet so l'feu.

BABETTE.

Bin elle âreut d'l'halèn' surmint l'ciss' qui v'prindreut.

GÉRA.

Laid troufion qu'vos estez.

BABETTE.

Qué visèg'! Saint' Bablenne!

Allez, vos bâh'riz bin in' gatte int' les deux coines.

GÈRA.

Allez è, laid pèchi, po fer sogne ax ouhais
V'siervriz bin di s'pawta.

BABETTE.

Sâvez-v', on tow' les laids !
Louquitz don quèll' narennè !
(Elle si mette à hahler.)

GÈRA.

Ah ! vos riëez, cokaïe,
Vos riëez di m'narenn'... Vos allez r'çûre in'daïe.
(I broque so s'bois d'fahenne, et vout bouhi so Babette qui s'sâve è l'plèce d'à costé.)

SCÈNE XVIII.

GÈRA, *tot près dè l'poite dè l'plèce d'a costé.*

Bin jans, foû d'vos klikott', ni v'freut-ell' nin pocht,
Vollà co 'n' feie èvoïe tot près di s'mâhalti !
(Victôr sorte foû dè l'plèce d'à costé et Gèrà s'rissèche.)

SCÈNE XIX.

GÈRA, VICTOR.

VICTOR, *âx cis qui sont è l'plèce.*

C'est l'affair' d'on moumint, ji m'vas riv'ni torate,
Qwand j'sos avâ les vôiës, mi, ji vas vite et rate.

GERA, *à part* tot s'allant mette à l'gauche de l'scène.

Là lu!... i s'winne èvoïe!... c'est po n'rin fer veyi;
Ah! po cachî leus jeû, c'est des cis qu'ont l'papi.

VICTOR, *tos allant bouhi so li s'pale d'a Géra.*

Ah! Géra!... Ie, qu'av' là!... v'mavez câsi fait sogne...
Voss' narenne âreut-ell' toumé so on côp d'pogne?...

GERA, *à part.*

Ji sins qu'ji houÛsse è m'pai!

(*A Victôr tos avanciant sor lu.*)

Est-c' qui ça v'rigard', vos?

VICTOR, *essèpé tot s'rescoulant d'on pas.*

Pa j'dis çoulà po rir'!...

GERA.

Vos m'prindez po on sot.

VICTOR.

Vos v'marihez, Géra.

GERA.

Ji n'mi marih' jamâie,
Et l'prouve èdon, c'est qu'ouïe j'à mettou l'deugt so l'plâie.

VICTOR, *èwaré.*

Di quoi?... qui volez-v' dire?

GERA.

Ah ! cial tot l'mond' sàret
Çou qu'vos volez cachi : voss' pitit s'cret-mawet.

VICTOR, *à part.*

Babette àret jâsé.

GERA.

Vos volez cachi l'vrâie.
Min ji sos cial, paret, po d'hovier li potêie :
Ji sé çou qu'vos estez.

VICTOR, *à part.*

Ji m'ennè dotév bin.
I vâret mi qu'ji fasse, avou lu, tot douc'mint.

GERA.

Pinsez-v' vini gourer....

VICTOR, *tot li côpant l'parole.*

Ji n'vous gourer personne.

GERA.

Pinsez-v' vini gourer tot l'mond' cial è l'mohonne?

VICTOR.

Houtez on pau, Géra...

GERA, *tot fant pèter si bois d'fahenne conte terre.*

Chât... ji n'vous rin houter.

Vos mèritez, so miâm', d'ess' très bin tricotté.

VICTOR, *tot rescoulant d'on pas.*

Taihiz-v' on tot p'tit pau...

GERA.

Vo volez qui ji m'taise,

Et mi m'plait dè dir' tot!

(I bouhe si bois d'fahenne conte terre.)

VICTOR, *tot rescoulant disqu'adlez l'tève.*

Oh vos estez vos maisse,

Min, camarád' Gèrà....

GERA, *tot li còpant l'parole.*

A c'ste heùr' ji k'noh' vos tours.

(A part.)

On veut bin qu'il a sogne, i fait d'jà l'patt' di v'lours.

VICTOR.

Ji vas vis expliquer...

GERA, *tot li còpant l'parole.*

Oh! vos n'sàriz pus oûie,

Avou tos vos an'chous, mi bouter l'deugt è l'oûie.

VICTOR, *à part.*

Par douceùr avou lu, ji creus qu'ji pierdrè m'timps.

GERA, *tos allant d'lez Victôr et tot l'louquant des pîds à l'tiesse.*

Mârcupain qui v's estez.

VICTOR, *à part.*

Ji vas m'y prinde aut'mint.

(*A Gèrà tot li fant des neurs ouïes tot r'trossant ses manches et tot fant les qwances di s'mâv'ler.*)

A ça, veyans on pau : sèriz-v' nâhi dè l'veie?

GÈRA, *espawté tot rescoulant di deux pas.*

Poquoi?

VICTOR, *tot sèchant foû di s'canne on verdin dont i man'séie Gèrà.*

Poquoi?... jâsez... ji v'donne on còp d'èpeie

Qui v'trawret oute et oute!

GÈRA, *todi pus èwaré tot rescoulant conte li meûr à gauche dè scène.*

Ah!... ah!...

(*A part.*) Qui n'as-j' rin dit!

VICTOR, *todi tot man'çant Gèrà di s'verdinn.*

Adon, grand bâbinemm', vos sârez çou qu'c'est d'mi.

Ji vous, arriv' qui plant', vis fer fer l'dierrinn mowe;

Fât qu'ji v'traw' li bodenn'!

GÈRA, *à part, tot trônnant.*

Çou cial, c'est ine aut' jowe.

VICTOR, *richôquant li verdin è s'canne qui mette di costé et râyant li bois d'fahenne foû des mains d'à Gèrà.*

I n'a personne à m'jond' po manœuvrer l'baston.

(I fait moliner l'bois d'fahenne.)

Ji k'noh' li sàb', l'èpeie, li canne et l'espadron;
Jàsez jamàie à c'ste heùre, et ji v'frè-st-in' boinire.

GERA, *conte li meùr tot trônnant et tot s'winnant tot douc'mint*
vè l'fond dè l'scène.

Oh! ji m'tairè jans, jans!

(A part.) C'est qu'fât bin, jè l'pous dire,
C'est comm' li chin qui s'trôn!'

VICTOR, *à part tot riant.*

J'y sos.

(A Gèrà tot fant on pas en avant.) Si vos jâsiz,
Vos sèrifz, sèpez-l' bin, in' homm' po l'laid Wathî.

GERA, *plein d'sogne tot s'winnant dè costé dè l'poite.*

Ji m'tairè... qwand ji v'dis!

VICTOR, *fant deux pas vè Gèrà.*

Vos poriz bin, d'avance,
Aller trouver l'mârli, po fer sonner voss' trance.

GERA, *so l'soù.*

Avez-v' mèsàh' dè m'fer passer li goss' dè pan
Po v'ni cial so mes brih'?...

VICTOR, *èwaré.*

Quoi?

GÈRA, *so l'sou, tot s'rècrestant.*

Quoi ! v's estez l'galant

Di m'crapaut'!

VICTOR, *estoumaké tot leyant toumer li bois d'fahenne.*

Ah !... qui d'hez-v'?

GÈRA, *distant è l'vôie.*

Ji n'chant nin mess' deux feies

Po on s'kêlin!

VICTOR, *à Gèrà qu'ennè va.*

Gèrà!

GÈRA, *tot 'nne allant.*

J'a sogne di voste usteie!

SCÈNE XX.

VICTOR, *estoumaké.*

Deus-ju creûr mes oreies ? Ni m'troublureus-ju nin?...
Nenni, c'est bin Gèra, qui jâs' tot fou des dints !
I sèt qu'ji hant' Louise, aoi, l'affaire est clère :
C'est s'crapaut'!! Si crapaut' ? Ji tom' d'à cir à l'térre!...
Ell' si troubell' surmint, po hanter 'n' homm' comm' lu.
C'est bin sûr po çoulà qui ell' ni volév pus
M'leyi jâser d'marièg'... creureut-on çoula d'leie!
Ell' n'a surmint nol' hont' po fer in' keûr' pareie!

Signeûr!... est-c' bin possib'?.. est-c' qui j'a bin compris?...

« Vos estez li galant di m'craute » a-t-i dit!

On n'sâreut nin fou d'là!.. oh! nenni; c'est don vrâie!

C'est vrâie qu'elle m'a trompé! Mon Diu quéll' destinâie!

Qui vas-j' div'ni, à c'ste heûr', qwand ji m'trouvrè têt seû?

A pârti dè joû d'oûie, ji n'sos qu'on mâlhureux!

Po d'lahî m'coûr, torate i fât qu'ji r'vinss' co n'feie;

Ah! mon Diu, ah! mon Diu, po passer 'n' pitit' veie

I fât bin qu'on 'nnè veusse!!! A c'ste heûr' ji veus seûlmint

Qui l'bonheûr, so ciste térr', n'est qu'in' poussire à vint!

FIN DE PRUMIR ACTE.

ACTE II.

Minme plèce qu'à prumîr acte.

SCÈNE I.

JACOB, à s'feie, tot sôrtant fou dè l'plèce d'à costé.

Ah ! vos m'fez d'ner à dial'.

(Tot s'ritournant.)

Vos pierdez surmint l'tiesse !

Pa vos m'frez on bai jouù tourner à neurès biesses.

(I r'clappe li poite dri lu et vint s'assir à l'tâve.)

Qwand ell' jâs' di mariège ell' n'a co mâie fini.

Signeûr, è l'plèc' d'in' feie qui n'as-j' avu on fi !...

Enfin, chaqu' mohinett' deut aveûr si creuhette...

Ji veus bin qui fâret ployî po ciss' mazette...

(I s'live èri de l'tâve et s'pormône avâ l'plèce tot tûsant.)

Leyans aller li strich', comme on dit, so li stî ;

C'est çou qui, po l'joû d'ouïe, ji sâreus co fer d'mî.

Quoiqui c'seûie on lîgeois, Victôr n'est nin glawenne,

Min sé-j' bin si n'a nin quéquè rôie so ses coines ?..

Qwand m'dimanda l'intrêie, j'âreus d'vou m'infôrmer.

Tot viquant à l'viei môde, on s'freut co bin lârder...

I vât mî tard qui mâie, min il est tîmps d's'y mette.

Jans... à Monsieur Gâthoie, sicriant treus mots d'lette.

(Tot s'rassiant à l'tâve.)

C'est on lîgeois qui d'meur' vercial dispôie quéqu' tîmps.

J'a d'mandé à Victôr si nè l'kinohév nin,

Min m'responda qu'nenni, d'in' si drol' di manire

Qui s'pout bin qu' l'homm' so s'compte a quéqu' saquoi à dire ;

S'crians. (*I tûse on pau.*)

Ji freus co mî si ji l'allév trover :

Jè l'poreus sèchî foû, si n'volév nin d'viser...

(*Tot s'ravisant.*)

Portant c'sèreut co drol : ji n't'a veyou qu'deux feies,

Et n'li as-j' mâie pârlé... i vât co mî qu'ji s'creie.

(*Après avu s'cri li lette et l'avu r'léhou.*)

Aoi, c'est bin çoulà. A c'ste heûr' jè l'va cach'ter.

(*Après avu cach'té l'lette, i va so l'soù.*)

Gèrà... Gèrà...

GÈRA, d'à d'foû.

Vo m'cial!...

JACOB, tot v'nant fer l'adresse.

Ji m'li va fer pointer.

SCÈNE II.

JACOB, GÈRA.

GÈRA, tos intrant, à lu-minme.

Aoi, m'trawer l'bodenne, èco haper m'marôie!

C'est pochî out' des ehins!

JACOB, tot mettant dè sâvion so l'adresse.

Volà po mon Gàthôie.

GÈRA, à lu-minme, tot v'nant so li d'vant dè l'scène et sins oyî Jâcob.

Ji vins dè veie torat' deux p'tits fistous è creux;

C'est, jè l'wagreus po m'tiess', quéqu' signâl int' leus deux!

JACOB, *tot présintant l'lette à Gèrà.*

Volà...

GÈRA, *à lu minme, sins oyi Jàcob.*

J'è l'wage...

JACOB, *tot qu'hoiant Gèrà, qui n'respond nin.*

Oyez-v'?... Respondrez-v'? Sins Houbenne!

GÈRA, *espawté.*

Hai?... hai?... Av' dit 'n' saquoi?...

JACOB, *èwaré.*

Tins, qu'av' là so l'narenne?

GÈRA.

Rin, in' pitit' gougnotte...

JACOB, *èwaré.*

Ie!... ie!... ie!...

(*A part.*)

Là pauv' coirp!

GÈRA, *à part.*

Ji m'ennè sovèrè co traze ans après m'moirt.

JACOB, *tot d'nant l'lette à Gèrà.*

Volà po mon Gàthôie, dihez li qui jè l'preie
Dè d'ner on mot d'repons'?

GERA.

Aoi!

JACOB.

Seyîz abeie,

Allez, sins v's amûser avâ les barnaquins :

Nos avans trop d'ovrège, vos l'savez, d'vant les mains.

(*Gèrà ennè va et Louise inteûre.*)

SCÈNE III.

JACOB, LOUISE.

JACOB, *à part, tos allant à gauche dè l'scène.*

Voll cial... fans èco 'n' sâie... ca ji wag' qui torate

Ell' va, tot comm' les chets, ritoumer so ses pattes.

LOUISE, *à part, tot v'nant tot près dè l'tâve.*

I vât co mi qu'ji batt' li fiér tant qu'il est chaud!

JACOB, *à part.*

Rin d'pus sûr qu'ell' rivint po ricminci l'assaut.

LOUISE, *tot v'nant à mitant dè l'scène.*

Allons, papa, veyans, est-c' qui vos n'plôierez mâie?...

JACOB, *à part.*

Et bin, qu'aveus-ju dit!

(*A s'feie, sins bogt d'plèce.*) Mi feie, leyiz-m' è pâie!

LOUISE.

Vos n'volez, à nou prix, ainsi m'leyi marier?

JACOB.

Ji v'dis di v'tair', sinon, vos m'allez fer d'monter.

LOUISE.

Min d'hez-m', dè mon, d'ou vint n'fât-i nin qu'ji m'mareie?

JACOB, *tot v'nant tot près di s'feie.*

Vos m'dimandez poquoi!... ji v'la dit co traz' feies :
In homm' qui n'a nin pus qui d'vins l'chansai di m'main !

LOUISE.

In homm' di strin, dist-on, vât mî qu'in' feumm' d'argint.

JACOB.

C'est po voss' bin qu'ji jâs'; louquîz bin à voss' sogne,
Ca l'vûd bache est sovint li câs' qui l'pourçai grogne.
Hôtez-m', Louise, in homm' qui n'a qwart ni patâr,
Divîs voss' pitit' bousse, âret vit' fait on hâr.
Prindez on fi d'cinsi : i n'a tant è viège
Qui n'dimandet nin mî qu'di v's aveûr è mariège!

LOUISE.

C'est comm' si vos chantîz, pére, à l'poit' d'on sourdau.
Qui r'prochez-v' à Victôr? Allons, veyans on pau.
Il est honnêt'... min pauve... et c'est là, po l'joû d'oûie,
Li grand, li seûl mèhin, qu'il âie divant vos oûies.

Min rouviz-v' qui v's estiz, qwand vos v's avez marié,
Logi à l'minme essègu'? Portant v's avez viké
Avou mi pauv' veie mér' (qui l'bon Diu âie si âme),
A pau près vingt cinq ans, sins avu tapé n'lâme.
Vos vikiz comm' des rois; et portant, po k'minci,
V's aviz çou qu'a Victôr : deux bress' po travaill!
Ah! seyîz raisonnâb'! qwand c'est qu'vos hantîz m'mère,
S'on v's aveus mâie jâsé, comm' vos m'jâsez vos, père,
Mettez l'main so l'consciïne', qu'âriz-v' don respondou?
S'on v's aveut espèchi, dihez, qu'âriz-v' pierdou?
Oh vos âriz pierdou çou qu' chakeun è manège
Vos avez saouré tot l'timps di voss' mariège.
Oh! vos âriz pierdou çou qu'raccourcih' les heûr',
Çou qu'vos m'volez fer pièd' paret, pér', c'est l'bonheur!

JACOB, à part, *tos allant à fond de l'scène.*

I n'a pus des êfants!

*(Jacob si pormône à fond de l'scène li tiesse è terre. Babette sôrte
sou de l'plèce d'a costé avou les hielles qu'on siervou à d'juner
et s'mette à l'tâve po les r'laver.)*

SCÈNE IV.

JACOB, LOUISE, BABETTE.

BABETTE, à part.

Ji m'va r'laver les hielles,
Po hoûter s'on n'jâs' pus de galant d'à mamzelle...
Ah! l'jess' qui l'menn' m'a fait, mâie ji nè l'rouvihrè,
Vikreus-j' l'ag' d'on coirbâ!

JACOB, *tot riv'nant, adlez s'feie, so li d'avant de l'scène.*

In homm' qu'âreut 'n' saquoi

Poreut v'rinde aoureus' surmint tot fi pareie!
Les aidans n'troublet mâie ine hureus' vikareie.
C'est l'contrair', c'est bin mi, ca les treus qwarts dè timps
Tot l'bonheur qu'on s'sohait', ni tint qu'à 'n' gotte d'argent.
S'marier!.. c'est qu'fât louqui bin pus long qui s'narenne :
Vos n'veyez qui les rôs', min mi. ji veus les s'pennes.

BABETTE, *à part.*

Allez, vi croh'-patâr!

JACOB.

Sèpez qu'on bai galant,
Mi feie, divins l'armâ ni fait nin v'ni dè pan.

BABETTE, *à part.*

Si savît çou qu'ji sé!...

JACOB.

Si v'vint quéqu' mâle affaire,
Seûie-t-i l'feû, li tonnirre, ou, comm' j'a veyou, l'guerre,
Ji v'respond bin, mi éfant, qui les bidouch' qui j'lais,
Ni d'meuront wèr' dè timps sins 'nn'aller so mâgai,
Adon puis, si vost' homm', comm' vos, n'a nin quéqu' meies
Po t'ni côp à guignon, seyiz bin sûr, mi feie,
Qui po des deûrs hiquets v'sârez st'a 'nnè passer :
Ji n'vikrè nin todi, i fât bin y pinser!

LOUISE.

Oh! tot çoulà, veyez-v', c'est totès qwiritures,
Contr' li feu ou l'tonnir' po pau d'choi on s'assure;
Et l'guerre, èdon, vercial n'a wâd' dè mett' les pids,
Pasqui l'bon Diu, d'à cir, protég' co noss' pays.

Vos battez là 'n'mâl câse, et vos l'divez bin veie.
Min, sav'-v' bin quoi, don, pére, i vât mî qu'ji v'sè l'deie,
C'est qu'è l'plèce dè marier in' homm' qui ji n'ainm' nin,
Ji m'frè pus vit' bèguenne..., bèguenne, ètindez-v' bin?...

BABETTE, *à part, tot riant à Louise qu'elle louque è coisse.*

Vos?... avou on pâtér !!

LOUISE, *à part, à Babette, tot riant è cachette et tot li fant sègn' di s'taire.*

Mâl' linw'!...

(Babette va r'mette les hielles è l'ârmâ tot riant tot bas.)

JACOB, *à part, tot hossant l'tiesse.*

Ah! les bâcelles!

Ji veus bin qui li fât, par laide ou bin par belle.

(I fait on gros souspir.)

Plantans 'n'chandelle à Diale!

(Tot v'nant ad'lez s'feie qui s'a st'assiou à l'tâve.)

Et bin ji v'sa montré

Tos les pus laids costés dè marièg' qui v'volez.

Ji veus, malgré çoula, qu'vos n'cangi nin d'ideie,

Qui v's è l'fât, à tot prix, po bin passer voss' veie;

Et pusqui vos l'ainmez, qui lu vis ainme ossu,

Vos v'porez bin v'marier, ji n'vis espèchrè pus.

LOUISE, *tot s'dressant.*

Ah!...

JACOB.

Min à 'n' condition : c'est qui fât qui j'obtinse

Des bons renseign'mints po rapâvter m'consciïnce.

S'il est pauv' di fortun', dè mon qu'seûie rich' d'honneur.

A ciss' condition là, v's estes lib'.

LOUISE.

Qué bonheur !

BABETTE, *à part, tot r'sèrrant l'armâ.*

Ie ! ma frique !... on consint à marièg' d'à mamzelle :
Ji cours à d'avant d'Victôr, po li poirter l'novelle !

SCÈNE V.

JACOB, LOUISE, BABETTE, GÈRA.

BABETTE, *à Gèrà, tos allant à s'toc di lu qu'intèure.*

I v'fâret, on bai joû, les poit' por vos tot seû !...

GÈRA, *à Babette qui sôrte.*

A ça, vis fâreut-i, mamzell', dè l'plèc' po deux ?

BABETTE, *à Gèrà.*

Diquoi?... à qui 'nn'avez-v' ?

GÈRA, *tos avançant so l'scène.*

L'ci qu'est rogneux qui s'grette !

(Babette sôrte, tot louquant Gèrà è coisse.)

SCÈNE VI.

JACOB, LOUISE, GÈRA.

JACOB, *à part.*

Ah ! ha !... vorcial Gèrà...

(A Gèrà.) Et bin, avez-v' li lette ?...

(Gèrà fait sègne qui nenni.)

Qu'a-t-i dit?...

GÉRA, *géné.*

Il a dit... qui... qui n'esteut nin là!

JACOB, *tot fant des èclameurs.*

Ah! volà 'n' bonn'!...

GÉRA, *tot s'rihapant.*

S'intind... c'est l'dam' qu'a dit çoulà...

JACOB, *tot haussihant les s'pales.*

Et puis?...

GÉRA, *géné.*

Puis... l'a rintré... puis... d'ha qui n'sàreut s'crire.

Il a mâ s'pîd ..

(*Tot s'rihapant*) Si pogn'. Puis i m'a dit dè v'dire...

Qui l'homme en question est on râr' canâris.

Huflez-lu!!! et c'n'est co qui on peu fou d'on s'ti!

D'abôrd, c'est on rin-n'vât; làg' vantrin sins cowette,

Des Wallons, des Tihons, kinohou po ses dettes.

JACOB.

Çoulà m'gottéf è cour!

GÉRA.

Ah! qwand j'àrè jâsé,

Vos frez des ouïes, sins fât', comm' saint Gill' l'éwaré.

LOUISE, *à part.*

Di qui jâset-i là?

GÉRA.

D'après çou qui parette,
Il est k'nohou à Lig' di tot' les turlurettes.
Enfin, c'est on bracneux !

LOUISE.

Di qui jâsez-v' là?... jans.

JACOB, *estoumaké*.

Nos n'estans rin d'trop' cial, mi feie, c'est d'voss' galant.

LOUISE, *èwaréie*.

Qui d'hez-v' ?...

JACOB, *estoumaké*.

Quelle astrapad'... bin c'est in' crân' nouvelle!...

LOUISE, *à s'père tot s'mâv'lant*.

Ni creyez nin çoulà !

GÉRA.

Quoi?... voss' galant, mamzelle,
Permettez qu'ji v'sè l'deie, c'est on fleur di calin,
Sins quoi i n'poirtreut nin, sor lu, 'n'canne à verdin;
C'est on fricasseux d'fèv' qui po 'n'ou n'gât' nin l'vaute :
(*Tot mostrant l'plèce d'à costé.*)
Là, i hante avou vos, et cial, c'est avou 'n'aute.

JACOB, *èwaré*.

Kimint ?

GÉRA.

Avou Babet !

LOUISE, éwarëie.

Qui d'hez-v' ?...

JACOB.

Ti bou'd', Gèrà ?

GÉRA.

Si c' n'est nin vrâie, qui j'tom' dè mâ di saint Coirbâ !
J'enne a-st-avu 'n'bonn' prouve, i n'a nin n'dimêie heûre.

JACOB.

Et bin ! qui d'hez-v', mi feie ?

LOUISE.

Qui fâreut l'veie po l'creûre.

GÉRA.

J'esteus cachi dri l'poite et tot les awaitant,
J'a veyou, bin veyou, qui li s'tichiv' cinq francs,
Po qui.... vos comprindez. Tinez les bin à l'ouïe,
Et vos d'hoûvrez l'potêie, sins passer l'journêie d'ouïe.

JACOB.

Jèsus, Maria, Joseph ! qu'elle affaire !

GÉRA.

I li fait,
Aoi, jè l'pous bin dir', des ouïes comme on mâdrai !

JACOB.

Oho!

GÈRA.

Lu!... adlez leie!... c'est âheie à comprinde,
Il est comme ine aguess', qu'est so des chaudès cindes.

JACOB, à s'feie.

Comm' Victôr va riv'ni, fans-n' l'awaite?

LOUISE.

Ji vous bin.

JACOB.

Min wiss nôs fât-i mette, âfiss' qu'on n'nos veuss' nin?

*(Après aveûr louqui tot avâ l'plèce, il aperçût li p'tite finiesse
adlez l'plafond.)*

Ah! si nos allis là nos mette à ciss' finiesse?

GÈRA.

N'covez nin so vos oûs, paou qui n'arrivesse....

JACOB.

Dihombrans nos!

LOUISE.

Allons.

(Jacob et s'feie ennè vont po s'aller mette à l'finiesse.)

SCÈNE VII.

GÈRA.

Qu'enne arriv' çou qui pout,

Li ci qu' n'a mâie risqué, n'a mâie situ pindou.

I valéf mi dè l'dir' ! Vocial li còp àx geies !
Di les veie cial essonn', mon Diu, don qu'ji m'raffeie !

SCÈNE VIII.

GÈRA, *so l'scène.* JACOB, LOUISE, *à l'finiesse.*

JACOB, *à Gèrà.*

Bin, vinez-v' ?

GÈRA, *tot volant s'cachî dri l'poite.*

Ji m'vas là.

JACOB.

Vos v'frez veie !

GÈRA.

Ji n'pous mâ.

JACOB.

Poumâ a s'tu pindou ; vinez cial, jans, Gèrà.

(*Gèrà ennè va po s'aller mette à l'finiesse.*)

SCÈNE IX.

JACOB, LOUISE, *à l'finiesse.*

JACOB.

Vos avez mâqué 'n'belle... Et in' belle èdon, m'feie ?

Çoulà vis apprendret à hoûter mes conseies ;

Min v's estez, jè l'pous dir', tiestow' comme on bâdet.

LOUISE.

Min est-c' di l'évangîl' tot çou qu'a dit l'vâret ?

SCÈNE X.

JACOB, LOUISE, GÈRA.

GÈRA, *tot s'mettant à l'finiesse.*

Min po l'amour di Diu, wisse est-ell' retrôclêie?
Ji n'veus Babet' nol pâ ; ji wag' qu'elle est bizêie
Avou lu !

JACOB.

J'ô dè brut...

GÈRA, *tot pierdou.*

C'est zell' !!! vous-j' brair' ?

JACOB.

Taiss'-tu.

SCÈNE XI.

JACOB, LOUISE, GÈRA, *à l'finiesse.*

VICTOR, BABETTE, *à l'poite.*

VICTOR.

N'a-t-i personn' ?...

BABETTE, *tos intrant patte à patte.*

Nenni.

VICTOR, *tos intrant patte à patte et s'arrestant tot près d' Babette qu'est à fond dè l'scène diso l'finiesse wisse qui les autes set l'awaite.*

Louis', j'a fait 'n'creux d'sus.

BABETTE.

Allez, vos riez d'mi.

VICTOR.

Nôna, jè l'pous bin dire,
Ca c'est l'peûr' vérité.

BABETTE.

D'hez-v' bin çoulà sins rire?

GERA, *à part, à Louise et à s'père.*

Et bin, as-ju bourdé?

LOUISE, *à part.*

Mon Diu !...

JACOB, *à part à Gèra et à Louise.*

A ça, vis tairez-v'bin?...

VICTOR, *à Babette.*

I n' sagih' nin dè rir', ji jàs' cial sérieux'mint !

BABETTE.

Jâsez 'n'miett' pus bas, paou qu'on n'vis ètinde.

GÉRA, *à part*.

Canaille ! vos n'valez nin li coid' qui fât po v'pinde !

VICTOR.

L'amour est ine arond' qui d'meur' wiss' qui fait bon.
Min qwand l'solo d'quoilih', quell' sint v'ni l'mâl' saison,
Ell' drouv' ses lâgès él', s'pitte èvôie, s'ènaireie
Et, li coûr tot plein d'pôn', qwirre après 'n'aut' patreie.
Ah !... Vos allez m' comprind'.

BABETTE.

Mon Diu, jâsez pus bas.

Torate on nos ôret... nos sêris mî vers là....

(*I v'net se li d'vant de l'scène.*)

VICTOR, *bas*.

J'a mâqué d'avu l'manch', paret, avou m'crapaute !

BABETTE, *bas*.

Kimint çoulà ?

VICTOR, *bas*.

Kimint?... ell' hante avou in' aute !

BABETTE, *bas*.

Di quoi?... qui dit çoulà ?

VICTOR, *bas*.

In' saqui qu'è l'sét bin.

GÈRA, *à part à Jacob.*

Ji n'ô pus çou qui d'het.

JACOB, *à part à Gèrà.*

Ah! on n'comprend pus rin.

VICTOR, *bas.*

Et qwand ji v's ârè dit avou qui çoulà s'passe,
Babette, vos frez des oûies tot comm' des platais d'tasse.

BABETTE, *bas.*

Vos m'èwarez tél'mint qu'ji d'meur cial comme on pâ!
Jans, vûdiz voss' raison.

VICTOR, *bas.*

Ell' hante.... avou Gèrà!...

BABETTE, *bas, estoumakêie.*

Gèrà!

VICTOR, *bas.*

Gèrà.

BABETTE, *bas.*

Signeûr, ji n'veus pus fou d'mes oûies!

VICTOR, *bas.*

Bin volà çou qu'lu-mînme, à m'narenn' m'a dit oûie.

BABETTE, *après avu tûsé.*

Ji m'sovins d'in' saquoi!... louquans on pau l'portrait
Qui j'a râyi torat' fou des mains dè baibai!

VICTOR, *bas.*

On portrait?...

BABETTE, *bas.*

D'in' feummreie!

*(Elle prind foû di s'poche li portrait qu'elle rinette avou l'coine
di s'vontrin qu'elle a mouï è s'bok.)*

VICTOR, *bas.*

Leyiz-mè l'on pau veie.

(Après avu frotté d'sus avou s'noret d'poche.)

C'est l'portrait d'à Louise!... ell' m'a d'né tot l'pareie!

(Babette tome flâwe et Victôr è l'ratint d'vins ses bresses.)

GERA, *à part.*

Habeie don, on fisik, on fisik à deux côps,
Po qu'ji pôie les pèter tos les deux l'cou-z-à haut!

JACOB, *à part.*

Ji nè vous nin veie pus!...

GERA, *à Jacob.*

Si j'aveus s'tu dri l'poite,

Ji brokiy' so leus âm'!

(Jacob quitte li finiesse et Babette rivint à leie.)

SCÈNE XII.

LOUISE, GÈRA, à l'finiesse. VICTOR, BABETTE, so l'scène.

GÈRA, à Louise.

Vos estez bin blancmoite,
Mamzelle, ave in'saquoi?...

LOUISE, tot flawihant.

Aie!... aie!...

GÈRA, ratt'nant Louise divins ses bresses.

Ie! sainte Idà!

(Victôr et Babette louquet tot avà l'plèce, po veie di wisse qui
l'brut vint.)

VICTOR, veyant Louise inte les bresses d'à Gèrà.

Hin!...

BABETTE, tot l'veyant ossu.

Quoi!...

VICTOR, estoumaké.

Veyez-v', Louise?...

BABETTE, estoumakéie!

Inte les bress' d'à Gèrà.

(Louise et Gèrà qwittet l'finiesse.)

SCÈNE XIII.

VICTOR, BABETTE.

BABETTE.

Ma foi, c'est todi vraie!

VICTOR.

E l'creurent-on sins l'veie?

BABETTE.

C'enne est onk, èdon lu?...

VICTOR.

C'enne est eune, èdon leie?

Vos diriz iu' bèguenn' qu'aie paou dè d'viser!

BABETTE.

Vos diriz on bâbò qui n'sepp' nin treus compter!

SCÈNE XIV.

VICTOR, BABETTE, JACOB.

JACOB, *tot rintrant.*

Et bin, p'tit krin'kini, et vos, mâceie dérliane,
Allez-v' baguer fou d'cial, ou vos r'curez 'n' taupinne

VICTOR, *espaw'té.*

Qu'est-c' qui c'est?...

JACOB, *máva*.

Seyiz sûr et fondé comm' cârlus
Qui j'vas flahi sor vos, tant qui ji nè pôie pus.

BABETTE, *èwaréie*.

Di quoi ?

JACOB.

Valsez-m' fou d'cial, ou bin, savez, cânôie,
Ji v'happ' po l'pai des reins, et ji v'henn' là so l'voie !

SCÈNE XV.

VICTOR, BABETTE, JACOB, GÈRA, LOUISE.

GÈRA, *à Babette*.

Ah ! tûrlurett' !!!

BABETTE, *à Gèrà*.

Judas !

LOUISE, *à Victor*.

Trompeûr !

VICTOR, *à part*.

(à Louise)

C'est todi mi !

C'est voss' nom qu'vos m'dinez !

BABETTE, *à Gèrà*.

K'mint oisez-v' co bambi ?

GERA, à *Babette*.

Kimint qu'ji wess'!... mi? mi?...

VICTOR, à *Louise*.

Vos n'viquez qui d'trompreie!

JACOB, à *Victôr*.

V's avez dè front!

LOUISE, à *s'père*.

Aoi!

GERA, à *Babette*.

Vos estez ine usteie
Qui còp', jè l'pous bin dir', dih pîds divant l'teillant.

BABETTE, à *Gèrà*.

I fàreut v'raviser.

LOUISE, à *Babette*.

Il a raison portant!..

VICTOR, à *Louise*.

C'est ça, prindez-s' pàrti!

BABETTE, à *Victôr*.

Ma foi, on veut sins pône
Qui Colin et Mayon aînmet dè t'ni essôune.

LOUISE, à *Babette*.

Qui volez-v' dir'?...

VICTOR, à *Louise*.

Taihiz-v', on s'seignreut d'pid et d'main.

LOUISE, à *Victôr*.

Wiss' mettez-v' voss' consciïnc' ?

GERA, à *Louise*.

Pa, el' poite à ses reins !

VICTOR, à *Louise*.

Ayiz todi l'consciïnce ossi tranquil' qui l'meune.

BABETTE.

Bin çà !... à la bonne heür' !

GERA, à *Babette*.

Ci n'est nin po des preunes
Qui vos t'nez avou lu, vos !

BABETTE.

Quoi ?

LOUISE, à *Babette*.

On sét l'fin mot !

BABETTE, à *Louise*.

Qui? nos aut'!...

VICTOR, à *Louise*.

C'est nos aut' qui k'nohet l'fond dè pot.

BABETTE, à *Louise*.

Po mette à voss' chapai, mamzell', c'est in' bell' pleume.

GERA, à *part*.

Quéll' fayêie marchandeie, mon Diu don, qui les feummes!

(A *Babette*.)

V'mèritez d'ess' qwât'lêie!

BABETTE, à *Victôr*.

Il a dè front surmint!

LOUISE, à *Babette*.

Vos trompriz père et mér'.

GERA, à *Louise*.

L'bon Diu et tos ses saints!

BABETTE, à *Gèrà*.

Allez, jojo, v'rârez on portrait d'à mamzelle!

JACOB, à *part*.

Qui marmouiet-i là?...

LOUISE, à *Babette*.

Qui d'hez-v'?

GÉRA, à *Louise*.

Ell' si trouëbelle.

(*Babette sitiernihe.*)

GÉRA, à *part*.

Poquoi sitiernih'-t-ell'?...

VICTOR, à *Louise*.

Mâhonteus' qui v's estez !

GÉRA, à *part*.

C'est on signâl ou l'aut'... j'mettreus m'tiesse à côper !

LOUISE, à *Victor*.

Mâhonteûs'!... mâhonteûs'!... vos d'nez vos' nom âx autes !

BABETTE, à *Victor*.

L'oïez-v'?

VICTOR, à *Louise et à Géra*.

Qui volez-v' dir' ?

GÉRA, à *Victôr*.

Ni fez nin tant d'câcà,

(*Tot mostrant Babette.*)

Ell' mérit' d'ess', comm' vos, tràgnêie à l'cow' d'on ch'vâ.

JACOB.

Leytz-me on pau jâser... i vât mi qui j'mè melle,
Ca l'dial' ni veurent gott' divins' n'sifait' quarelle.

(*A Victôr.*)

D'abôrd, vos, qu'ave à dire?... Jâsez tot fou des dints.

VICTOR.

J'ast à dir' qui Louis', mâgré tos les sermint
Qu'ell' ni lait nin dè m'fer, mi tromp' d'in' bell' manire :

(*Tot monstrant Louise.*)

Mamzell' hante avou 'n' aut'...

JACOB.

Sins jôie, vos m'friz bin rire.

BABETTE.

Eh' li a d'né s'portrait, vollà si v's è dotez !

LOUISE, *èwarée tot prindant l'portrait.*

Qui d'hez-v'?

JACOB, *èwaré.*

A qui çoulà?

BABETTE, *tot monstrant Gèrà.*

A lu!...

GÈRA.

Vos radotez,

Ci portrait là, torat' ji l'a trové à l'terre.

LOUISE, à *Victor*, après avu louqui l'portrait.

Si vos l'aviz r'tourné, vos âriz polou lère
Li dât' qui j'marqua d'sus, l'aût' jou tot v's è l'dinant.

VICTOR, èwaré après avu sintou d'vins ses poches.

Ma foi... ji l'a pierdou...

GÈRA, à *part*.

Quèllès chican' d'all'mands!

BABETTE, èwaréie, à *part*.

Bin... volà 'n'drol'!...

VICTOR, à *Louise*.

Portant, si n'aveut rin, i m'sône
Qui Gèrà n'direut nin qui ji r'côp' ses avônes
Tot hantant avou vos, et qu'il est voss' galant!

GÈRA, à *Victor*.

Vos vindriz des paquets co mi qu'on charlatan :
Est-c' mi qu'a dit çoulà?... ji v's a dit çou qu'est vraie,
Qui vos hantiz m'crapaut'.... d'à meune.... et d'à Pènéie.

VICTOR.

Bin?...

GÈRA.

Bin?...

VICTOR.

Qui?

GÈRA.

Qui?... Babette!

BABETTE.

Ah! po c'côp là!... Gèra!
I vâret mî qu'ji v'fass' blanqui 'n'chambe âx lolâs.

VICTOR.

On veut bin qu'c'est l'boutâh'.

LOUISE, à *Babette tot mostrant Victôr.*

Qui fiz-v' cial int' ses bresses?

BABETTE, *on pau gèneie.*

Ricnohant voss' portrait, i m'aveut pris 'n'faiblesse.

GÈRA.

C'est in' crake!...

VICTOR, à *Louise tot li mostrant l'finiesse.*

Et vos? là, d'vins les bress' dè varlet?

LOUISE, *on pau gèneie.*

Nos fis l'await;

(*tot mostrant Babette*) Veyant qui vos l'serriz d'si près,
J'a flâwi.

GÈRA.

Min qu'ça fait?... qu'ça fait? jans, dihez-mè le.
C'est des côps d'sâbe è l'aîw' : ni v'sas-j' nin dît, mamzelle,

Qui ji l'aveus veyou qui li s'tichiv cinq francs,
Po qu'ell' li promettass' qu'ell' trompreut si galant.

(*Victôr et Babette si mettet à hahler.*)

J'esteus cachi dri l'ouhe et tot qu'sèchant Babette,
V's avez minm' siprachî mi narenn' podri l'poite.
Louquiz, j'nè l'fais nin creûr'.

(*Tot sintant s'narene.*) Elle est comme on blanc-deugt.

(*Victôr et Babette hahlet co pus foirt.*)

BABETTE, à Jacob.

Vocial l'esplication :

(à *Victôr*)

Po m'tair' pus, ji n'sâreus!

J'ast appris qui monsieu qu'on creut sins pan ni pesse,
A des cins', des mohonn', qui n'kinoh' ses richesses.
Comm' ji n'sos nin curieus', min qu'ji sé voltî tot,
Qwand amon l'coturî j'alla r'coiri l'paltot,
J'veya monsieur qui v'név'... ji li conta l'affaire :
C'est vraie, Babett', dist-i, min promettez-m' di v'taire.
Mi, ji v'volév dir' tot, min monsieur m'siticha
Cinq francs po qu'ji m'taihasse... et ji li prometta.

JACOB, à part.

Volà aut' choi qu'dè l'geott'!

LOUISE, à part.

Ça poreut-i bin esse?

GÉRA, à part.

Si va tot comme on l'dit, j'âreu crân'mint fait l'biesse!

JACOB, à *Victôr*.

I n'a là quéqu' mystér' : Poquoi v'dihez-v' sins rin?

VICTOR.

Ah! pasqui j'vous qui m'feumme aïnm' si homm', nin si ârgint.

JACOB.

Bonne escus' n'est nin mâl'; min j'vins d'appriind' torate
Qui, sor vos, on lîgeois tapp' des bin malès hattes.

VICTOR.

Et qui, coulà?... si v'plait.

JACOB.

Vos nè l'kinohez nin.

VICTOR.

C'est à dir'... si m'kijàs', qui jè l'kinoh' surmint.

JACOB, *d'ine air malin.*

Vos n'kinohez Gâthôie... av' dit!

VICTOR, *èwaré.*

C'est lu qui m'donne
Des côps d'lawe?... impossible... Allans disqu'è s'mohonne.

JACOB, *tot s'apontant po 'nn'aller.*

Jans.

GÈRA, *à part, embarrassé à milant dè l'scène.*

Les jeux vont flairi!

(à Jâcob et à Victôr, qu'ennè vont tot l'si fant sègne dè r'tourner.)

Hai!... *(à part)* vât mî què l'sèpesse.

JACOB, *tot v'nant à l'dreute d'à Gèrà.*

Qui n'a-t-i ?

GÈRA, *imbarrassé tot louquant Jâcob.*

Bin...

VICTOR, *tot v'nant à l'gauche d'à Gèrà et tot l'fant tourner di s'costé.*

Bin?...

JACOB, *à Gèrà, tot l'fant tourner di s'costé.*

Quoi?...

GÈRA, *à part, tot trônnant.*

I vat plaquî ax coisses!

VICTOR, *à Gèrà, tot l'fant tourner di s'costé.*

Allons!...

JACOB, *à Gèrà, tot l'fant tourner di s'costé.*

Jâsez...

JACOB, *à Gèrà tot l'fant tourner di s'costé.*

Jâsez...

GÈRA, *tot trônnant todi pus foirt.*

Bin... bin... volà... n'lett'... qu'on m'a d'né.

(*Louise et Victôr riet dè veie l'imbarras d'à Gèrà, puis i vont s'mette adlez l'lâve, jâset bas essône et ont l'air dè s'diner des explications.*)

JACOB, *èwaré tot droviant l'lettre.*

C'est d'à Monsieu Gathôie!!!

(*A Gèrà.*) Qui m'vinez-v' raconter,
Qwand vos d'hez qui n'pout s'crir'?

GÈRA, *imbarrassé tot s'grettant dri l'oreie.*

Ji... j'a...

BABETTE, *à part à Gèrà tot l'sèchant à gauche de l'scène.*

Cloïez voss' gève;
V's estez cò pus sot qu'Mon, qu'moussiv' è l'aiw po l'plaive.

GÈRA, *à part tot louquant Victôr è coisse.*

I m'fret sûr in' hotnire.

(*Babette et Gèrà s'espliquet bas essônne.*)

LOUISE, *à part à Victôr.*

Est-c' vraie?...

VICTOR, *à part à Louise.*

C'est vraie, aoi.

GÈRA, *à part à Babette.*

Ah!... l'amour est aveûl!...

BABETTE, *à part à Gèrà.*

Jans, vos avez on bois

Foû d'voss' fahenn'!

JACOB, à *Victôr tot r'poyant l'lettre.*

Ma foi, d'on bout à l'aute i v'vante,
Et n'fait qu'dè rëpeter çou qu'nos a dit l'siervante.

(*A Gèrà.*)

Tos les màx qu'vos d'hîz d'lu...

GÈRA, *tot pèneux.*

Ji les aveus fôrgi

Pasqui..., j'aveus l'ideie...

JACOB.

Qui leu deux i hanti!

(*Gèrà tot pèneux fait sègne qu'aoi.*)

Vos n'savez lér', d'ouiss' sav' çou qu'ji d'mandév è m'lette?

GÈRA.

Bin maiss'... madam' Gàthôie, qu'est curieuse et clapette,
M'aveut laché on mot...

JACOB, *tot v'nant so li d'vant dè l'scène.*

Vos 'nn'avez profité.

(*A Victôr et à s'feie.*)

Pusqui ça vast ainsi, vos v'porez bin marier.

(*A Gèrà et à Babette.*)

Et vos aut', vos souwés, j'espér' qui v'frez pareie...
Il est tims qui v's intréss' divins l'grand' confrèreie;
Si v'sônn' qui vos v'dûhez!... sinon, i fât r'bouter;
Và mî d'ess' bin pindou qui d'ess' mâ rescontré.

BABETTE.

Vos m'friz bin sogn' noss' maisse!...

GÈRA.

Edon, qui l'dial' mi s'peie.

(*A Babette.*)

Bin, risquans-n' li paquet?

BABETTE.

Jans, divreus-j' fer 'n'biestreie !

GÈRA, *à part tot pochant è haut d'jôie.*

Li tapeus' di qwârjeus m'aveut tot l'mimm' prév'nou
Qui j'âreu dè bonheûr avou l'coid' di pindou !

JACOB.

C'a s'tu on bai tricballe ..

(*Tot mostrant Gèrà.*) A câs' di s'jalozreie !

VICTOR, LOUISE, BABETTE, *essônne.*

C'est vraie!...

GÈRA.

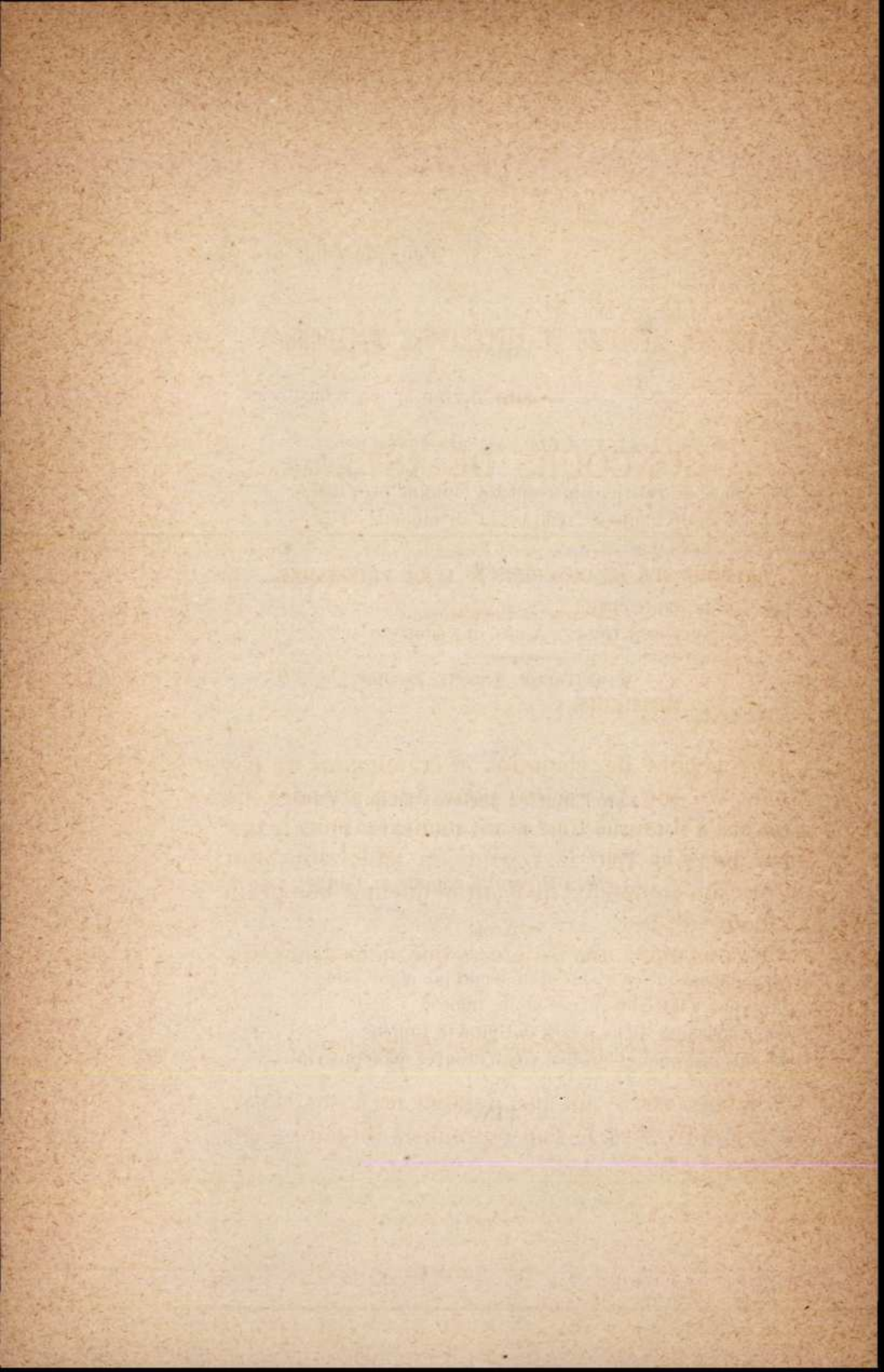
J'arè l'houëie ! portant i fât qu'ji v'deie
Qui tos, à ciste amoic', comm' mi, v's avez s'tu pris.
Min l'jeu est bin tourné...

(*A part.*) Si vat tot comme on l'dit.

JACOB.

Mes êfants, qui ça v'siev' d'in' lècon po 'n'aut' feie.
Po n'pus v'leyi aller à ces mâlès ideies,
Ax AMOURS DA GÈRA, tûsez di tims in tims,
Et sins des bonnès proûv', vos n'creurez mâie pus rin.

FIN.



SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1875.

RAPPORT SUR LE CONCOURS N° 14 DU PROGRAMME.

Chansons et Cràmignons.

MESSIEURS,

Le concours de chansons et cràmignons n'a pas donné ce que la Société pouvait en attendre. Ce n'est pas à dire que tout y soit mauvais. Dans le tas, nous pensons que le coq de la fable trouverait encore son compte, et qu'il aurait quelque bon grain à moudre du bec.

Prenons une à une les pièces que nous avons distinguées.

N° 18. *Les fleurs di Maïe* (cràmignon).

L'auteur arrive un peu lentement à son sujet; c'est, à notre sens, le seul reproche à lui faire. Cette

charmante anecdote, qui rappelle les plus jolies compositions du genre, est écrite avec beaucoup de tact. Il était bien difficile de n'y pas blesser la pudeur. L'auteur a su se garder de l'écueil, non-seulement en gisant, mais en laissant beaucoup de marge à l'imagination. Si vous avez aimé, vous y excuserez bien des choses, et vous pardonnerez à la jeune fille, qui s'est faite belle pour attendre son varlet.

Cette pièce bien cadencée, nous paraît convenir à nos danses populaires. On y trouve un sujet, une introduction, un peu longue, un nœud, un dénouement et une moralité.

N'allez maie dri l'chestai cope à cope, etc.

Voilà un vrai cràmignon bien wallon, sauf quelques taches légères.

N° 1. *Ripîntince et r'gret.*

Cette composition a la prétention, comme sa forme l'atteste, d'être un cràmignon. C'est plutôt une élégie. Elle ne saurait convenir à ces réjouissances publiques où le peuple en liesse, n'a pas la moindre envie de pleurer.

N° 2. *Stienne et Fifine.*

Cette pièce serait de force à lutter avec *les fleurs di Maie* si elle en avait le mouvement et les franches allures.

N° 3. *Tote mi vëie j'el wadret.*

Celle-ci n'est pas absolument sans mérite, mais elle n'est pas très-wallonne. Et puis, nous voulons bien admettre qu'une jeune fille offre un bouquet au garçon qu'elle a choisi; mais, qu'elle lui demande de le bien garder!...

N° 17. *Les amours da Jéniton.*

Nous trouvons ici beaucoup des qualités qui doivent distinguer ce genre de poésie. C'est toute une histoire et des plus intéressantes. Quelques longueurs sans doute; mais où sont les poètes qui savent se borner?

Nous avons lu avec intérêt deux crâmnions encore, mais trop inférieurs aux précédents: citons-les pour mémoire et comme encouragement. Ce sont: le n° 8: *Vos m'avez don rouvi!* et le n° 15: *Li plaisir des wallons*

Quant aux chansons, le jury regrette de n'avoir rien à signaler à l'attention de la Société; presque tous les concurrents ont oublié qu'

Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art.

Votre jury vous propose de décerner une médaille d'argent, un second prix, à l'auteur des *Fleurs di Maïe*, et une mention honorable et une médaille de

bronze aux *Amours da Jéniton*, ainsi qu'à *Stienne et Fifine*, avec insertion au Bulletin pour tous les trois.

Les membres du Jury :

N. LEQUARRÉ,
A. ROUMA,
et A. ALVIN, rapporteur.

La Société, dans sa séance du 15 juin 1876, a donné acte de ses conclusions au Jury.

L'ouverture des billets cachetés, annexés aux pièces récompensées, a fait connaître que M. Delarge est l'auteur des *Fleurs di maïe* et des *Amours da Jéniton*. L'auteur de *Stienne et Fifine* ne s'est pas fait connaître.

Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

LES FLEURS DI MAÏE.

GRAMIGNON

PAR J. G. DELARGE.

Devise : Amour!!!

Air : *Je sais bien quelque chose, mais je ne le dirai pas.*

Qwan l'rosée donne ses pièles àx frisès hièbes florèies, (bis)
Qui l'ouhaï poite à s'nid les dièreinnes bèchèies,

Respleu.	Dansez;	}	(bis)
	Chantons les fleurs di maïe,		
	Haïe!		
	Chantez les fleurs des prés.		

Qui l'ouhaï poite à s'nid les dièreinnes bèchèies, (bis)
Qui les vaches dè viège rècorèt d'vant Marèie,
Dansez ; etc.

Qui les vaches dè viège rècorèt d'vant Marèie, (bis)
Tot pièrdant leu lessait so l'wazon dè l'prairèie,
Dansez ; etc.

Tot pièrdant leu lessait so l'wazon dè l'prairèie, (bis)
Qwan li s'teule dè bièrgi avou l'nute riprind vèie,
Dansez ; etc.

Qwan li s'teule dè bièrgi avou l'nute riprind vèie, (bis)
Qui l'colèbire si r'sérre so l'colon qui raukèie,
Dansez ; etc.

Qui l'colèbtre si r'sérre so l'colon qui raukèie, (bis)
On veut dri l'vi chestai s'apprèpi n'belle jône fèie,
Dansez ; etc.

On veut dri l'vi chestai s'apprèpi n'belle jône fèie, (bis)
Qui vèreut-elle fer là d'vint on moumint parèie ?
Dansez ; etc.

Qui vèreut-elle fer là d'vint on moumint parèie ? (bis)
A-t-elle rouvi n'saquoi ? Sereut-ce qu'elle si rouvèie ?
Dansez ; etc.

A-t-elle rouvi n'saquoi ? Sereut-ce qu'elle si rouvèie ? (bis)
Ci n'est nin tot çoula, permettez qu' ji v'sès l'dèie,
Dansez ; etc.

Ci n'est nin tot çoulà, permettez qu' ji v'sès l'dèie, (bis)
C'est qui l'vârlet dè l'cinse tot rate vèrè d'lez lèie,
Dansez ; etc.

C'est qui l'vârlet dè l'cinse tot rate vèrè d'lez lèie, (bis)
Li dire et li jurer qui l'aim'rè tote si vèie,
Dansez ; etc.

Li dire et li jurer qui l'aim'rè tote si vèie, (bis)
Et tot çou qu'vos savez qu'on s'raconte à l'orèie,
Dansez ; etc.

Et tot çou qu'vos savez qu'on s'raconte à l'orèie, (bis)
Main les hommes sont trompâves, mâlheur à qui s'y fèie,
Dansez ; etc.

Main les hommes sont trompâves, mâlheur à qui s'y fèie, (bis)
Qwan l'amour s'ennè mèle, on trompreut l'pus sûtèie,
Dansez ; etc.

Qwan l'amour s'ennè mèle, on trompreut l'pus sùtèie, (bis)
Elle trèfèle, elle gèmihe, elle pleure, elle trônne, elle rèie,
Dansez; etc.

Elle trèfèle, elle gèmihe, elle pleure, elle trônne, elle rèie, (bis)
Tant qu'elle si fait k'jâser tot hoûtant les fâstrèie,
Dansez; etc.

Tant qu'elle si fait k'jâser tot hoûtant les fâstrèie, (bis)
Elle piède li pâie dè cour, si jônesse est flouwèie,
Dansez; etc.

Elle piède li pâie dè cour, si jônesse est flouwèie, (bis)
Difiiz-v' di çoula, houtez on bon consèie,
Dansez; etc.

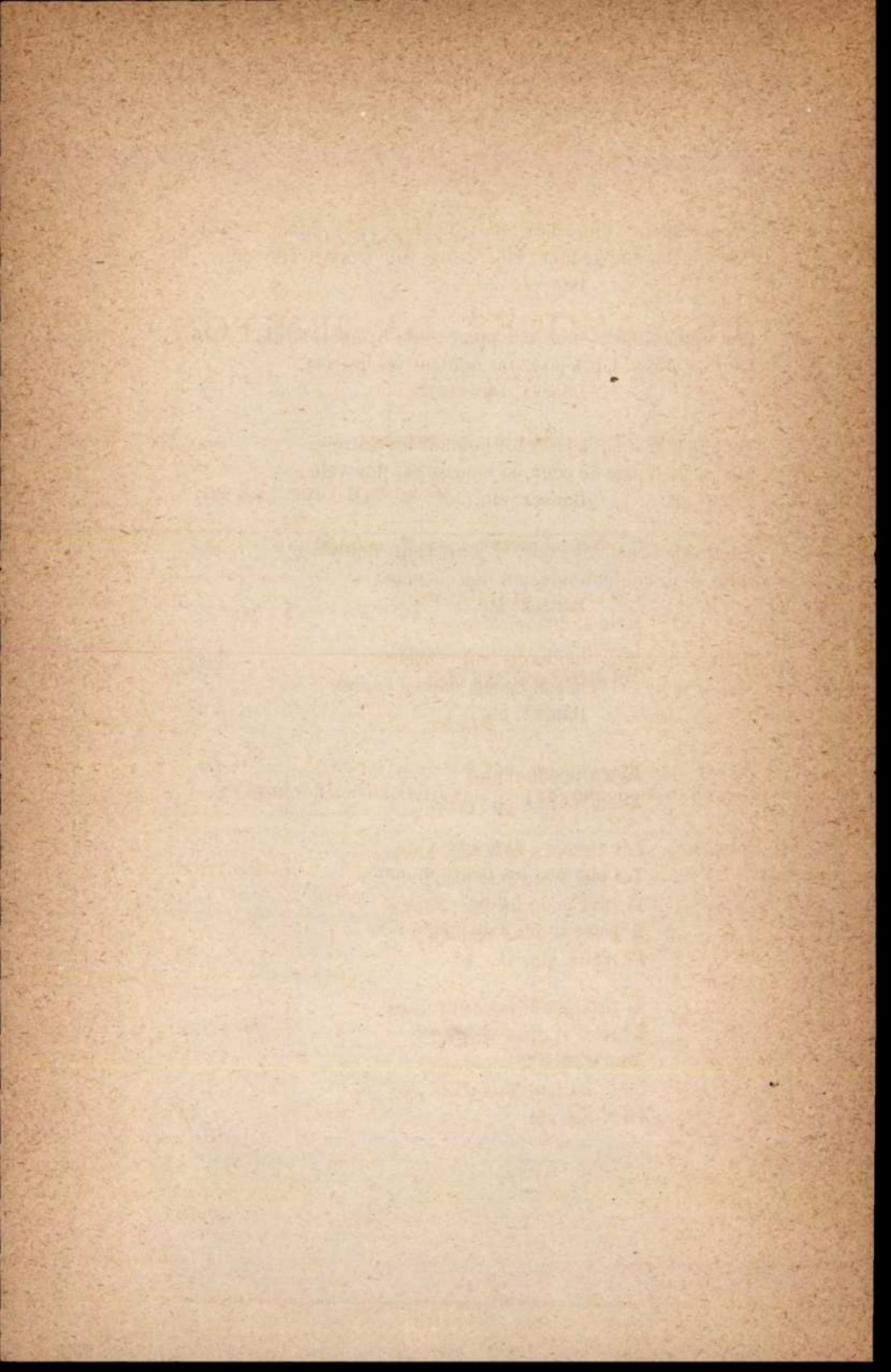
Difiiz-v' di çoula, houtez on bon consèie, (bis)
N'allez mâie dri l'chestai cope à cope à l'nutèie,
Dansez; etc.

N'allez mâie dri l'chestai cope à cope à l'nutèie, (bis)
Qwan l'rosée donne ses pièles âx frisès hièbes florèies,

Respleu.

Dansez;
Chantons les fleurs di mâie, { (bis)
Haïe!
Chantez les fleurs des prés.





LES AMOURS DA JÈNITON.

CRAMIGNON

PAR J. G. DELARGE.

Devise : Fuyez le bord du précipice.

AIR : *J'aveus-t-ine mâle mârâsse.*

Les aronch' estit rivnowe,
Maïe si dispiertéf joïeux ;
Les sinteurs estit spârdowes,
Tot riéf disos l'êir bleu ;

Respleu.

J'è n'alla pâhulmint
Avou Jèniton po l'main. } (bis.)

Les sinueux estit spârdowes,
Tot riét disos l'cîr bleu ;
Li râskignou hossant l'cowe
Rêpêtéf si doux respheu ;
J'è n'alla, etc.

Li râskignou hossant l'cowe
Rèpètéf si doux respheu ;
Atoû d'l'âbe les âbalowes
Zûnît tot fant leus p'tits jeux ;
J'è n'alla, etc.

Atoù d'l'âbe les âbalowes
Zûnît to fant leus p'tits jeux;
On vèiéf divins les rowes,
Cial et là n'cope d'amoureux;
J'è n'alla, etc. } (bis.)

On vèiéf divins les rowes,
Cial et là n'cope d'amoureux;
Elle mi fat ine pitite mowe
Tot d'hant : wisse allans-gn' nos deux?
J'è n'alla, etc. } (bis.)

Elle mi fat ine pitite mowe
Tot d'hant : wisse allans-gn' nos deux? } (bis.)
— Ritournans, j'sèreus battowe
Si m'mère jamâie ès l'saveut;
J'è n'alla, etc.

Ritournans, j'sèreus battowe
Si m'mère jamâie ès l'saveut; } (bis.)
— Voss' mère, dis-j', est èdoirmowe
Et l'ronfelle disos l'cofteu.
J'è n'alla, etc.

Voss' mère, dis-j', est èdoirmowe
Et l'ronfelle disos l'cofteu. } (bis.)
— Qwan l'jônesse s'amuse et jowe
Les vix s'trovèt aoureux.
J'è n'alla, etc.

Qwan l'jônesse s'amuse et jowe
Les vix s'trovèt aoureux; } (bis.)
— Main dis'-t-elle mi cour si mowe
Qwan j'i v'veus d'lez mi tot seu;
J'è n'alla, etc.

Main, dis'-t-elle, mi cour si mowe
Qwan ji v'veus d'lez mi tot seu. } (bis.)
Voss' main trônne et ji vs'avowe
Qui vs'avez les ouïls plein d'feu.
J'è n'alla, etc.

Voss' main trônne et ji vs'avowe
Qui vs'avez les ouïls plein d'feu. } (bis.)
— Si j'esteus-t-ès m'chambe assiowe
Ji vs'assure qui j'y d'meureus.
J'è n'alla, etc.

Si j'esteus-t-ès m'chambe assiowe
Ji vs'assure qui j'y d'meureus. } (bis.)
Ji sins qui j'sos tote bablowe,
J'a sogne di tot çou qu'ji veus.
J'è n'alla, etc.

Ji sins qui j'sos tote bablowe,
J'a sogne di tot çou qu'ji veus; } (bis.)
Si j'touméf d'esse riknohowe
Dièw sét çou qui l'monde direut;
J'è n'alla, etc.

Si j'touméf d'esse riknohowe
Dièw sét çou qui l'monde direut; } (bis.)
On m'prindreut po n'intrit'nowe,
Mi qu'a todis roté dreut.
J'è n'alla, etc.

On m'prindreut po n'intrit'nowe
Mi qu'a todis roté dreut. } (bis.)
— Main l'pauve bâcelle tole pierdowe
Wârda sov'nance dè bai meus.
J'è n'alla, etc.

Main l'pauve bâcelle tote pierdowe } (bis.)
Wârda sov'nance dè bai meus;
Elle ni fourit pu r'koirowe
L'annèe d'après qwan d'sos l'teut;
J'è n'alla, etc.

Elle ni fourit pu r'koirowe } (bis.)
L'annèe d'après qwan d'sos l'teut
Les aronch' estit riv'nowe,
Maïe si dispièrtéf joïeux.

Respleu.

J'è n'alla pâhulmint } (bis.)
Avou Jèniton po l'main.

STIENNE ET FIFINE.

CRAMIGNON

Usque adeo properatur amor.
OVID.

AIR : *Ha ha ha, dihez-m', l'avez-v' veïou passer?*

J'esteüs n'pitite bàcelle et lu on p'tit valet,
On n'veïév' màie Fifine sins vèi Stienne tot près.

REFRAIN.

Ha ha ha ha todi po Stienne mi coür battret.

On n'veïév' màie Fifine sins vèi Stienne tot près.
N'z-alli-t-èn scole po l'main, màie ji n'el roûvirrèt.
Ha ha ha ha...

N'z-alli-t-èn scole po l'main, màie ji n'el roûvirrèt.
Et nos parint si dhî : « louk don, comme i s'ainmèt ! »
Ha ha ha ha...

Et nos parint si dhî : « louk don, comme i s'ainmèt ! »
Nos fi nos Pâques essonne, todi j'm'èn sovairèt.
Ha ha ha ha...

Nos fi nos Pâques essonne, todi j'm'en sovairèt.
Pus grande est-ce qui j'dimnéve, pus sotte esteûs-je après.
Ha ha ha ha...

Pus grande est-ce qui j'dimnéve, pus sotte esteûs-je après.
Qwand j'ava dix-hût an, i d'ha « ji t'sipozrèt. »
Ha ha ha ha...

Qwand j'ava dix-hût an, i dha « ji t'sipozrèt. »
Main m'père tot fir dèrit : « quîr on pu riche valet. »
Ha ha ha ha...

Main m'père tot fir dèrit : « quîr on pu riche valet. »
Ji m'difina d'plorer tot breyant : ji mouûrret.
Ha ha ha ha...

Ji m'difina d'plorer tot breyant : ji mouûrret.
Main Stienne mi dha : « n'pleûre nin, cosse qui cosse, ti m'àrès. »
Ha ha ha ha...

Main Stienne mi dha : « n'pleûre nin, cosse qui cosse, ti m'àrès.
» Po wangni des aidan, timpe et târd j'ouvéûrrès.
Ha ha ha ha...

» Po wangni des aidan, timpe et târd j'ouvéûrrès.
» Ji pinsrèt à Fifine qwand m'corège flâwihret.
Ha ha ha ha...

» Ji pinsrèt à Fifine qwand m'corège flâwihret.
» Prinds patiince, li spot dit : aidiz-v' et Diu v'z-aidret. »
Ha ha ha ha...

» Prinds patiince, li spot dit : aidiz-v' et Diu v'z-aidret. »
Dispôie cinq an 'l ouvéûr et magne des deûrs boquet.
Ha ha ha ha...

Dispôie cinq an 'l oûveûr et magne des deûrs boquet.
Oûie à l'souweûr di s'front, 'l a ramassé n'saquoi.

Ha ha ha ha...

Oûie à l'souweûr di s'front 'l a ramassé n'saquoi.
Li feie di s'maîsse à s'fiesse li a dné on bouquet.

Ha ha ha ha...

Li feie di s'maîsse à s'fiesse li a dné on bouquet.
Di l'avu po s'galant ell' espèréve mutwèt.

Ha ha ha ha...

Di l'avu po s'galant ell' espèréve mutwèt.
Main lu dha : « m'coûr est dné, c'est Fifine qui j prindrès. »

Ha ha ha ha...

Main lu dha : « m'coûr est dné, c'est Fifine qui j'prindrès. »
Hir 'l a stu trover m'père, qu'a respondou qu'awet.

Ha ha ha ha...

Hir 'l a stu trover m'père qu'a respondou qu'awet.
Divin on meû n'nos marians, âh ! quelle jôie ci sèrèt !

Ha ha ha ha...

Divin on meûs n'nos marians, âh ! quelle jôie ci sèrèt !
Awet, c'est po s'ûni qu'nos deux coûr estît faits.

Ha ha ha ha...

Awet, c'est po s'ûni qu'nos deux coûr estît faits.
A fer s'bonheûr, à ç'heûre, jôûr et nutte ji tûzrèt.

Ha ha ha ha...

A fer s'bonheûr, à ç'heûre, jôûr et nutte ji tûzrèt.
I fât qu'rouveie ses pône à foèce qui ji l'ainmrèt.

Ha ha ha ha...

I fât qu'rouveie ses pône à foèce qui ji l'ainmrèt.
Et m'père volève mi bin, c'est tot, j'el pardôret.

REFRAIN.

Ha ha ha ha todi po Stienne mi cœur battret.

On saïeû.

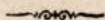


RAPPORT

SUR LES

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE

POUR LES ANNÉES 1874 ET 1875.



MESSIEURS,

Vous nous avez chargé de résumer dans un rapport les travaux de la Société liégeoise de littérature wallonne, pendant les années 1874 et 1875.

La première de ces deux années a vu éclore quelques œuvres remarquables.

Le n° 4 du programme demandait *un recueil de wallonnismes du pays de Liège* ; un seul concurrent s'est présenté dans la lice, mais il l'a fait avec une supériorité qui lui a valu une médaille d'or de la valeur de 200 francs. M. Dory, membre de notre Société, a dû se livrer à de patientes recherches qui ont produit ce que l'on peut appeler un travail d'érudition. L'étude de notre bel idiôme ferait de rapides progrès, si beaucoup de travailleurs suivaient la même voie.

Le n° 6 demandait un glossaire des mots wallons contenus dans les publications de la Société. — Un Mémoire avec la devise *S'on vou fini, il fât k'minci* a été jugé digne d'un second prix, avec invitation toutefois à l'auteur de revoir son travail et d'en élaguer tout ce qui ne rentre pas dans les vues de la Société, tout ce qui est en dehors de son principal objectif.

Nous apprenons que le lauréat a répondu à l'invitation qui lui a été faite.

Deux pièces de comédie en vers ont été envoyées en réponse au n° 11 du programme :

1° *Les molins à vînt* ;

2° *On fiâsse di pierdou et co trasse di r'trové*.

La première a été jugée absolument inadmissible, cette pièce ne répondant nullement aux exigences d'un concours de poésie dramatique.

La seconde, avec quelques qualités sérieuses, quelques situations dramatiques, résultant surtout du contraste des caractères, n'a pourtant pas emporté les suffrages. Mais le jury estime que, si l'auteur, reprenant son travail, voulait le retoucher et en faire disparaître les trop nombreuses imperfections de versification et de langage qui la déparent, il la pourrait représenter avec de grandes chances de succès au concours de 1876 (1).

(1) L'auteur, oubliant que les pièces envoyées aux concours de la Société deviennent sa propriété, a fait reprendre sa comédie et l'a publiée avec toutes ses imperfections (note du Secrétaire).

Ce même concours de poésie dramatique a produit en 1875 deux pièces encore : 1^o *Les Mâheulé*, pièce en trois actes, et *les Amours d'à Gêrâ*. — Il a été constaté par le jury que la première est non pas une imitation, mais une traduction servile du Bourru bienfaisant de Goldoni. Cette pièce est tout naturellement mise hors concours. La seconde est intitulée *les Amours d'à Gêrâ*. Nous ne suivrons pas le rapporteur dans la minutieuse analyse de cette pièce qui se distingue par des qualités sérieuses, et nous sommes heureux de nous associer au jugement du jury, qui lui décerne un second prix.

Mais nous voulons à propos du concours de comédie en vers, présenter une observation qui nous paraît ne pas manquer d'importance. Nous nous sommes demandé, en thèse générale d'abord, s'il convenait de mettre le terme d'une année à tous les concours? Nous convenons volontiers, qu'à Liège, une scène de mœurs wallonnes, un crâmignon, une chanson, etc., peuvent être parfaitement réussis sous l'inspiration d'un moment, même sous l'inspiration d'un bon verre de vin de Bourgogne. — Que ces concours soient annuels ou semestriels, que nous importe : la verve liégeoise saura toujours y pourvoir. — Mais les travaux linguistiques, qui ne peuvent provenir que de longues et patientes recherches ; mais la comédie, qui ne se traite qu'après une longue étude du cœur, ces travaux, disons-nous, ne sont pas de ceux que l'on improvise. En fait de chansons et de crâmignons, nous dirons, avec Alceste, que le temps ne fait rien

à l'affaire. Mais quand il s'agit des œuvres les plus difficiles, de ces œuvres qui demandent toute une vie d'observations et de labeurs, il est fâcheux de laisser croire aux concurrents qu'on puisse faire d'un jet une pièce de théâtre, ou une œuvre de linguistique.

Il nous semble que si l'on accordait beaucoup plus de temps à nos jeunes écrivains, ils comprendraient très-probablement que :

*C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent.*

Il nous semble que dans ces conditions nouvelles, nos jurys ne seraient plus exposés à rencontrer tant de scènes disparates, dont quelques-unes (les rapports en font foi) sont traitées suivant toutes les règles du vrai comique, tandis que presque toutes les autres rampent à terre, et font rejeter la pièce.

Mais arrêtons-nous ici, et reprenons notre analyse.

Messieurs, vous allez entendre tout-à-l'heure *On tour di bottresse*, une des pièces envoyées en réponse au concours n° 13, et vous applaudirez avec nous la verve de notre ami, M. Delarge, qui va recevoir encore une mention honorable pour *Li Batt' di Lîgé*.

Au concours n° 15 est accordé une mention honorable à M. Henri Bonhomme, de Verviers, pour sa pièce intitulée : *Les effants d'vin les beur'*.

Un généreux anonyme avait fait inscrire au programme de 1875, la demande de l'histoire complète d'un mot wallon.

Un concurrent en a offert quatre, dont deux ont mérité le prix proposé : c'est encore M. Dory, professeur à l'Athénée royal de Liège et membre de notre docte Compagnie.

Une mention honorable est accordée pour le concours n° 13, au morceau intitulé : *Les marchandes di verdeur*, étude de mœurs liégeoises.

Le concours n° 14 — chansons et cràmignons — bien que le plus fécond, n'a donné lieu qu'à des récompenses d'un ordre secondaire.

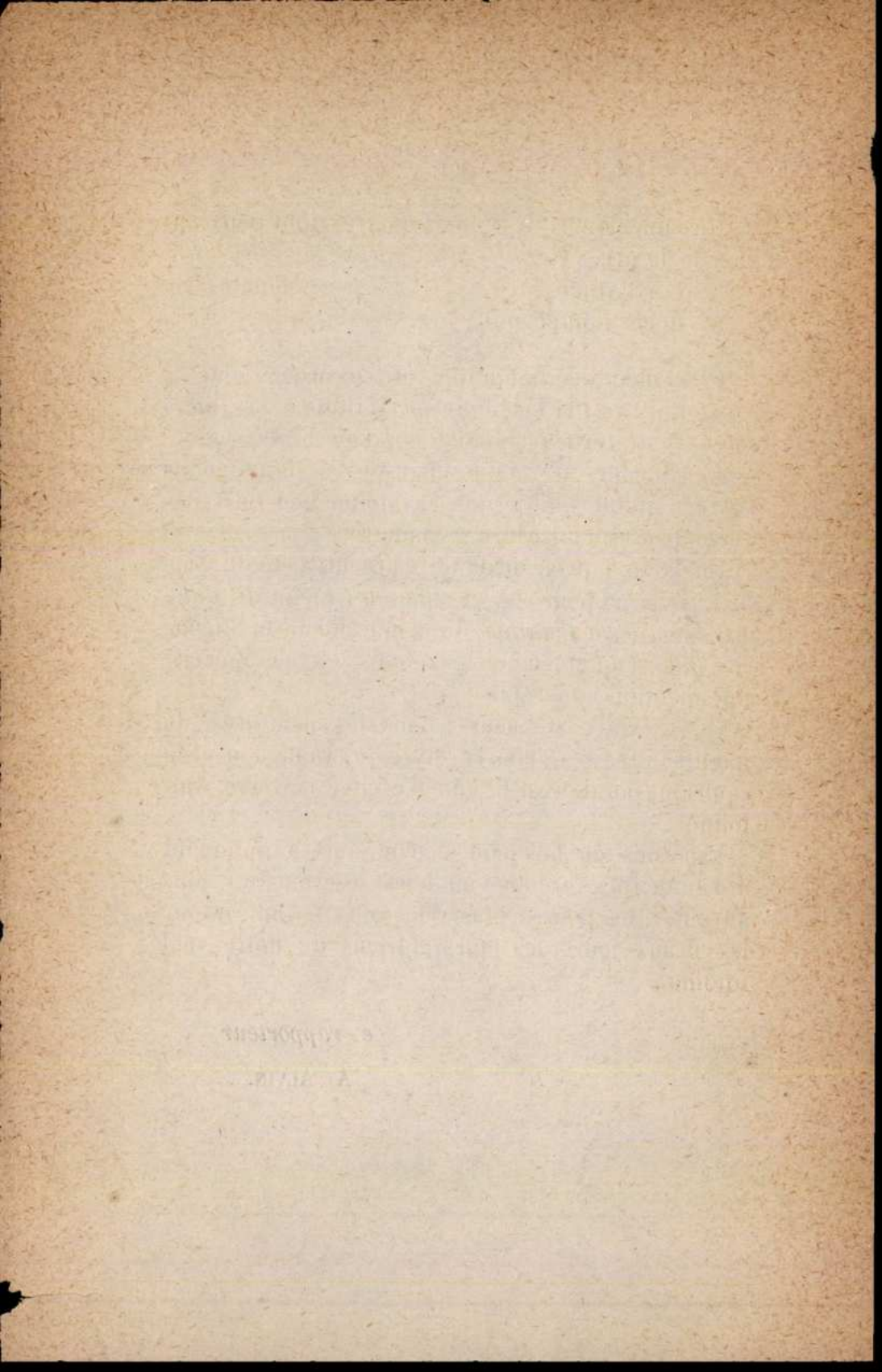
Un second prix, médaille d'argent, a été décerné à M. Delarge pour son cràmignon : *Fleur di Maie*. *Les amours d'a Jenniton*, du même auteur, et *Stienne et Fifine*, d'un auteur resté inconnu, ont aussi mérité une mention honorable.

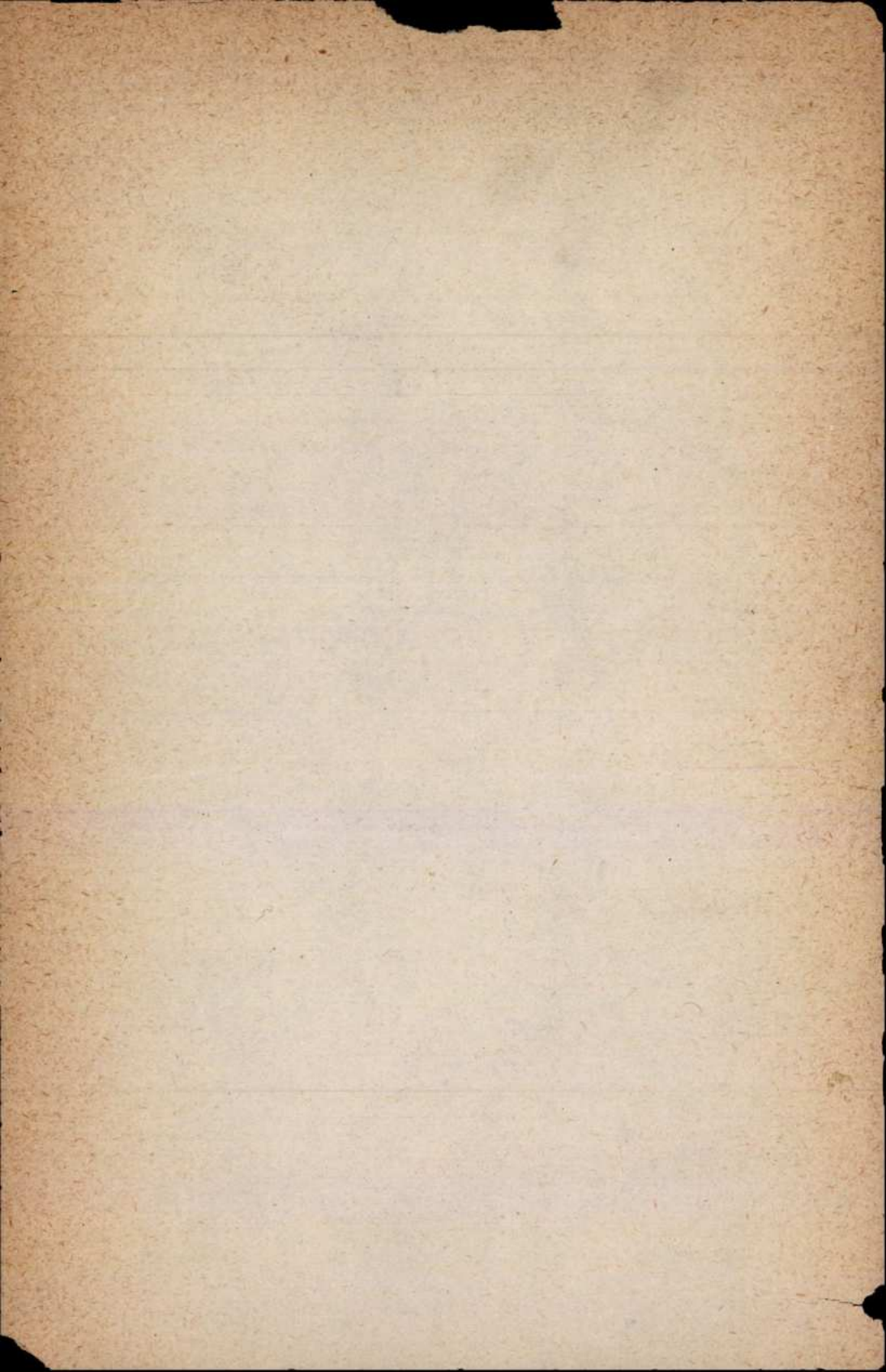
On le voit, Messieurs, dans les peintures de mœurs liégeoises, dans la satire, le cràmignon et la chanson, point n'est besoin d'exciter la verve wallonne.

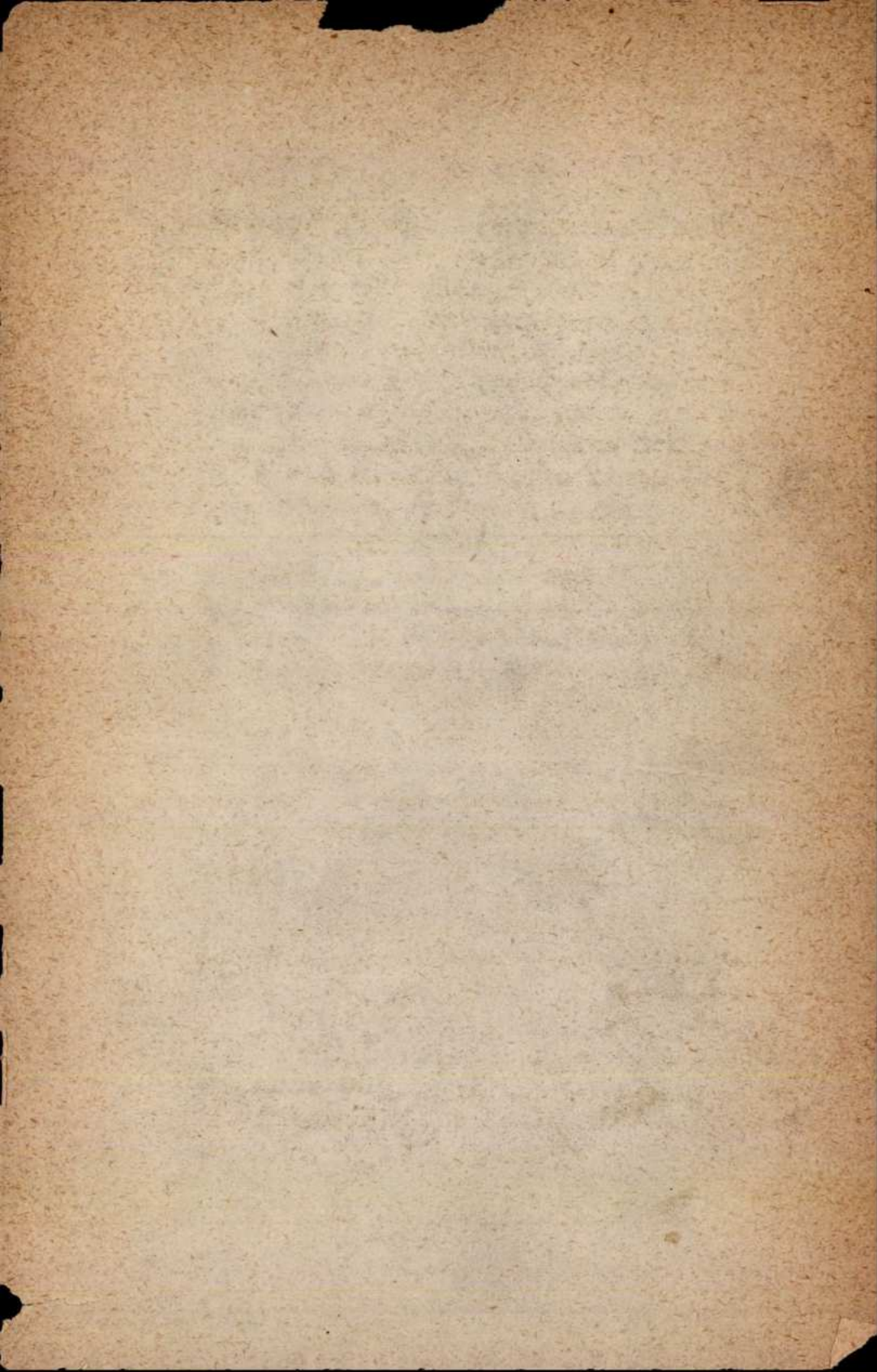
Espérons que nos jeunes champions, s'appliquant à l'étude des grands modèles, oseront un jour affronter des genres plus relevés, et feront revenir les beaux jours, les jours glorieux de notre vieil idiôme.

Le rapporteur,

A. ALVIN.







BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ LIÉGEOISE

DE
LITTÉRATURE WALLONNE

DEUXIÈME SÉRIE

TOME III.

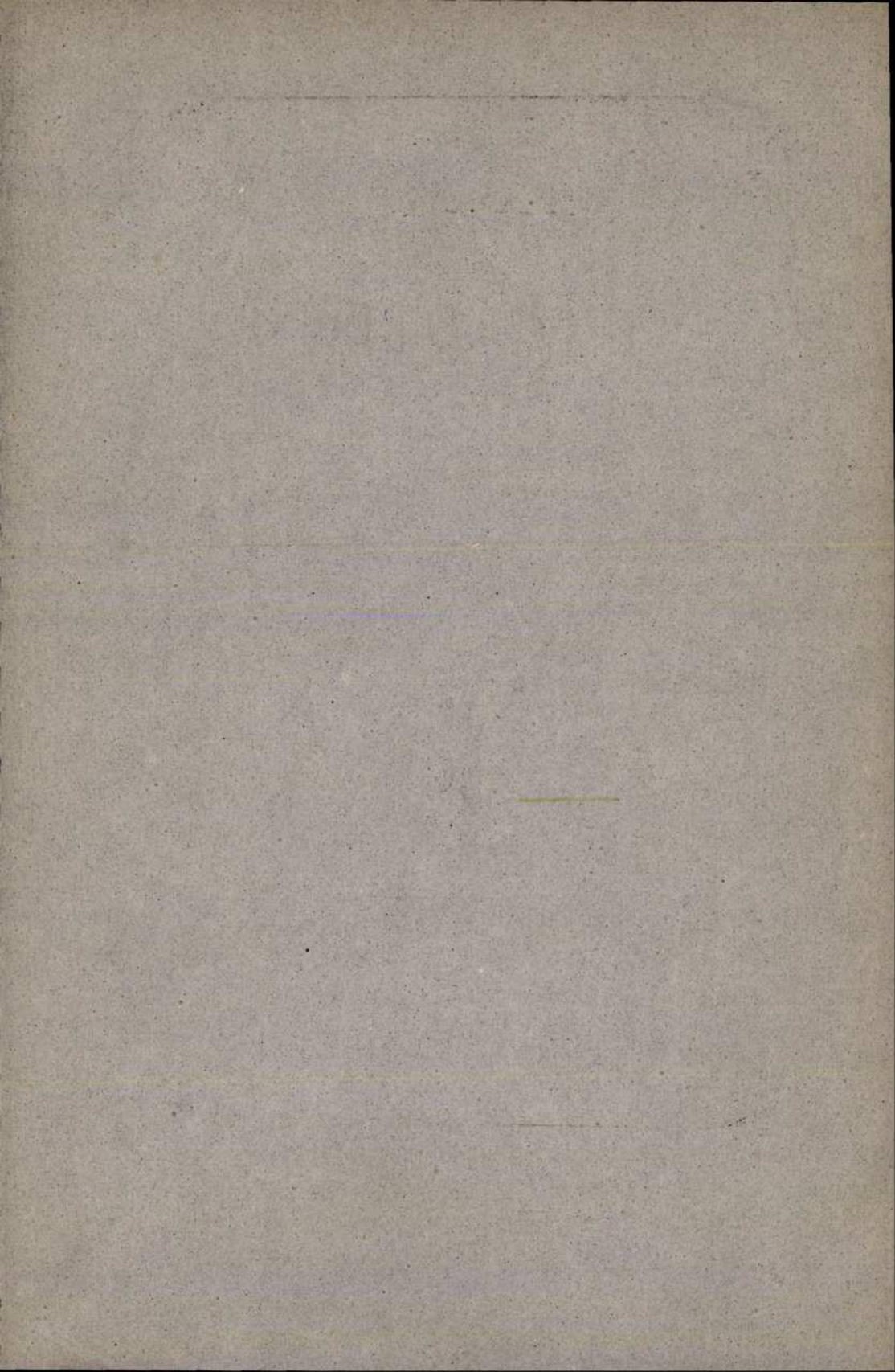
SECONDE LIVRAISON.



LIEGE
IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE.

Rue Saint-Adalbert, 8.

1880



SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1876.

RAPPORT DU JURY SUR LE CONCOURS N° 2 DU PROGRAMME.

MESSIEURS,

Parmi les concours d'ordre scientifique figurant à votre programme de 1876, vous demandiez un glossaire technologique wallon-français relatif à une seule profession, au choix des concurrents.

Un seul mémoire vous a été envoyé. Il est intitulé *Vocabulaire liégeois des serruriers*, et il porte la devise : *Ci n'est qu'à fôrgî qu'on pout div'ni fôrgeu.*

L'examen de ce mémoire a obligé votre jury à recourir aux connaissances d'hommes spéciaux, tels que serruriers, taillandiers, maréchaux-ferrants et armuriers. Sauf pour ce qui concerne l'armurerie, ils ont, en général, trouvé le vocabulaire assez complet. Leur observation la plus importante porte sur quelques noms d'outils dont le terme français correspondant n'est pas toujours donné avec une rigoureuse précision. Nous ajoutons qu'il manque parfois une explication indispensable au lecteur

pour l'intelligence des mots. Voici deux exemples de ces cas :

« AIDAI, s. m. *levier coudé*, » dit le vocabulaire. Il serait plus exact et plus clair de dire : « *Pince, c'est-à-dire, barre de fer aplatie par un bout et qui sert de levier.* » L'auteur aurait pu ajouter que la forme *aindai*, quoique moins régulière, est également usitée.

L'exemple du second cas est relatif aux termes *aliser* et *alisoër*, qui ne sont que deux mots français défigurés et transportés en wallon :

« ALISER, v. a. *aléser, se servir de l'alésoir.*

ALISOËR, s. m. *alisoir, outil en acier trempé servant à aléser.* » Il eût été aussi utile que peu long d'ajouter, pour le commun des mortels, qu'*aléser* c'est polir la surface intérieure d'un objet foré.

Le plus grave défaut du Vocabulaire soumis à notre examen est son orthographe absolument vicieuse, non-seulement en wallon, mais parfois même en français. Ainsi on lit *ajuster* et tous ses dérivés sous la forme *aguster*, — *assir* pour *acîr* (acier) ; — *cîseu*, appareil pour supporter la lampe, au lieu de *sîseu* ; — *fâmimp* pour *fâx mimbre* ; — *raik* pour *régle*, etc., etc. — *Ahuflet* en un seul mot, pour *à huflet* est rangé sous la lettre A ; — il en est de même pour *atour* (di bresse) ; — *diclimpeur*, que l'on devrait trouver au mot *climpeure* : *èsse di climpeure*, *èsse foû climpeur*, ne forme non plus qu'un seul mot rangé sous la lettre D, etc., etc.

Nous ferons également remarquer que beaucoup de termes absolument français auraient pu être écartés sans inconvénient.

L'auteur a complètement perdu de vue la recommandation du programme de faire autant que possible l'histoire des termes spéciaux les plus importants. Ce n'est pas un glossaire qu'il nous a donné, c'est un simple vocabulaire réduit aux indications les plus succinctes.

Dans ces conditions, il n'a pas paru possible à votre jury de lui décerner la médaille d'or. Hâtons-nous d'ajouter qu'un recueil, même imparfait, d'environ six cents termes wallons se rattachant à l'art de travailler le fer présente une utilité très réelle ; aussi votre jury vous propose d'accorder un second prix ou médaille d'argent à l'auteur du Vocabulaire liégeois des serruriers, avec impression dans le *Bulletin*. Cette impression exigera au point de vue de l'orthographe, une correction sévère qui entraînera un remaniement dans l'ordre alphabétique. Cette décision a été prise à l'unanimité.

Liège, le 15 Décembre 1877.

Les Membres du Jury :

CH. GRANDGAGNAGE.

M. GRANDJEAN.

N. LEQUARRÉ, rapporteur.

Les conclusions du jury ont été adoptées par la

Société dans la séance du 15 décembre 1877. L'ouverture du billet cacheté annexé au mémoire a fait connaître que l'auteur en est M. Jacquemin, serrurier, à Liège.

VOCABULAIRE LIÉGEOIS

DES

SERRURIERS

PAR

JACQUEMIN.

Ci n'est qu'à fôrgi qu'on pout divni fôrgeu.

THE FIRST EDITION

OF THE

MANUSCRIPT

Les professions qui emploient le fer comme matière première principale, étant très nombreuses, nous nous sommes bornés dans ce mémoire à recueillir les termes, les expressions, les noms des outils employés par le serrurier, et les différents objets qui sont fabriqués par lui, ou qu'il est appelé à réparer.

Il ressort de là que nous avons dû parfois nous servir de mots qui appartiennent plutôt au poëlier, au taillandier, etc., qu'au métier de serrurier proprement dit, et citer des noms d'outils qui sont employés par les menuisiers, les maçons, etc.

Les définitions provenant toutes de sources orales, et telles que nous les entendons journellement répéter, ont été rendues aussi claires que possible.

Certains mots étant très connus, il nous a semblé qu'ils n'exigeaient pas d'explication pour être compris ; nous nous en sommes tenus à la traduction française.

L'orthographe des mots wallons laisse peut-être à désirer, nous les avons le plus souvent écrits tels que l'oreille nous le suggérait. C'est ainsi, que certains mots que nous avons écrits avec un *â* surmonté d'un accent circonflexe et que nous prononçons comme un *o* devraient peut-être s'écrire avec un *o* : par exemple *alârgi*, *ârzeie*, *hapâ märtai* se prononcent *alorgi*, *orzeie*, *hapo*, *mortai* ; ne connaissant pas les cas où l'on devait

mettre un *a* ou un *o*, nous avons employé indifféremment l'une où l'autre lettre, et ainsi que nous le disons plus haut, comme l'oreille nous le dictait à la prononciation.

De même, pour les mots commençant par un *c* et qui devraient peut-être s'écrire avec un *k* et vice-versa.

Donc, un mot que l'on chercherait vainement à une lettre, pourrait très bien se trouver à une autre lettre.

Pour écrire correctement le wallon, comme pour forger convenablement, on peut prendre pour devise le même proverbe :

Ci n'est qu'à fôrgi qu'on pout divni fôrgeu.

Nous espérons que ce vocabulaire entrepris d'abord pour notre usage personnel, répondra au but de la Société liégeoise de littérature wallonne, et ne sera pas sans utilité pour ceux qui exercent la même profession que nous, ainsi que pour ceux qui ont des rapports avec cet état.

Liège, 1^{er} décembre 1876.

ABRÉVIATIONS.

adj.	Adjectif.
adv.	Adverbe.
ex.	Exemple.
litt.	Littéralement.
s. f.	Substantif féminin.
s. m.	Substantif masculin.
t. de forg.	Terme de forgeron.
v. a.	Verbe actif.

GLOSSAIRE TECHNOLOGIQUE

RELATIF A LA PROFESSION DES

SERRURIERS.

A

Abe, s. m. Arbre. Tige qui forme l'axe, sur laquelle on monte une meule à aiguiser, un tour, un moulin quelconque, une pompe, etc.

Abèchi, v. a. Amincir. Diminuer l'extrémité d'une pièce qui doit entrer dans une autre; ainsi on diminue le bout d'un tenon pour lui faciliter l'entrée dans la mortaise; on abat les arêtes au bout des rivets pour les faire entrer dans les trous, cela s'appelle aussi *donner de l'entrée*.

Ablot, s. m. Etai ou étançon. Pièce de fer ou de bois dont on se sert pour maintenir ou soutenir provisoirement un ouvrage que l'on monte; par exemple, un lanterneau, une serre à fleurs, etc.

Abloker, v. a. Etayer ou étançonner. Soutenir avec des étais, des étançons.

Acir, s. m. Acier. Fer combiné avec le carbone; acir fondou, acier fondu.

Aciré, v. a. Aciérer, aciérer du fer c'est y souder de l'acier pour rendre plus dures et plus résistantes les parties d'un outil les plus exposées à se détériorer, par exemple, la paume et la tête d'un marteau, le tranchant d'une *hamainte*, d'un *pic*, etc.

Acroge, s. f. Crochet pour attacher, accrocher.

Acrochté, v. a. Accrocher.

Adouci, v. a. Adoucir, polir, rendre une pièce parfaitement unie.

Adoucihège, s. m. Action d'adoucir.

Aflant, adj. Affilé, tranchant ; instrument tranchant qui a un bon fil.

Aflé, v. a. Affiler, aiguïser, donner le fil à un outil tranchant.

Agrape, s. f. Agrafe. Sorte de crochet ou de crampon de fer muni à chaque extrémité d'un goujon que l'on plombe dans les pierres pour les relier entre elles. — Crampon de fer à angles droits ou aigus qui sert à retenir la pièce de bois posée sur le chevalet ou baudet des scieurs de long. On applique ce mot pour désigner toute ferraille qui sert à agraffer, retenir, relier deux objets. Ex. *agrape à plonki*, agrafe à plomber ou emplomber — *agrape di marbre*, agrafe qui sert à retenir le marbre des foyers des cheminées — *agrape d'arrière-couvr.*, agrafe d'arrière-couvert qui sert à retenir les voûtes et est clouée sur l'arrière linteau en bois placé au-dessus des portes, fenêtres, etc.

Agrapté, v. a. Agraffer, assujettir avec des agrafes.

Agreyi, v. a. Amincir, diminuer de grosseur.

Aidai, s. m. Levier coudé.

Airson, s. m. Archet, bande d'acier, tendue au moyen d'une corde en boyau, en cuir, etc., attachée aux deux extrémités et qui sert à faire marcher la bobine pour percer.

Aisse, s. f. Cendrier. *Platenne d'aisse*, tôle du cendrier.

Aiwe, s. f. Eau. Près du fourneau doit se trouver le bac à eau pour refroidir les tenailles, tremper, etc.

Ajusté, v. a. Ajuster, arranger une chose de manière qu'elle s'adapte à une autre.

Ajustège, s. m. Ajustage, action d'ajuster,

Ajusteu, s. m. Ajusteur, ouvrier qui ajuste un ouvrage.
Nom donné aux limeurs.

Ajustumint, s. m. Ajustement, même signification que le mot *ajustège*.

Alârgi, v. a. Elargir, rendre plus large.

Alisé, v. a. Aléser, se servir de l'alésoir.

Alisoir, s. m. Alésoir. Outil en acier trempé servant à aléser.

Alonge, s. f. Allonge. Pièce qui s'adapte à une autre pour l'allonger.

Alonghi, v. a. Allonger, rendre plus long.

Aloumé, v. a. Allumer.

Alouwé, v. a. User, détériorer par l'usage.

Ame, s. f. Ame. Partie du soufflet, se dit de la capacité qui contient l'air.

Amoindri, v. a. Amoindrir, diminuer de grosseur.

Amoirci, v. a. Amorcer, préparer les deux bouts des fers que l'on veut souder ensemble. — Entaille faite dans un fer que l'on veut percer obliquement ; on commence le trou du côté le plus haut au moyen d'un petit ciseau ou bec d'âne de façon à ramener horizontalement la partie à percer.

Amoice, s. f. Amorce; les deux bouts de fer prêts à souder.

Ancre, s. f. Ancre. Composée de la queue et du plat d'ancre, elle s'attache aux poutres, et sert à consolider les murs. — Ancre pour fixer les bateaux.

Ancré, v. a. Ancrer. Affermir un édifice, un bâtiment en plaçant des ancras.

Ancrège, s. m. Ancrage.

Andi, s. m. Landier ou Andier. — Chenet. Ustensile façonné

qu'on place par paire devant une cheminée pour l'orner ou pour tenir les bois au feu. On n'en voit plus guère aujourd'hui.

Anglé (èn), adv. En angle. (Mode d'assemblage.)

Anse, s. f. Anse, ce qui sert à porter les seaux, etc.

Aplati, v. a. Aplatir, rendre plat.

Applique, s. f. Applique ; tout objet ou ornement appliqué contre un autre.

Aplon, s. m. Aplomb, ligne perpendiculaire au plan de l'horizon.

Aponti, v. a. Apprêter, préparer.

Arasement, s. m. Arasement, action d'araser.

Arasé, v. a. Araser. Mettre deux pièces à la même longueur ou hauteur, de manière que l'une ne dépasse pas l'autre.

Arboutant, s. m. Arc-boutant ; barre de fer servant à arc-bouter une pièce isolée, un montant en pierre, etc., ou présentant un grand développement comme un grillage, une grille, etc.

Arèni, v. n. Rouiller.

Arèniheure, s. f. Rouille — effet de la rouille — espèce de crasse brun-rougeâtre qui se produit à la surface du fer exposé à l'humidité.

Arête, s. f. Arête. Barbe laissée par la lime aux angles des pièces que l'on a limées — angle saillant que forment deux faces d'un fer.

Arka (fi d'), s. m. Fil d'archal.

Armature, s. f. Armature ; assemblage de liens en métal qui soutiennent les différentes parties d'un ouvrage.

Aronde ou **aronche (cowe d')**. Queue d'hironde ou d'hirondelle (mode d'assemblage).

Arondi, v. a. Arrondir. Mettre une pièce ronde ; *arondi les coins* ; couper les coins en rond à une tôle.

Arrêt, s. m. Arrêt. On donne le nom d'arrêt à tout ce qui fait l'office d'arrêter quelque chose. Ex. Arrêt de porte, de persienne, de serrure, de verrou, de volet, etc., etc.

Arzeie, s. f. Argile. Terre dont on fait parfois usage, pour envelopper les pièces que l'on veut braser.

Aspalé, s. m. Force. Epaulement.

Assimblé, v. a. Assembler ; mettre ensemble plusieurs pièces pour faire un tout.

Assimblège, s. m. Assemblage.

Assimblumint, s. m. Même signification que le mot précédent.

Assi, s. m. Essieu.

Astipé, v. a. Etayer. Voyez *Abloker*.

Atenni, v. a. Amincir.

Awele, s. f. Aiguille. Une aiguille en serrurerie est une longue baguette en fer ou en acier assez mince ; elle est terminée en pointe d'un côté ; de l'autre côté elle est percée d'un trou et aplatie légèrement. Ce trou sert à lier le fil de fer d'une sonnette que l'on veut faire passer au travers d'un mur, d'un plancher. On comprend que lorsque la distance entre le plancher et le plafond est un peu forte, il serait très difficile d'y faire passer un fil de fer qui plie et se retourne au moindre obstacle. L'aiguille dans ce cas sert de passe-cordon.

B

Bâbe, s. f. Barbe, petite inégalité qui reste à certains ouvrages.

Bache, s. m. Bac, réservoir d'eau placé près du fourneau.

Bague, s. f. Bague. Espèce de rondelle que l'on soude à une

barre de fer et qui est destinée à former une tête de boulon, une moulure, une excroissance quelconque.

Baguette, s. f. Baguette. Tringle qui soutient les rideaux aux fenêtres.

Baye, s. f. Rampe. Garde-corps. Balustrade qui borde un escalier, un pont, etc.

Balance, s. f. Balance. Instrument pour peser.

Balcon, s. m. Balcon. Grille à une fenêtre ou à un balcon pour servir d'appui ou d'ornement.

Baluste, s. m. Balustre. Espèce de petit pilier façonné.

Balustrade, s. f. Balustrade. Assemblage de balustres.

Ban, s. m. Etabli. Table longue et très solide, sur le devant de laquelle sont attachés les étaux.

Bance, s. f. Berceau pour enfant.

Bâre, s. f. Barre. Pièce de fer.

Bârai, s. m. Barreau de foyer ; une grille de foyer se compose ordinairement de quatre barreaux.

Bardaxhreies, s. f. Vieux attirails, vieilles ferrailles.

Bârre, s. f. Barrière.

Bascule, s. f. Bascule. Espèce de serrure qui se place à la partie dormante des portes à deux vantaux et qui ferme en haut et en bas. Instrument pour peser.

Batta, s. m. Brimbale ou bringueballe. Bras, balancier, levier qui fait mouvoir le piston d'une pompe. Il se dit aussi du battant de la cloche, et du heurtoir à la porte d'un maison.

Batte, s. f. Batte. Partie d'un fer à châssis contre laquelle on pose les carreaux et le mastic.

Battant, s. m. Battant. Marteau ou masse de fer suspendu dans l'intérieur d'une cloche. — Vantail, chaque partie d'une porte.

Battou, part. *Fier battou*, fer battu, fer qui a été fait au marteau.

Baveure, s. f. Bavure. Arête se trouvant aux angles d'une pièce limée. — Arête qui reste à l'orifice d'un trou après qu'il est percé. — Traces que laissent sur un objet en fonte, les joints des pièces du moule.

Bèche, s. f. Bec. Extrémité de certains outils.

Bèchette, s. f. Bout. Pointe.

Bèchi (fé), v. Donner de l'entrée à un rivet, à un tenon, c'est le faire plus mince à l'extrémité, ou légèrement conique, de manière qu'il puisse entrer dans la mortaise ou le trou préparé pour le recevoir ; faire mordre une pièce.

Béchou, adj. Pointu, qui a une pointe.

Bèdenne. s. f. Bec d'âne ; espèce de burin, mais très étroit du tranchant ; outil variant de dimensions.

Beinne, s. f. Bande, — fer plat.

Beinne d'aisse, s. f. Bande d'âtre. Ces bandes supportent les briques et le pavé que l'on fait à chaque foyer. Elles se font de deux manières ; avec un pli de chaque côté et une patte percée de deux trous pour clouer sur les refendages, ou bien avec une patte d'un seul côté ; de l'autre elles entrent directement dans le mur. Dans le premier cas on les pose parallèlement et dans le second perpendiculairement à la largeur de la cheminée.

Beinne di fornai, s. f. Bande de foyer, bande supportant la devanture de la cheminée et s'appuyant sur les pieds-droits. Les dimensions de ces bandes varient suivant la longueur entre 40 à 75 millimètres de largeur sur 8 à 15 millimètres d'épaisseur.

Beindelège, s. m. Bandage, fer très large et épais, servant principalement au bandage des roues de charrette, etc. La lon-

gueur des bandages est environ la moitié des barres de fer ordinaire.

Bidon, s. m. Vase à l'usage des peintres en bâtiments.

Bigoinne, s. f. Bigorne, les deux bouts de l'enclume.

Blanc, adj. Blanc, *châfer blanc*, chauffer à blanc.

Blanki, v. a. Blanchir ; limer une pièce de manière qu'on n'y voie aucune tache ; qu'elle soit blanche.

Bleui, v. a. Bleuir. Donner une couleur bleue à une pièce en fer ou en acier ; on y parvient en l'exposant à la chaleur après l'avoir limée blanche.

Blok ou **Blokai**, s. m. Billot sur lequel repose l'enclume.

Boirai, s. m. Paquet de fer en verges.

Bois, s. m. Bois, bois à limer, morceau de bois que l'on pince entre les mâchoires de l'étau ; on y fait une petite entaille pour y appuyer la pièce à limer ; on en fait usage lorsque l'on veut limer une pièce cylindrique, tel qu'un bâton de clef dont le panneton et l'anneau empêchent de la tourner sur l'étau. *Petit bois*, fer petit bois, fer à châssis que l'on place aux fenêtres, aux portes, etc., pour recevoir les vitres. — *Platene à bois*, tôle au bois, tôle qui a été chauffée au charbon de bois pour la fabriquer.

Boitte, s. f. Boîte, la boîte de l'étau est la partie qui reçoit la vis.

Bordon, s. m. Bâton de clef ; tige, entre l'anneau et le panneton.

Botnire, s. f. Boutonnière ; petite pièce en tôle épaisse, se plaçant à la partie supérieure de la crémonne sur l'imposte de la fenêtre et qui reçoit le crochet de la crémonne ; percée d'un trou carré ou rectangulaire, elle sert à suspendre les tableaux, les planches des volets de vitrine, etc.

Boton, s. m. Bouton (de sonnette, de porte, de crémonne, etc.).

Boubenne, s. f. Bobine, sert à percer avec l'archet; elle est traversée par un axe qui d'un côté a un trou carré pour recevoir la mèche et de l'autre a une pointe que l'on appuie contre la poitrine au moyen de la *conscience*.

Bouheu, s. m. Frappeur devant.

Boufotte, s. f. Bosse.

Boule, s. f. Boule.

Boulon, s. m. Boulon. Il se compose de la tête, du corps et de l'écrou.

Bourasse, s. f. Borax. Le borax est un sel de soude qui sert de fondant pour braser.

Bourlet, s. m. Bourrelet, les deux côtés d'une poutrelle.

Bousson, s. m. Boulon à clavette qui traverse le moyeu de la roue d'une brouette et fait l'office d'essieu.

Brasi, v. a. Braser, souder au moyen du laiton et du borax de soude.

Bride, s. f. Bride, lien de fer plat qui maintient une pièce de bois (voir *Lamai* et *Strt*).

Briket, s. m. Briquet, espèce de penture.

Brochi, v. n. Renfler, trou fait à chaud au poinçon et qui fait subir un renflement dans la pièce percée, on le laisse subsister afin de donner plus de force à la pièce.

Brôdi, v. a. Gâcher, faire un ouvrage vite et sans soin. *Brôdi* à feu, fourgonner.

Brôdieu, s. m. Mauvais ouvrier, gâcheur.

Broke, s. f. Broche, cheville.

Broulé, v. a. Brûler. L'acier est brûlé lorsqu'il a été porté à une trop haute température; il a alors perdu toutes ses qualités.

Burin, s. m. Burin. Outil d'acier fondu pour couper.

Buriné, v. a. Buriner, se servir du burin.

Burineu, s. m. Burineur, ouvrier qui burine.

Burni, v. a. Brunir, rendre brillant par le poli.

Burniheu, s. m. Brunissoir, outil pour brunir — ouvrier qui brunit.

Busai, s. m. Espèce de cercle ou de manchon en fer qui s'adapte sur l'orifice du moyeu des roues.

Bûse, s. f. Tuyau de poêle.

Bûseleure, s. f. Petit tube ou morceau de tuyau servant à relier deux pièces séparées ou brisées.

Busette, s. f. Voyez *Bûseleure*.

C

Cachette, s. f. Chasse-clou, outil en acier servant à enfoncer les têtes des clous, pointes, etc.

Câde, s. m. Cadre — châssis.

Cale, s. f. Cale, coin, ce que l'on place sous un objet pour le faire tenir d'aplomb — ce que l'on pose entre deux objets pour arrêter ou serrer — caler un pignon, une roue, etc.

Calé, v. a. Caler, serrer au moyen de cales.

Calibe, s. m. Calibre, modèle, patron.

Calibré, v. a. Calibrer, donner le calibre, se servir du Calibre.

Can'la, s. m. Cadenas. [*V. Loquet.*]

Caneleure, s. f. Cannelure, rainure ou sillon creusé le long d'une colonne.

Câteau, s. m. Carreau, lime carrée très grosse, servant au dégrossissage des fortes pièces.

Casseure, s. f. Cassure, endroit où l'on a cassé le fer. On juge de la qualité du fer à sa cassure, au grain, à la couleur, etc.

Cèk, s. m. Cercle.

Cèklé, v. a. Cercler, placer des cercles.

Châfer, v. a. Chauffer.

Chasrow, s. m. Chasse-roues, bornes métalliques que l'on place aux deux côtés d'une porte cochère, scellées dans les montants en pierre et dans le seuil, pour empêcher les voitures et les charrettes de heurter la porte.

Chainne, s. f. Chaîne.

Chainnette, s. f. Chainette, chaîne dont les anneaux sont petits.

Chainnon, s. m. Chainon, anneau de chaîne.

Chârlire, s. f. Charnière.

Chaude, s. f. Chaude, le temps qui s'écoule depuis la *pose du fer sur l'enclume* jusqu'à sa remise au feu — *chaude sôdante*, chaude soudante, c'est-à-dire que le fer est chauffé à blanc comme pour le souder.

Cherbon, s. m. Charbon.

Cherdon, s. m. Chardon, défense de fer, se dit des pointes placées en tous sens pour empêcher d'escalader une grille.

Cherpinte, s. f. Charpente, ferme en fer.

Chési, s. m. Châssis, assemblage formant un cadre, fer à châssis.

Chiveie, s. f. Cheville.

Chivii, v. a. Cheviller, assembler avec des chevilles.

Cindre, s. f. Cendre.

Cisai, s. m. Ciseau, outil tranchant.

Ciseleu, s. m. Ciseleur.

Cisette, s. f. Cisaille, grands ciseaux fixés à un établi pour couper la tôle et les fers minces.

Clâ, s. m. Clou.

Clam, s. f. Crampon à deux pointes pour clouer.

Clawé, v. a. Clouer.

Clawette, s. f. Clavette, broche plate que l'on passe dans un boulon pour tenir les volets de vitrine fermés et dans toute espèce de boulons à clavette.

Clawire, s. f. Cloutière, outil percé de trous de différents diamètres pour former les têtes de clous, de vis, de boulons, etc.

Clé, s. f. Clef, instrument avec lequel on ferme, ouvre une serrure — *clé à buse*, clef forée — *clé à foche*, clef à fourche pour tourner les écrous.

Cleuse, s. f. Claie. Les maçons se servent de la claie pour passer le sable, etc., afin de séparer le gros du fin, on l'appelle aussi *croulle*.

Cliche, s. m. Clenche ou clinche, crossette, poignée de porte.

Clichette, s. f. Clinchette, espèce de serrure qui se place sur bois et qui n'a de crossette que d'un côté; du côté opposé, c'est-à-dire de celui où est placée la clinchette, on lève directement le pêne au moyen d'un bouton.

Climpeure, s. f. Ce mot s'emploie dans les deux expressions : *esse di climpeure*, être parfaitement plan, régulier; *esse fou climpeure*, être gauchi, être déversé.

Cloke, s. f. Cloche, grosse sonnette placée dans les ateliers, pensionnats, etc.

Coine-di-bosse, s. f. Corne-de-bosse, ancre spéciale qui se place au faite des bâtiments.

Coine, s. f. Corne. On fait aujourd'hui usage de crossettes,

de boutons de crémones en corne — coin, angle, *côpé les coins*, couper les coins.

Coirbai, s. m. Support, pièce dans laquelle tourne l'arbre d'une pompe.

Colonne, s. f. Colonne.

Congé, s. m. Congé. Dans une barrière le congé est la partie de la lisse ou traverse qui joint le montant et dont le rivet est rivé sur celui-ci.

Compas ou **côpa**, s. m. Compas, *compas dreut*, compas droit ou à branches droites pour tracer les cercles — *compas di s'pèheure*, compas d'épaisseur ou à branches courbes.

Conscience, s. f. Plaque métallique sur laquelle s'appuie une des extrémités de la *boubenne*. V. ce mot.

Contre-filet, s. m. Contre-fil. Dans le sens contraire du laminage (se dit de la tôle).

Cont'-cœur, s. m. Contre-cœur, plaque de fer qui se place au fond de la cheminée et renvoie la chaleur (inusité aujourd'hui).

Contre-foré, v. a. Contre-foré ou fraizé, élargir l'entrée d'un trou pour y loger la tête d'une vis, d'un boulon, etc.

Côpé, v. a. Couper.

Cossinet, s. m. Crapaudine, coussinet, pièce de métal évidée et dans laquelle tourne l'arbre d'une meule, d'une machine, etc., — deux pièces d'acier filetées et trempées très dur, servent dans la filière à coussinets pour tarauder les boulons, vis, etc.

Costeure, s. f. Doublure, l'endroit où deux tôles sont rivées l'une sur l'autre.

Coude, s. m. Coude.

Cougnét, s. m. Coin, cale, angrois, petit coin qu'on fait

entrer dans le manche du marteau pour l'empêcher de sortir
— coin de fer à fendre le bois, etc.

Coulisse, s. m. Coulisseau.

Coûpe, s. f. Manivelle de fer pour faire mouvoir un treuil, etc.

Coutai à deux mains, s. m. Couteau à deux poignées.

Coûsse, s. f. Course, espace parcouru par un pêne de serrure, un verrou, une crémonne, un piston, etc.

Covet, s. m. Chauffe-fer en tôle.

Covieke, s. m. Couvercle.

Crampon, s. m. Crampon, ferraille qui embrasse une autre et est maintenue sur une tôle ou sur le bois au moyen de pattes rivées ou vissées.

Crama, s. m. Crémaillère, ustensile de cuisine, fer traversant la cheminée, auquel est suspendue la chaîne.

Crasse, s. f. Litt. Crasse, scories et mâchefer qui se trouvent dans le feu et désignés sous ce nom. Lorsqu'on veut faire une soudure, on a toujours soin de nettoyer le feu avant d'y introduire les deux fers qui doivent être soudés.

Crèn, s. m. Cran, entaille faite dans un objet pour arrêter.

Créné, v. a. Inciser, couper avec la scie.

Crénresse, s. f. Scie à l'usage des serruriers.

Cresse, s. f. Copeau.

Cresse, s. f. Crête; *so cresse*, sur champ.

Crette, s. f. Frette, cercle de fer entourant un rouleau en bois ou une autre pièce, dans le but d'empêcher le bois de se fendre (v. *Vèroul*).

Creux, s. f. Croix.

Creuxhlade, s. f. Croisade, croix de fer à châssis pour former un vitrage de porte, etc.

Creuxhlé, v. a. Croiser, assembler en croix.

Criket, s. m. Cliquet, petit arrêt dont le bout s'engage dans les dents d'une roue à cran.

Criné, v. n. Grincer, bruit que fait la scie ou la lime sur une pièce qui n'est pas bien serrée dans l'étau.

Crochèt, s. m. Crochet — rossignol. Les crochets servent aux serruriers à ouvrir les serrures dont on n'a pas la clef.

Crochté, v. a. Crocheter, ouvrir une serrure avec les crochets.

Croke, s. m. Crochet très fort (pour clouer).

Crosse ou **crossette**, s. f. Crosse ou crossette, poignée de porte qui s'ajuste sur la serrure pour ouvrir le lançant.

Cruskin, s. m. Trusquin, outil pour tracer des lignes parallèles au bord de la pièce sur laquelle on trace.

D

Deur, adj. Dur, trempé dur, en parlant de l'acier.

Diclawé, v. a. Déclouer, ôter les clous qui fixent un objet.

Digrohi, v. a. Dégrossir, diminuer de volume — *digrohi à l'èmmè*, se servir de la lime la plus rude.

Dint, s. m. Dent.

Dimeie, adj. Demi — *dimeie-chèssi*, demi-châssis, fer à châssis qui n'a de moulure que d'un seul côté — *dimeie-ronde*, lime qui a une face ronde l'autre méplate.

Dimonté, v. a. Démonter.

Dipâielé, v. a. Dépareiller, ôter l'une de deux ou plusieurs choses qui vont ensemble.

Dirèni, v. a. Dérouiller, ôter la rouille d'un objet qui est rouillé.

Disarèni. A la même signification que le mot précédent.

Diskràhi, v. a. Dégraisser.

Dispairi, v. a. Déparier, ôter l'une des deux choses qui font la paire.

Distrimpé, v. a. Détremper, enlever la trempe à un outil qui est trempé.

Distoirchi, v. a. Détordre ce qui est tordu.

Disôdé, v. a. Désouder, objet qui a été soudé et qui ne l'est plus.

Divanteure, s. f. Devanture, la partie extérieure d'une serrure entre deux bois; la seule visible lorsqu'elle est placée sur la porte.

Divistré, v. a. Dévisser.

Dobbe, adj. Double. On dit de l'acier ou de la tôle qu'il est double ou qu'il y a des doublures, quand l'objet se partage en deux en le travaillant.

Dobleure, s. f. Doublure.

Dôrmant, s. m. Pêne dormant, se dit du pêne d'une serrure qui ne se meut que par la clef.

Doron, s. m. Lime à refendre, espèce de scie très épaisse ressemblant à une lime, qui ne coupe que sur champ.

Doufe, s. f. Douille, petit cylindre creux glissant dans une barre, et se serrant au moyen d'une vis de pression.

Dressi, v. a. Dresser, dresser une barre de fer, la mettre parfaitement droite.

Dreut, adj. Droit, une serrure est à droite quand, en ouvrant la porte, on la pousse devant soi et que les gonds ou pentures sont à droite.

E

Ebâchi, v. a. Ebaucher, donner une forme grossière à un objet qui sera fini plus tard, terme de forgeron.

Èclome ou **èglome**, s. f. Enclume, masse de fer sur laquelle on forge; la table ou partie supérieure est en acier.

Ègovionné, v. a. Ajuster au moyen de goujons.

Èkassé, v. a. Encastrer, entailler.

Èkasmint, s. m. Encastrement.

Èkrâhi, v. a. Graisser, frotter avec un linge humecté d'huile pour empêcher la pièce de roquiller ou pour faciliter le glissement; graisser une serrure.

Èkneie, s. f. Tenailles de forge; pincettes de cuisine, de foyer.

Èmanchi, v. a. Emmancher, mettre un manche, emboîter deux objets l'un dans l'autre.

Èmèri, s. m. Émeri, poudre métallique servant à nettoyer, polir; papier émeri, papier recouvert d'émeri.

Èpaiki, v. a. Mettre de la poix sur un objet.

Èplonki, v. a. Plomber, fixer une ferraille dans la pierre au moyen de plomb fondu.

Eshandi, v. a. Chauffer un fer au rouge sombre, plus noir que rouge.

Espagnolette, s. f. Espagnolette, fermeture de persiennes, fenêtres, etc.

Esse, s. f. Espèce de maille ayant la forme d'une S et qui relie une chaîne brisée, etc.

Èssègne, s. f. Enseigne.

Èvudi, v. a. Evider.

F

Fâhin, s. m. Fraisil, menues cendres de forge.

Fax-mimbre, s. m. Fausse-maille, maille ou anneau qui n'est pas soudé; on le ferme quand on y a passé les deux chaînons qu'on veut réunir.

Fax-squère, s. m. Fausse-équerre, bandes réunies au moyen d'une charnière comme les branches d'un compas et qui permettent de prendre un angle quelconque, tracer une coupe, etc.

Ferré, v. a. Ferrer, garnir de fer.

Ferrafe, s. f. Ferraille.

Ferma, s. m. Fermoir, petit crochet qui sert à fermer les caisses, malles, etc; il entre dans la serrure ou dans un crampon, puis l'on passe un cadenas.

Féronne, s. f. Virole, petit cercle de métal entourant le bout du manche d'un outil afin de l'empêcher de se fendre (bout de canne).

Férrou, s. m. Verrou. — *Plat-férrou*, espagnolette.

Fil d'arka, s. m. Fil d'archal.

Fier, s. m. Fer. — *Fier di ligueu*, fer à repasser — *fier di feu*, grille de foyer — *fier à distoirchi*, dégauchoir — *fier à moleure*, litt. fer à moulure, fer dont le profil représente une moulure; *fier*, tisonnier — *fier di mène*, fer à battre mine.

Filet, s. m. Filet, petite moulure. — Fil, sens du laminage.

Filire, s. f. Filière, outil servant à tarauder; *filire à trô*, filière à trous — *filire à cossinet*, filière à coussinets.

Finde, v. a. Fendre, couper. *Findou*, part. Fendu, nom donné à certains fers qui sont laminés méplats, puis fendus.

Finiesse, s. f. Fenêtre.

Fisai, s. m. Fuseau.

Fliche, s. f. Fiche, espèce de penture.

Flote, s. f. Flotte, rondelle en métal percée d'un trou au centre, et que l'on place sous l'écrou pour serrer un boulon sans endommager la pièce boulonnée.

Foche, s. f. Fourche, outil servant à contourner.

Fôge, s. f. Forge, atelier où l'on forge et où les serruriers travaillent.

Fonde, v. a. Fondre, fondre du plomb, etc.

Fonte, s. f. Fonte de fer.

Foré, v. a. Forer, percer.

Forêt, s. m. Forêt, instrument pour percer, mèche.

Forège, s. m. Forage, action de forer un trou.

Foreu, s. m. Foreur, ouvrier qui fore.

Foreure, s. f. Forure, dimension du trou foré.

Fôrgeu, s. m. Forgeron, ouvrier qui forge le fer.

Fôrgi, v. a. Fôrger, travailler le fer à chaud avec des marteaux.

Forguiné, v. a. Tisonner.

Forgon, s. m. Fourgon, tisonnier, outil pour remuer le feu de la forge et du four.

Fornai, s. m. Fourneau, se dit de la construction en maçonnerie où se trouve les feux de la forge.

Fouaïe, s. f. Menue houille qui donne un feu très doux.

Fowf, s. f. cheminée de la forge.

G

Goin, s. m. Genou, coude, tuyau coudé.

Gland, s. m. Gland, arrêt de persienne, plombé dans la pierre, qui a la forme du gland d'où lui est venu son nom.

Glissire, s. f. Glissière, gâche, pièce dans laquelle s'engage le pêne de la serrure et qui maintient la porte fermée.

Gollé, s. m. Collier. Le collier de la barrière est placé au-dessus, il la maintient droite tout en la laissant tourner.

Gond, s. m. Gond, fer sur lequel tourne une penture.

Gouge, s. f. Gorge, cannelure qui règne sur la circonférence d'une poulie.

Govion, s. m. Goujon; partie d'un objet qui se plombe dans la pierre; l'objet lui-même prend souvent le nom de goujon; un goujon doit être à queue d'hironde, c'est-à-dire plus large en bas qu'en haut, le trou doit être également plus large au fond qu'à l'entrée, de manière que lorsque l'on a coulé le plomb, le tout ne formant qu'une seule masse, il ne puisse sortir. C'est dans ce but que l'on y fait des barbes ou arêtes afin de multiplier les points de contact; il doit toujours être martelé.

Grèie, adj. Grêle, mince.

Gret'-pi, s. m. Gratte-pieds (v. *Hava*).

Gretteu, s. m. Grattoir; outil pour gratter un plancher afin d'enlever les taches, etc.

Grille, s. f. Grille; assemblage de barres, servant à entourer une cour, un jardin et se plaçant le plus souvent sur un sou-bassement en pierre ou un mur en maçonnerie; il y a aussi des grilles pour lucarnes de cave, des grilles de foyer, de fenêtre, etc.

Grilliège, s. m. Grillage.

Gripette, s. f. Crampon de fer qui s'adapte à la chaussure pour monter sur les arbres.

Guide, s. m. Guide. Dans une serrure, c'est la pièce qui guide le pêne; dans une pompe à guide, c'est une espèce d'anneau fixé sur le madrier et qui guide la tige du piston.

H

Hachi, v. a. Hacher, couper avec un burin; *hachi ine voie di burin*.

Hakon, s. m. Arrêt.

Hamainte, s. f. Hamainte, levier.

Hapâ, s. m. Manteau en tôle de la cheminée de la forge ;
— piège en fil de fer tressé, placé à l'entrée des pigeonniers.

Hârd, s. m. Brèche à un outil tranchant.

Hârdé, v. a. Ebrécher.

Hava, s. m. Grattoir.

Havé, v. a. Gratter, limer grossièrement.

Haveresse, s. f. Pic à l'usage des houilleurs.

Hawai, s. m. Hoyau, pioche.

Hawe, s. f. Houe.

Hazin, s. m. Rivet.

Hazi, v. a. River, assembler au moyen de rivets.

Haziheu, s. m. Riveur (ouvrier).

Hé, s. m. Gaffe ; sorte de fourche à dents recourbées servant
à tirer le fumier.

Hèpe, s. f. Hache. — *Hèpe à mâtai*.

Herpai, s. m. Ciseau, instrument tranchant.

Héve, s. f. Rainure.

Hèvé ou **Hévi**, v. a. Faire des rainures.

Hilette, s. f. Sonnette.

Hiné, v. a. Déchirer.

Hochi, v. a. Casser net.

Hoïe, s. f. Houille.

Houpe, s. f. Truelle, pelle.

Hotte, s. f. Mortaise, entaille.

Hourmint, s. m. Echafaudage.

Hufflet, s. m. Sifflet — à *hufflet*, en bec de flûte, mode
d'assemblage.

Hurteu, s. m. Heurtoir ; espèce d'arrêt qui se place sur le
seuil des portes à deux vantaux et des barrières, et contre

lequel vient buter le bas d'une des portes ; il est percé d'un trou, dans lequel entre le verrou.

I

Intrée, s. f. Entrée, écusson que l'on pose sur les portes et dans lequel on a fait une ouverture correspondant au panneton de la clef, afin de laisser passer celle-ci dans une serrure, l'entrée est également l'ouverture par où entre la clef.

Int'deux, s. m. Entre deux, cloison.

K

Kibouï, v. a. Bossuer.

Kitapé (si), v. pr. Se disjoindre, se déjeter, se dit d'un ouvrage dont les pièces mal assemblées, se déparent.

Kiteï, v. a. Découper.

Kitoide, v. a. Tordre.

Kitoir, adj. Tortu, contourné.

Kolebal, s. f. Barreaux de fer aux fenêtres.

L

Lâge, adj. Large.

Lamai, s. m. Billot ou bâton à collier de fer que l'on passe au cou des animaux pour les empêcher de passer les haies, etc.
— *Lamai* s'emploie aussi dans le sens de *stri*, v. ce mot.

Lame, s. f. Lame, lame de scie, gorge, pièce que fait mouvoir la clef dans une serrure à lames.

Lance, s. f. Lance, ornement que l'on place à la partie supérieure d'une grille.

Lançant, s. m. Lançant, serrure qui n'a pas de dormant; partie d'une serrure lançante et tournante qui s'ouvre avec la crossette.

Landi, s. m. Voyez *Andi*.

Lé, s. m. Lit.

Lème, s. f. Lime, outil en acier qui sert à limer; il y en a une grande variété quant à la force, à la grandeur, au genre de taille, etc.

Léval, s. m. Niveau.

Lévi, s. m. Levier.

Limé, v. a. Limer.

Limafe, s. f. Limaille, parcelle de métal qui tombe en limant.

Limeu, s. m. Limeur, ouvrier qui lime.

Loquet, s. m. Loquet, cadenas.

Lofeure, s. f. Lien, bandes de fer étroites et minces ou rondes avec lesquelles on lie les bottes de fer.

Lisse, s. f. Barres horizontales qui traversent une barrière et relient les deux montants entre eux, de manière à former un cadre rigide. C'est dans ces barres que sont percés les trous qui laissent passer les barres rondes ou carrées, qui sont munies de lances à la partie supérieure.

Losse, s. f. Louche à plomb, pour fondre le plomb.

M

Ma, s. m. Gros marteau avec un long manche.

Machôires, s. f. Mâchoires, les deux parties ou lèvres de l'étau qui serrent entre elles.

Mac-fier, s. m. Mâchefer, scorie de forge.

Maïet, s. m. Maillet de bois, pour travailler la tôle.

Maka, s. m. Marteau-pilon. Il se dit aussi du battant d'une cloche ou d'une sonnette.

Manche, s. m. Manche.

Mandrin, s. m. Mandrin, outil de forge.

Manivelle, s. f. Manivelle, voyer *Coupe*.

Manotte, s. f. Menotte, poignée pour porter des malles, caisses, bacs, etc.

Marke, s. f. Marque, poinçon portant des initiales ou chiffres et servant à marquer les outils, etc.

Mârtai, s. m. Marteau.

Mesplat, adj. Méplat.

Mimbre, s. m. Chaque anneau d'une chaîne, v. *Fâx-mimbre*.

Minton, s. m. Mentonnet, petit arrêt.

Moïe, s. f. Maille d'un treillage, la distance entre les fils de fer.

Molin, s. m. Moulin, à café, à poivre, etc.

Moleure, s. f. Moulure, ornement.

Montant, s. m. Montant, de barrière, de porte, etc.

Monté, v. a. Monter un ouvrage.

Mouv mint, s. m. Renvoi de sonnette — triangle, de fer ou de cuivre tournant sur la broche d'un crochet fixé à la muraille, les deux autres extrémités sont percées d'un trou pour y attacher le fil de fer qui imprime le mouvement à la sonnette — mouvement de crémonne, la partie qui donne le mouvement.

Moxhe, s. f. Mèche, à percer le bois — *Moxhe à tir-bouchon*, mèche française, vrille.

N

Narénne, s. f. Litt. Nez. Partie saillante qui reçoit le crochet supérieur d'une crémonne. C'est une petite pièce de fer qui est rivée sur une tôle laquelle est fixée sur la fenêtre.

Neurci, v. a. Noircir, rendre noir, soit au moyen de la fumée de la houille, soit autrement.

Niër, s. m. Nerf. Contexture du fer. Un fer qui est nerveux, qui a du nerf est de bonne qualité, il se comporte très bien à la forge et n'est pas cassant à froid.

Nouk, s. m. Nœud, partie des charnières qui tournent l'une dans l'autre et où passe la broche qui les réunit.

O

Ole, s. f. Huile.

Onnai, s. m. Anneau, anneau de clef, etc.

Ongue, s. m. Corne du pied de cheval, dont on se sert pour la trempe.

Oreie, s. f. Oreille, espèce de poignée ou d'ouverture quelconque, qui a plus ou moins de ressemblance avec cet organe.

Orion, s. m. Petite oreille. Espèce d'anneau avec une patte qu'on cloue sur les seaux, et qui sert à y passer l'anse.

Ouïe, s. m. OEil, ouverture dans un marteau pour y mettre le manche, et dans une foule d'objets.

Ouïet, s. m. OEillet.

P

Pa, s. m. Pas, espace compris entre 2 filets d'une vis — le pas de la vis.

Pai, s. f. Tablier de cuir porté par les forgerons.

Païe, s. f. Paille, petite doublure qui est de peu d'étendue et se trouve à la surface du fer — ce qui jaillit du fer quand on le frappe à chaud.

Païette, s. f. Paillette, petite rondelle avec trou au milieu.

Païeu, adj. Pailleux, qui a des pailles.

Paike, s. f. Poix, substance dont on enduit les fers renfermés dans les maçonneries ou exposés à l'humidité pour les préserver de la rouille.

Paile, s. f. Poêle, ustensile de cuisine.

Paillette, s. f. Crapaudine, pièce dans laquelle tourne le pivot inférieur d'une porte, d'une barrière, etc.

Pailon, s. m. Petite poêle — poêlon.

Palette, s. f. Palette, instrument pour charger le charbon sur le feu.

Palette d'aise, s. f. Grande palette munie d'une anse, pour enlever les cendres d'un foyer de maison.

Palmette, s. f. Palmette, ornement que l'on place aux deux côtés d'une grille de foyer.

Pâmale, s. f. Mode d'assemblage.

Pan, s. m. Pan, côté, écrou à six pans, à huit pans, etc.

Panai, s. m. Panneau, vitrage façonné — partie d'une porte qui offre une surface entourée d'une bordure.

Panneton, s. m. Panneton, la partie de la clef qui entre dans la serrure.

Papi émri, s. m. Papier émeri.

Pass-partout, s. m. Passe-partout—clef faite pour pouvoir ouvrir plusieurs serrures quoique d'entrées différentes;— scie à lame aiguë avec un manche.

Patte, s. f. Patte.

Pègnon, s. m. Pignon, engrenage.

Pèton, s. m. Lardon, morceau de fer que l'on met aux crevasses qui se forment parfois aux pièces en les forgeant, on soude le tout ensemble.

Penne, s. f. Panne; côté du marteau opposé à la tête.

Pèpin, s. m. Même signification que *pèion*.

Pèsan, s. m. Poids (du soufflet notamment).

Pèson, s. m. Balance romaine.

Pèseie, s. f. Pesée, ce qu'on pèse en une fois.

Pid, s. m. Pied, support.

Piel, s. m. Péne, la partie de la serrure qui sort et entre dans la gâche.

Pik, s. m. Pic, outil de terrassier.

Pikèt, s. m. Jalon d'arpenteur pour piquer en terre.

Pikeu, s. m. Pointeau pour marquer la place où les trous doivent être percés.

Pikrai, s. m. Pointe carrée pliée d'équerre, sert à élargir les trous.

Pindmint, s. m. Pature.

Pire tounresse, s. m. Meule à aiguiser.

Pissette, s. f. Pince pour travailler le fil de fer — *pissette à rabat*, pince à chauffeiner — *pissette di teut*, pince de toit, petite bande de feuillard pliée et percée d'un trou en son milieu et que les ardoisiers clouent au faite des toits.

Piton, s. m. Piton, œillet à vis.

Pivot, s. m. Pivot, pièce arrondie qui tourne dans une crapaudine.

Pindant-fier, s. m. Fer en arc s'ouvrant à volonté au moyen d'une charnière située en haut, et qui supporte les vases de cuisine qui n'ont pas d'anse, on l'attache à la chaîne, et le poids du vase retient les deux crochets du cercle serrés contre lui, c'est un ustensile de cuisine qui ne s'emploie plus aujourd'hui.

Plat, adj. Méplat, fer plus large qu'épais.

Planche, s. f. Planche, pièce qui divise la serrure en deux et passe entre les deux parties du panneton de la clef.

Plat-stok, s. m. Crochet avec une patte à trous.

Platenne, s. f. Tôle, feuille de fer, de cuivre, d'acier, etc.
— *platenne di fier à ligueu*, platine de fer à repasser.

Plat-ferrou, s. m. Verrou, fermeture de porte, de fenêtre.

Plèner, v. a. Planer, unir, dresser avec le marteau.

Plonk, s. m. Plomb, on appelle plomb un morceau de ce métal, assez épais, sur lequel on perce avec un poinçon des trous dans les tôles qui sont assez minces pour se laisser percer par ce moyen; — feuille de ce métal servant à prendre une empreinte.

Poli, adj. Poli, uni; — *platenne poleie*, tôle polie.

Polf, s. m. Poulailier, espèce d'enclos en fil de fer pour tenir des poules.

Polihège, s. m. Polissage, action de polir.

Poliheu, s. m. Polisseur, ouvrier qui polit.

Pompe, s. f. Pompe.

Ponson, s. m. Poinçon, outil qui sert à percer à chaud ou à froid. Outil de tailleur de pierre servant à faire les trous pour les goujons.

Ponte, s. f. Pointe, espèce de clous — *ponte d'acir*, *ponte di ceuvre*, pointe en acier, pointe en cuivre pour tracer des lignes sur le fer : cela sert de crayon aux serruriers.

Potiket, s. m. Godet à l'huile, petit réservoir.

Pougneie, s. f. Poignée, partie d'un objet par où on le prend.

Pouheu, s. m. Puisoir à charbon, petite palette avec un manche en bois.

Poulie, s. f. Poulie, roue à gorge.

Poumai, s. m. Pommeau, petite boule qui se place parfois au lieu de crossettes sur une porte.

Poutrelle, s. f. Poutrelle, fer à double T.

Prisonnier, s. m. Prisonnier, mode d'assemblage, tige de fer serrée ou taraudée dans un trou et qui est destinée le plus souvent à être rivée.

Profil, s. m. Profil, tôle découpée d'après le profil de la moulure que l'on veut obtenir et au moyen de laquelle le plafonneur tire les moulures en plâtre dans les plafonds, pilastres, etc.

Q

Quaré, adj. Carré — *dè quâré fier*, du fer carré ; *ine quâreie ponte*, une pointe carrée.

R

Rabat, s. m. Chanfrein, petite surface qui se forme en abattant l'arête à une pièce.

Rabatte, v. a. Chanfreindre ou chanfreiner, faire un chanfrein.

Raccourci, v. a. Raccourcir, rendre plus court.

Radressi, v. a. Dresser ou redresser, rendre droit — *radressi in' bâr di fier*, dresser une barre de fer, la rendre parfaitement droite.

Radreuti, v. a. Redresser, dresser ce qui a déjà été remis droit et qui a été plié depuis.

Rajusté, v. a. Rajuster, ajuster de nouveau.

Réke, s. f. Règle, bande de bois ou d'acier parfaitement dressée et qui sert à tracer des lignes ou à vérifier si les surfaces d'une pièce sont droites.

Ralonge, s. f. Voyez *alonge*.

Ralonghi, v. a. Voyez *alonghi*.

Rainneure, s. f. Rainure, entaille faite en long.

Rakomôder, v. a. Raccommôder.

Rampe, s. f. Rampe d'escalier.

Rappe, s. f. Râpe, lime rude pour limer le bois.

Rapairi, v. a. Rapparer, rejoindre à une chose, une autre chose qui refasse la paire; mettre des points de repère à un ouvrage.

Raplati, v. a. Aplatir plus fort ou de nouveau.

Raptiti, v. a. Rapetisser, rendre plus petit.

Raspèhi, v. a. Epaissir, rendre plus épais.

Rastreuti, v. a. Rétrécir, rendre plus étroit.

Rallârgi, v. a. Rélargir, rendre plus large.

Râve, s. m. Rave, espèce de rateau.

Rawhi, v. a. Réparer un outil tranchant ou pointu — *rawhi on pic à beche di canne*, dont la pointe à la forme d'un bec de canard.

Rèkrâhi, v. a. Graisser une serrure, une machine, etc.

Renvoi, s. m. Renvoi ou mouvement de sonnette; voyez *mouvemint*.

Reschâfer, v. a. Réchauffer, remettre au feu.

Ribouhi, v. a. Refrapper, forger une partie d'une pièce de manière qu'elle soit située tout à fait d'un côté de cette même pièce.

Richergi, v. a. Recharger, souder une masse de fer sur une pièce qui se trouve être trop mince.

Riclâwer, v. a. Reclouer, clouer de nouveau.

Ricouvrumint, s. m. Recouvrement, assemblage qui

consiste à mettre les 2 pièces l'une sur l'autre, c'est-à-dire que le bord de l'une recouvre l'autre.

Ridohi, adj. Emoussé, qui a perdu son tranchant.

Ridressi, v. a. Redresser.

Rifonde, v. a. Refondre, refondre du plomb.

Riforgi, v. a. Reforger, forger de nouveau.

Rifoulé, v. a. Refouler, rendre une pièce plus forte en la frappant par le bout pour faire rentrer les molécules du fer l'une dans l'autre, avant d'amorcer deux fers destinés à être soudés ensemble, on refoule toujours les deux bouts, afin de balancer la perte que subit le fer au feu et par suite du martelage.

Rifreudi, v. a. Refroidir, jeter un fer, une tenaille à l'eau pour le refroidir.

Rikette, s. f. Restes, déchets de fer, vieilles ferrailles, etc.

Rikûre, v. a. Recuire, chauffer une pièce au rouge, et la laisser refroidir doucement et insensiblement afin de la rendre plus tendre.

Rilimé, v. a. Relimer, limer de nouveau une pièce.

Risèmi, v. a. Repasser, aiguiser.

Rissôrt, s. m. Ressort de serrure, de porte, etc.

Ristai, s. m. Râteau-gril, ustensile de cuisine pour griller, rôtir, etc.

Riveur, s. f. Rivet, clou à river.

Rivni, v. a. Revenir, on laisse revenir l'acier au bleu, au jaune, etc., cela signifie que lorsqu'on trempe une pièce, après l'avoir plongée un instant dans l'eau, on la retire et on attend pour la plonger de nouveau qu'elle ait une couleur ou bleue ou jaune, etc., selon le degré de dureté que l'on veut obtenir.

Roï, s. m. Rouet, garniture de serrure pour empêcher de l'ouvrir avec une clef autre que celle qui est faite exprès.

Rôlai, s. m. Rouleau, tube en fer éûiré, employé comme rouleau de store extérieur pour vitrines, etc.

Rôlette, s. f. Roulette, petite poulie.

Rond, s. m. Rond, cercle pour cuisinière.

Rondale, s. f. Rondelle, pièce ronde percée d'un trou dans le milieu et qui se trouve sous un écrou pour ne pas user le bois en le serrant; v. *tourbale*.

Rosette, s. f. Rosace, petite rondelle en fer, en cuivre ou en corne qui se place aux crosses de portes.

Rude, adj. Rude, lime dont la taille est forte.

Rûle, s. m. Mètre, mesure.

Rustai, s. m. Voyez *ristai*.

S

Sabot, s. m. Sabot, la partie qui garnit la pointe d'un pilotis — bout de fer de l'aviron — plaque de fer légèrement courbée qu'on met dans les descentes sous l'une des roues des voitures, pour l'empêcher de tourner.

Sâvion, s. m. Sable. Le forgeron se sert parfois de sable quand il veut souder; il doit être fin et sec.

Séle, s. f. Bâton en fer carré avec un manche en bois, il sert à jeter dans certains jeux (*taper à l'âwe*).

Sémi, v. a. Aiguiser.

Serre, s. m. Serrure, appareil que l'on place aux portes pour les fermer — *serre so boi*, serrure qui se place sur le bois — *serre à écassé*, serrure qui s'encastre dans le bois *serre à leyi int' deux bois*, serrure entre deux bois, c'est-à-dire qui se place dans l'épaisseur du bois ou à entailler.

Serrureie, s. f. Serrurerie.

Sérwi, s. m. Serrurier.

Siervante, s. f. Servante, instrument destiné à supporter une barre de fer dont un des bouts est au feu ou pris dans l'étau.

Sikráwe, s. f. Erou, pièce percée d'un trou fileté dans lequel entre une vis.

Sikráwer, v. a. Tarauder, former le pas de vis aux écroux, boulons, etc.

Siseu, s. m. Appareil pour supporter la lampe. (De *sise*, soirée.)

Sitampe, s. f. Estampe, outil de forge, matrice.

Sitamper, v. a. Estamper, se servir de l'estampe.

Siteinde, v. a. Etendre — allonger.

Sôder, v. a. Souder. Réunir deux morceaux de fer par une soudure : le fer a la propriété de se souder à lui-même sans le secours d'aucun corps étranger.

Sôdeu, s. m. Soudoir ou fer à souder ; ordinairement en cuivre rouge, avec la queue en fer, ils sont employés par les plombiers, zingueurs, etc.

Sôdeure, s. f. Soudure ; travail de celui qui soude ; endroit soudé ; parcelles de cuivre servant à braser, souder.

Sofflet, s. m. Soufflet. Instrument pour produire le vent qui doit activer le feu.

Soffleu, s. m. Souffleur, ouvrier qui fait mouvoir le soufflet.

Soffleure, s. f. Soufflure, cavité qui se trouve dans l'intérieur d'une pièce en fonte ou en cuivre.

Soï, v. a. Scier, couper avec la scie ou avec la lime.

Sonnette, s. f. Sonnette.

Sorgeant, s. m. Sergent, outil pour serrer l'une contre l'autre deux ou plusieurs pièces.

Sori, s. f. Litt. Souris — petite grille composée de deux fers en croix recourbés, qui se place à l'entrée du tuyau de descente des eaux pluviales ou dans un bac de pompe pour empêcher les corps qui pourraient l'obstruer d'y pénétrer.

Souffe, s. m. Soufre. Les serruriers se servent parfois de soufre pour fixer les lances sur les barres d'une grille ; il fait l'office de colle.

Spaté, s. m. Feuillard. Fer dont l'épaisseur n'atteint pas cinq millimètres.

Squère, s. m. Equerre — fer d'angle — instrument servant à tracer les angles droits. *Fax squère*, voyez ce mot. — *Fou squère*, hors d'équerre.

Stikai, s. m. Etoquiau. Petite pièce dans les serrures qui soutient la couverture ou la planche.

Stok, s. m. Crochet à bout recourbé.

Stoumac, s. m. Conscience, tôle légèrement cintrée que l'on appuie sur la poitrine pour percer des trous à l'archet.

Stri, s. m. Etrier, lien de fer entourant deux pièces de bois pour les serrer ou suspendant une pièce à une autre, voyez *bride* et *lamai*.

T

Take, s. f. Plaque en fer ou de fonte qu'on applique sous l'âtre d'une cheminée ou sur l'ouverture d'un puits, d'une citerne.

Tankenne, s. f. Moufle, assemblage de poulies pour élever des fardeaux.

Targette, s. f. Targette, petit verrou dont le bouton se trouve au milieu.

Tasso, s. m. Tas. Masse de fer dont la face supérieure est aciérée et qui se pose soit dans l'étau, soit sur un billot, suivant la grosseur du tas, ou dans la main.

Ténon, s. m. Tenon, le tenon est la partie du petit bois qui entre dans la mortaise. — Coin; on se sert de gros coins pour démolir des murs de fondations, des voûtes, etc.

Téré, s. m. Tarrière, outil pour percer des trous ronds dans le bois.

Terfond, s. m. Tire-fond, œillet très fort à vis à bois.

Téro, s. m. Taraud, outil en acier fondu trempé et taillé en vis, il sert à tarauder les écrous.

Tiesse, s. f. Tête, partie supérieure du boulon, d'une vis — la partie carrée du marteau, etc.

Tirant, s. m. Tirant, barre de fer qui relie deux parties ou deux murs d'un bâtiment, d'une charpente et les empêche de s'écarter.

Torét, s. m. Touret.

Toune à gauche, s. m. Tourne à gauche, outil au moyen duquel on tourne le taraud dans l'écrou pour y faire le filet.

Tounevis, s. m. Tournevis, outil pour tourner et détourner les vis à tête fendue.

Tour, s. m. Tour, outil pour tourner.

Tour à tour. Mot composé, frapper devant en faisant tourner le marteau.

Tour di waindai, s. m. Vilebrequin.

Tourbale, s. f. Rondelle en fer forgé qui se place sous l'écrou lorsque le boulon n'a pas assez de filet pour serrer convenablement.

Tourniket, s. m. Tourniquet, il est destiné à tenir les persiennes ou volets extérieurs ouverts; il se compose d'une pièce fixe qui est assujettie dans le mur et d'une pièce mobile qui tourne verticalement au bout de la pièce fixe, cette pièce mobile est plus pesante d'un côté que de l'autre, le trou étant au milieu elle se maintient toujours verticalement, la partie ronde dessous et la partie méplate au-dessus.

Touwre, s. f. Tuyère, pièce de fonte percée d'un trou conique, dans lequel entre le bec du tuyau amenant le vent du soufflet. La tuyère est la seule pièce du soufflet qui reçoive l'action du feu.

Trainnant, adj. Trainant (ressort), genre de ressort qui est attaché au pêne et qui avance ou recule avec celui-ci, il n'est pas soulevé par la clef, c'est le pêne qui est soulevé et qui se dégage de l'entaille au moment où la clef le fait avancer ou reculer; on n'emploie plus guère ce genre de ressort que dans les cadenas.

Trawé, v. a. Trouer, percer un trou au moyen d'un poinçon.

Treie, s. f. Treillage, treillis.

Trefèn, s. m. Trident, fourche à trois dents.

Trépid, s. m. Trépier, instrument à trois pieds pour supporter.

Tresse, s. f. Tréteaux, support.

Treukois, s. f. Trois côtes ou trois pans, lime à trois côtés.

Trikoisse, s. f. Trikoise ou tricoise, tenailles.

Trimpe, s. f. Trempe, dureté que le fer et l'acier acquièrent par cette opération.

Trimper, v. a. Tremper, action de plonger le fer et l'acier dans l'eau froide.

Trinche, s. f. Tranche, lame qui se place dans un trou ménagé dans la table de l'enclume, dont on se sert pour couper à chaud ou à froid.

Trô, s. m. Trou.

Truskin, s. m. Trusquin, outil pour tracer des lignes, parallèles au bord de la pièce sur laquelle on trace.

U

Ustele, s. f. Outil.

Ustif, adj. Outillé. Outillage, collection de tous les outils nécessaires à une profession.

V

Vârllet, s. m. Valet, outil de menuisier qui sert à fixer les pièces de bois sur l'établi.

Vège, s. f. Verge (tringle)— *vège di pompe*, verge de pompe, tringle de fer qui tient le piston d'une pompe.

Vège di téré, s. f. Allonge de tarière ; tringle munie d'un pas de vis à une de ses extrémités pour allonger une tarière.

Vèrou, s. m. Verrou, espèce de fermeture — *plat vèrou*, espagnolette.

Vèroule, s. f. Virole, petit cercle de métal entourant le manche d'un outil pour l'empêcher de se fendre.

Vint, s. m. Vent. *Li soflèt n'donne pu dè vint*, le soufflet ne donne plus de vent.

Vis, s. m. Vis, pièce ronde cannelée en spirale — *vis à boï*, vis à bois — *vis à fier*, vis à métaux, qui se visse dans le fer.

Vis, étau, outil destiné à saisir et serrer solidement tout ce qu'on met entre ses mâchoires pour limer, buriner, etc., — *vis à l'min*, petit étau à main.

Vistrer, v. a. Visser, fixer avec des vis.

Voïe, s. f. Fente, ouverture produite par le passage d'une scie, d'une lime à refendre — ce que l'on coupe, l'épaisseur que l'on prend avec le burin sur la longueur de la pièce à diminuer, ex. : *ine voïe di burin*.

Volèt, s. f. Volet, fermeture mobile en tôle.

Volire, s. f. Volière, lieu où l'on enferme des oiseaux.

W

Wadefeu, s. m. Garde feu, grille qui entoure un poêle dans le but d'empêcher les enfants de se brûler.

Wèss, s. f. Cheville plate avec une tête que l'on met aux essieux des charrettes, pour empêcher les roues de sortir de l'essieu : elle a la forme d'un T ou d'une S.

Windai, s. m. Vilebrequin, outil pour percer et fraiser.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1876.

CONCOURS SPÉCIAL.

MESSIEURS,

Le jury, nommé à cet effet, ayant examiné le mémoire intitulé *Recherches étymologiques sur sept mots liégeois*, l'a jugé digne du prix. Il a néanmoins chargé le rapporteur de présenter les observations critiques suivantes.

Le verbe *saimî* (aiguïser) vient en effet du latin vulgaire *samiare*, lequel dérive de *samia*, scil. *cos* : pierre de Samos, d'où l'ancien wallon *seyme* (pierre à aiguïser), mais il n'est pas exact de dire que la terminaison liégeoise suppose une forme latine *samire* : la terminaison *iare* qui, d'abord, est devenue *ier*, s'est ensuite changée régulièrement en *î* (*i* long) dans le wallon moderne; ainsi *cangî* de *cambiare*, *bahî* de *basiare*, *saiî* de *exagiare*, etc. Remarquez aussi que le *a* de la forme supposée *samire* ne serait pas atone comme il l'est dans *samiare*. L'auteur ne peut donc pas se baser sur la privation d'accent pour expliquer la mutation en *é* ou *è* de

cette lettre *a*. Il est évident, d'ailleurs, qu'il implique contradiction d'expliquer le même mot par deux formes différentes à la fois.

A l'article *Esavène* je remarquerai que l'on dit aussi *noï sovène* ; par contre on disait en ancien français, non seulement *souvin*, mais aussi *en souvin* et *en savin*.

Je n'admets pas que *fer'* dans *tot fer'* vienne de *fere* : le sens y répugne (la signification véritable de *tot fer'* est : continuellement, sans cesse), et, quant à la forme, comparez *fir* (fier) de *fèrus*.

Deux mots de même forme (*pazai*) signifient l'un sentier, l'autre échalat. Il était assez inutile de dire que ces mots n'ont rien d'autre de commun que la forme.

Le verbe *puni* est, je crois, mal expliqué par l'auteur. Il signifie proprement infester, sans aucune idée accessoire de mauvaise odeur. Ainsi, *ine tère qu'est pûnèie* est une terre infestée de mauvaises herbes. Dès lors la parenté de ce mot avec *punaïse*, etc., devient fort douteuse. Ajoutez que les formes dialectiques *pougni* (dialecte de Malmédy), *poigner* (Ardennais) sont également contraires à cette étymologie. Selon mon appréciation, celui qui se sert du mot dans le sens en question entend faire simplement une application du verbe *punir*.

Le dernier mot traité est *winkî* qui signifie d'après Forir : faire un courant d'air. Je ne discuterai pas l'étymologie proposée (dialecte d'Aix-la-Chapelle

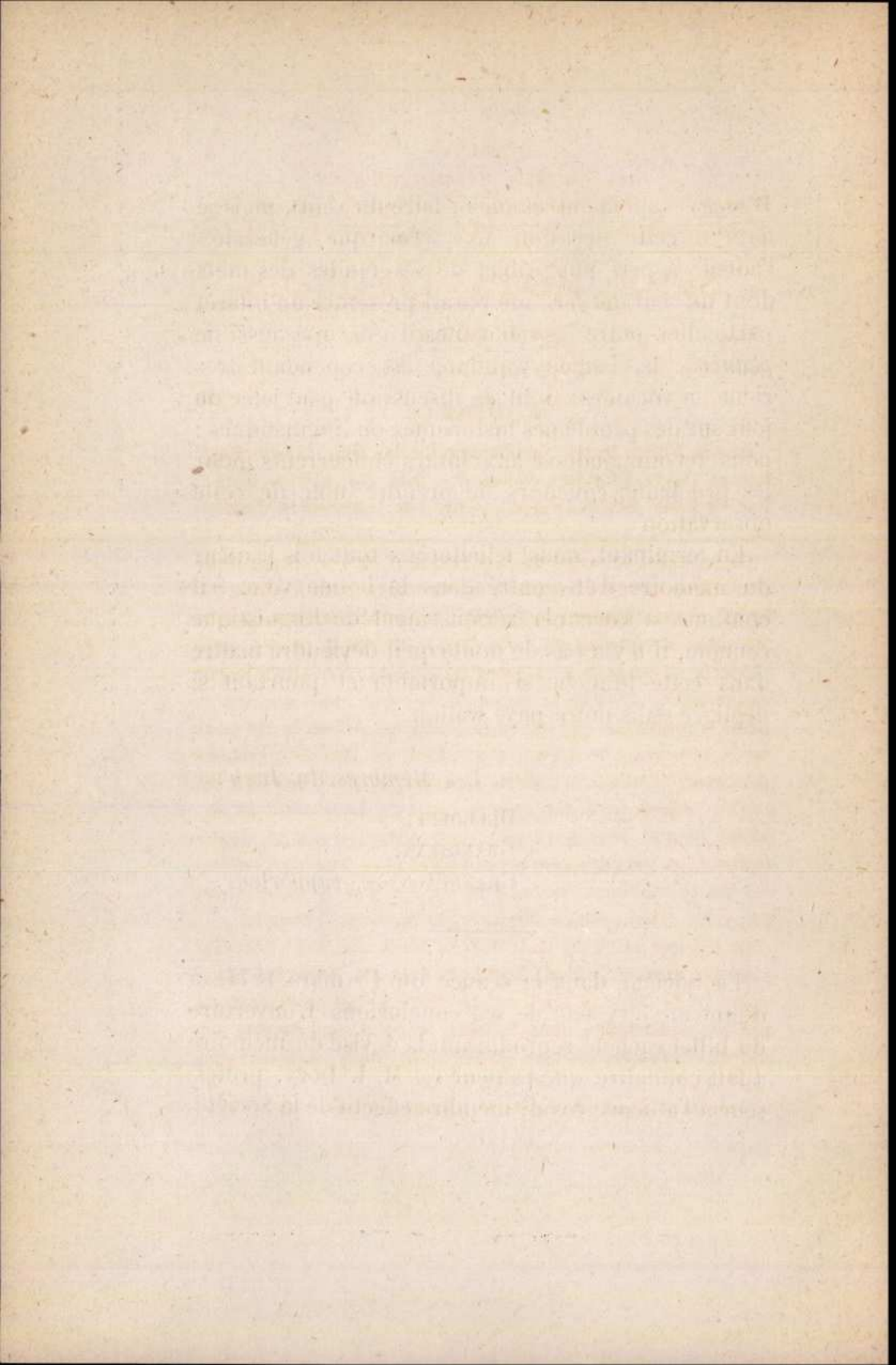
Winge — allemand *winden* : faire du vent), mais je ferai à cette occasion une remarque générale : l'auteur a pris pour objet de ses études des mots dont un seul (*tot fer'*) me paraît présenter un intérêt particulier (outre les mots cités il s'occupe aussi de *pennèie*). La langue wallonne est cependant très riche en vocables, dont la discussion peut jeter du jour sur des problèmes historiques ou linguistiques : nous recommandons aux futurs concurrents pour les prochains concours de prendre note de cette observation.

En terminant, nous féliciterons toutefois l'auteur du mémoire d'être entré dans la bonne voie. S'il continue à s'occuper sérieusement de linguistique romane, il n'y a pas de doute qu'il deviendra maître dans cette branche si importante et pourtant si négligée dans notre pays wallon.

Les Membres du Jury :

DELBOEUF,
GRANDJEAN,
GRANDGAGNAGE, *rapporteur*.

La Société, dans la séance du 15 mars 1877, a donné au jury acte de ses conclusions. L'ouverture du billet cacheté reproduisant la devise du mémoire a fait connaître que l'auteur est M. I. Dory, professeur à l'athénée royal, membre effectif de la Société



RECHERCHES ÉTYMOLOGIQUES

SUR

SEPT MOTS LIÉGEOIS

Par I. DORY.

1. Risèmi.

RISÈMI, Forir, Duviv. Cambresier. RISAIMI, Hub. RISAIMI, Rem. RISINMI, Duviv. (*Aiguiser, émoudre*). — Dial. ard., RASSÈMI, dans le Voc. de Body. SÉMIEU (Duviv.), ou RISÈMIEU, Gagne-petit, Remouleur.

Ce verbe est composé de la particule *ri* (fr. *re*) et du verbe simple *sèmi* ou *sinmi* (*aiguiser*), qui se trouve dans Duvivier (*). *Ri* (ou *re*) est un préfixe inséparable qui, ordinairement, marque répétition ou réitération ; mais, dans la bouche du peuple, cette particule se prépose à un grand nombre de verbes sans valeur apparente, et de la sorte naissent des composés qui ont la même signification que les verbes simples. Tel est le cas pour *rawhi* (synonyme de *risèmi*), proprement (*re-aiguiser*) ; *raccuser* (dénoncer) ; *rattinde* (attendre) ; *ricôper* (rogner, par ex. ses ongles) ; *rilaver les hielle* (laver la vaisselle). Le français dit lui-même *récurer*, *régaler* (Acad.) dans sens de *écurer*, *égaler* (égaliser), et les anciennes formes populaires *remercier*, *rencontrer* ont complètement détrôné les formes *mercier* et *encontrer*, qui, jadis, étaient seules admises dans la langue littéraire.

La seconde partie du mot, *sèmi* ou *sinmi*, est, sans doute, le bas-latin *samiare* (*acuere*, Nonius et Vopiscus, selon les continuateurs de Duc). Le Dictionnaire latin-français de Freund dit que Végèce l'emploie dans le sens de polir, fourbir avec des pierres de Samos. *Samiare* est dérivé de *samia* (sous-ent. *cos*),

(*) Et dans le vocabul. des Charpentiers, Body, *Bull.* a. 1866, 4^{re} liv.

queux ou pierre de Samos. *In acuendis gladiis* (dit Vossius, de *Vitiis Serm.*, lib. 4, cap. 23) *cultrisque et aliis, utebantur samia cote*. Vossius cite aussi le bas-latin *samiarius* et le bas-grec *σαμιατῶς* (rémouleur). De *samia* est dérivé le vieux mot *seyme* (queux, pierre à aiguiser).

Le nom de l'agent est *sémieu* ou *sinmieu* (Duviv.), et plus souvent *risémieu*, *risinmieu* (bas-lat. *samiator*, dans THEIL).

2. È savène.

Noï è savène signifie *nager sur le dos*. Forir écrit très bien è *savène*, en deux mots ; mais à l'article *savène*, il dit que ce mot signifie *dos*. Or *savène* est la transformation wallonne du vieux mot français *souvin*, *sovin*. *Savin*, dérivé du latin *supinus*, couché sur le dos. *Supinus*, qui a donné à l'anglais *supine* (même signification), est devenu *souvin* ⁽¹⁾, par le changement de *p* médial en *v*, qui n'est pas rare : *arriver*, *arripare* ; *savon*, *saponem* ; *savu*, *sapere*. Ex. *Soissante mille en gisent mort* SOUVIN, *Roman de Roncevaux*, page 49, dans CARPENTIER.

Au lieu de *souvin*, on disait aussi *sovin*. Or *o* permute fréquemment dans notre patois, avec *a*. (Dict. de Grandg. sous *manôie*, de *moneta*.) On ne cite guère en français que *dame*, de *domina*, *danger*, de *dominiarium*, et l'interjection *dame !* de *dominus*. (Je compare l'interjection liégeoise *signeur*.)

Pour le changement de *i* long accentué en *è*, je comparerai *cortina*, *gordène*, *spina*, *spène*, *mine* (de *minium*, selon litt.), *mène* (*di fiér*, *di plonk*, etc.).

3. Pennèie.

Liég. PENNÈIE ; namur. PENNÉE ; Charler. PÉNAIE (Sigart) ; mont. PENÉE. (Prise de tabac.)

Sigart dérive *penée* de *pincée*. Pour le rapport logique, il aurait pu invoquer l'anglais *pinch* (propt. *pincée*), qui s'emploie

⁽¹⁾ *Souvin* se dit encore en Champagne, TARBÉ, *Recherches sur..... les patois de Champagne*, II, 222.

dans le sens de *prise* (de tabac). Mais le montois a *pinchée* et *pinchie*, dans le sens de *pincée*, et le passage de ces deux mots à *penée* paraît difficile.

On ne dit pas seulement, dans le patois de Liège, *ine pènêie*, absolument, pour une prise (de tabac) ; on dit aussi *ine pènêie d'inche*, c'est-à-dire une plumée d'encre (FOR. REM.) ; et c'est cette dernière locution qui permet de supposer que *pennêie* est dérivé de *penne* (plume), et signifie *plein une plume*, comme qui dirait *une plumée*. Ce mot est donc formé comme les mots liégeois *pelletêie*, *cherrêie*, *houpelêie*, *truvelêie*, *berwètêie*, et le namur. *choutée* (du fl. *shoot*, giron), plein un giron.

Puis le sens s'est étendu, par une comparaison toute naturelle, de l'encre, au tabac en poudre. L'extension est bien plus extraordinaire dans le rouchi *palée d'inke*, mot à mot *pelletée d'encre*.

La ressemblance de *pennêie*, de *penneter* (priser), et de *penneteu* (priseur), avec *petun* (ancien nom du tabac), *petuner* (priser ou fumer), serait, d'après cela, tout à fait fortuite.

Le primitif *penne* (plume) n'existe plus dans le patois de Mons ; du moins Sigart ne le donne pas ; mais le dérivé *péna* (aile) s'y trouve, et suffit pour alléguer le simple *penne* ; c'est, du reste, un vieux mot français, qui a été repris par Buffon, si je ne me trompe.

Duvivier donne aussi à *pènêie* la signification de *bout de fil non tissé* ; et Forir définit *fi d'pennêie*, fil pour attacher les chandelles. C'est évidemment un tout autre mot que *pennêie* (prise) ; il faut le rattacher au fr. *penne* (LITT. *Penne*, 2), tête de la chaîne, terme de tisserand, que les étymologistes dérivent du bas-breton *pen* (bout, tête).

4. **Tofér** (toujours, continuellement).

Ce mot liégeois ne me paraît pas pouvoir venir de *tota feria*, comme le dit Simonon, 1° parce que *feria* a donné en wallon *fôre* ; 2° parce que *feria* étant féminin, l'adverbe liégeois eût été

plutôt *tote fère*, et non pas *tofèr* (pour *tot fèr*). On disait même au singulier *tote jour* (Continueurs de Duc., sous *toldis*), dans la Chanson de Roland, *tote jur*, vers 1780, dans le sens de *tos jors*, *tôte jor* représentant *tota diurna*. Nous disons de même, en fr., *toutefois* (*tute veie*, *ibid.*, vers 2274), de *tota vice*. (Diez.)

Tofer est, je crois, l'adverbe latin *ferè* renforcé par *tot*. — *Tot*, dit le *Gloss. fr.* qui fait suite à Ducange, se joint avec d'autres mots pour leur donner plus d'énergie : *tot maintenant*, *tot enfin*, *tout partout*, *ibid.* ; *tut veirement*, Chanson de Rol., 3101. Nous disons encore *torade*, *tocial* (*Chans. de Rol. tut issi*, 2435). — Quant à *ferè*, qui, ordinairement, signifiait *presque*, il s'employait aussi dans le sens de *d'ordinaire*, *communément*, *généralement*, *presque toujours*. Renforcé par *tot*, il signifiera naturellement *toujours*.

E bref accentué devient ordinairement en wall. liégeois *i* (fr. *ie*) : *de retro*, *dri* ; *pedem*, *pid* ; mais il y a des exceptions : bas-lat. *pētia*, *pēsse* ; lat. *tēnuis*, *tēne*, *spēcies*, *spēce* (épices) ; *mēdicus*, *mēde*.

Tofèr n'a que le sens précis de *toujours*, *continuellement* ; il ne peut s'employer dans tous les cas où l'on se sert de *todis* ; ainsi on dira *prindez todis çoula* (en attendant et non pas *tofèr*), et non pas *prindez TOFER çoula*. *Je n'iret nin todis mi* (en tous cas), et non pas *tofèr*. *Tofèr* a donc un sens précis, qui se rapproche toujours sensiblement de celui du lat. *ferè*.

5. 1° **Pazai** ou **Passai** (Sentier).

2° » » (Échalas).

Mots congénères : 1° Rouchi, *Passeau* (passage, petit chemin, sentier). — Ard. *Pauxai*. — Dans CARPENTIER, *Gl. fr.*, *Passeau* (passage, sentier). — 2° Ard. *Pachant* (piquet, pieu). — Patois du centre de la Fr., *Pessiau* et *Paissiau* (échalas). — Vieux fr. *Paissel*, *Pesseau*, *Peschcau*, *Peysseau*, *Pesson* (échalas), dans CARP. — *Paisseau* (bois plat, échalas fait de cœur de chêne),

FURETIÈRE. — *Passon*, t. de bûch. (Piquet pour tendre les filets dans une tenderie), *Vocab. de Body. Bull.* 68.

Malgré la ressemblance extérieure de ces deux mots liégeois, ils appartiennent à des radicaux différents. Le premier est un diminutif de *pas*, lat. *passus*, au sens de *transitus*, *iler*, *via*. On dit encore, en français, *un mauvais pas*, pour *un mauvais PASSAGE*, un endroit où il est difficile ou dangereux de passer. La terminaison et l'accent montrent qu'il représente un diminutif fictif *pasellus* ou *passellus*. Les continuateurs de Ducange ne donnent que *Passata* (*vicus, via, semita*), d'où *passée* (sentier), pat. du centre de la Fr., lequel vient plutôt de *passare*.

Pazai ou *passai* (échalas) vient du latin *paxillus* (dans Varron, *petit pieu, étançon*), qui avait pris, dans le bas-latin, la forme *passellus* (*pedamentum quo vinea fulcitur*, Continuateurs de Duc.).

Le latin *palus* étant, pour les étymologistes une abréviation de *paxillus*, il s'ensuit que le français *pal* ou *pieu* (liég. *pâ*) part enfin de compte, du même mot que le liégeois *pazai*.

Et *paxillus*, d'où vient-il ? Freund semble le rattacher au grec *πασσαλος* (*pieu*). Les deux vocables partent certainement du même thème ; mais le mot latin n'est pas emprunté ; il est aborigène, si je puis ainsi parler. — *Πασσαλος* renferme le radical *παγ*, qui est dans *πηγνυμι* (ficher, enfoncer, fixer), de *παγω*, forme allongée de *παγω* ; et *paxillus* *pag-sillus*, vient de la même racine *pag*, qui est dans *pango* (inusité *pago*, dans les XII tables), supin *pactum*, même signification.

6. Pûni.

Liég. *Pûni*, ard. *Poiner*, pat. de Malm. *Pougni* (infecter empuantir, empester, infester).

Ex. *Ine cave qu'on pûnihève, ci n'esteût, ciète, nolle chichète*, une cave qu'on infectait, certes, ce n'était point une bagatelle, MAGNÉE, dans l'*Annuaire de la Société*, a. 1871, p. 73. — *Ine tère punèie*, une terre infestée de mauvaises herbes.

Ce mot est, je pense, de la même famille que le vieux fran-

çais *empunaisier* (empuantir), *Gl. de Carp.*, que les mots français *punaisie* (sens primitif, mauvaise odeur, puanteur. *Punaisie* a encore ce sens en Champagne) *ibid.* *punaise*, et l'adjectif *punais* 1° qui sent mauvais, 2° particulièrement, qui rend par le nez une odeur infecte) ; picard *punasse* ; provençal *putnais* ; dans le patois du centre de la France, *punais* signifie *puant*, *fétide*. — Littré reconnaît là, grâce au provençal *putnais*, le radical *put*, qui est dans le lat. *putere*, sentir mauvais. — La lettre *n* de *pûni* est donnée par ces différentes formes ; elle est également donnée par le bas-latin *putonius* (ou *putacius*), nom du *putois*, animal à odeur fétide.

Pour le changement de *u* en *oi*, dans l'ardennais *poiner*, j'invoquerai le mot *noise*, de *nuptice*, et le mot *boîte* de *bux'da*. Quant à la voyelle *û* du mot liég., qui est longue, elle provient peut-être, soit de la contraction : *pûni* = *putni*, soit de la confusion avec l'homonyme liégeois *pûni*, punir.

Pûni (infecter) serait, d'après cela, un tout autre mot que *pâni* (punir).

7. Winki.

Winki, FORIR. Ex. *On sint qu'i winkêie fameusemint por là*, on sent un courant d'air très vif qui vient par ce coin là.

Ce verbe vient, je crois, du verbe *wenge*, qui, dans le patois d'Aix-la-Chapelle, signifie, selon Müller (*die Aachener Mundart*), *stark wehen, stürmen*.

Wenge est une altération de *winden*, venter (de *Wind*, vent), suivant une tendance de ce patois à substituer *k* ou *g* à *d*.

Ex. : *benge*, *binden* ; *Bank*, *Band* ; *Pang*, *Pfand*, etc., où l'on voit la dentale du 1^{er} rang remplacée par la muette du 1^{er} ou du 2^e rang, changement analogue à la permutation du *k* et du *t*, qui est assez fréquente dans nos patois. Ainsi le liégeois *crimeur* (crainte) vient du latin *tremorem*, le liégeois *cumulet* (culbute), et le français *tomber* ont la même étymologie (GRANDG. *Dict. étym.* à *crimeur*, à *cumulet* et à *crêtelai*).

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1876.

RAPPORT DU JURY SUR LE CONCOURS N° 10 DU PROGRAMME.

MESSIEURS,

Le concours de l'année 1876 n'a pas donné des résultats fort brillants. Les concurrents sont encore venus se heurter aux mêmes écueils que l'année dernière. Le premier ne tient aucun compte du précepte de Boileau :

Sans la langue en un mot l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Et le fonds de sa pièce serait irréprochable qu'il en eût perdu le bénéfice par la faiblesse de la forme. Le second perd de vue l'autre précepte :

Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant ;
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.

Le sujet de sa comédie est assez heureusement inventé, mais il le gâte en partie par le manque de mesure dans le développement de la fable.

Li Hantrêie d'à Fifine èt l'Crapaute d'à Mathi.
Tel est le titre de la première pièce. Elle débute par un hors-d'œuvre assez étendu, où l'on nous fait con-

naître que *Mathi* est incommodé par de mauvais voisins. Puis nous apprenons que *Mathi*, un bon bourgeois, courtise *Marie Josèphe*, fille de *M^{me} Pouhon*, couturière de son métier. Son camarade *Hinri* vient lui révéler qu'elle en aime un autre. *Mathi* va droit chez sa fiancée avec *Hinri*, afin de savoir à quoi s'en tenir. Il en résulte une scène d'explications, où le menteur est confondu. *Mathi* donne rendez-vous chez lui à *M^{me} Pouhon* et à sa fille, à l'effet de prendre les dispositions nécessaires pour le mariage. *Fifine*, servante de *Mathi*, est recherchée à la fois par *Henri*, *Gerâ* et *Hilaire*. Elle éconduit les deux premiers. Son maître, qui est au courant de la situation, l'engage à épouser *Hilaire*, et lui propose de célébrer les deux noces en même temps. Lorsque *M^{me} Pouhon* et sa fille sont arrivées, il fait entrer l'amoureux de *Fifine*, et l'invite à s'asseoir à sa table avec la servante. On convient de l'époque du mariage, et la scène finit joyeusement par une chanson.

Cette pièce est une comédie d'intrigue ; car, à part le menteur, qui disparaît comme une fusée dès le début, à part la servante, qui se montre d'abord tant soit peu coquette pour se fixer ensuite subitement, les mœurs et les caractères n'y sont touchés que très superficiellement. Mais nous ne trouvons pas ici ce qui constitue un des grands mérites d'une pièce d'intrigue, ce tissu d'aventures plaisantes, qui tiennent le spectateur en haleine jusqu'au bout, et excitent un

intérêt toujours croissant ; c'est une action trainante sans aucun incident qui pique la curiosité.

Le dialogue est pâle et présente parfois un vain babil sans le moindre rapport avec l'action principale.

Le wallon, qui est celui de Liège, est très incolore, et souvent d'une grande incorrection. On en jugera par les textes suivants : *Ji t'frei bin vèi qu'ji n'sos nin on bavârd. — I fâret bin qu'ji louke dè trovér on moyin po louki dè baguér. — Ji n'ti poux creûre sins qu'j'âie jâsé à lêie. — Ni sés-s' nin bin qui po minti j'n'a wâde. — Il est bin à dotér qu'elle a dès amateûr. — Coulà n'vis r'garde nullemint. — Tos ces jama... fèt qu'po fér ces moussemint. — Li timps sovint nos mâque. — Mi fèie, nos frans autmint, ca nos aute po fér l'fiesse, nos frans n'tasse di cafè avou n'dorêie è l'plèce.*

Notons en passant l'abus que l'auteur fait du tutoiement. Comme chacun sait, il ne s'emploie guère dans notre patois que quand on injurie ou qu'on est sous l'empire d'un sentiment très vif.

Le mètre est varié à l'infini. Il y a des vers de douze, de dix, de six, de quatre et même de onze syllabes ; ce qui produit parfois les effets les plus désagréables : on voit les pensées les plus communes sautiller dans une kyrielle de vers très courts. Si l'intention de l'auteur a été ici de mêler sa pièce de chants, l'effet est complètement manqué ; car, abstraction faite de la chanson du dernier acte, ces

passages composés de petits vers de six ou de quatre syllabes font partie intégrante du dialogue, au lieu de contenir l'expression d'un sentiment.

Le vers fourmille d'hiatus et présente parfois des assonances désagréables. L'auteur ne s'est pas préoccupé de cet heureux mélange de rimes qui fait un des charmes du langage des vers. C'est ainsi que, dans les scènes 1 et 2 du 1^{er} acte, nous trouvons neuf rimes consécutives en *i*.

Cette pièce est absolument dépourvue de tout mérite littéraire.

La seconde pièce est intitulée : *li boîte d'à Mathi, ou on billet d'lombârd*. Ici l'exposition est nette. Dès les premiers vers M^{me} Gètrou et sa fille *Marëie* nous font connaître le héros de la pièce, *Mathi*, père de *Marëie* ; c'est un *pèketeux* endurci, et, de plus, un homme très grognon. M^{me} Gètrou est une femme très acariâtre, qui, au lieu de prendre son mari par la douceur, le querelle et l'injurie constamment. Au moment où la scène s'ouvre, elle attend impatiemment le retour de son mari ; elle compte sur sa *quinzaine* pour parer aux dépenses nécessaires à la toilette de sa fille, qui doit aller au bal le lendemain, et spécialement pour retirer du Mont-de-piété la paire de boucles d'oreilles qu'elle a dû y déposer. *Mathi* tardant à revenir, elle va à sa recherche, et *Marie*, restée seule, reçoit la visite de son fiancé, *li crollé Chanchèt*, qui vient lui annoncer qu'il s'est enfin procuré les papiers indispensables pour le mariage.

M^{me} Gètrou revient, et Chanchet la presse de parler à son mari de son mariage. Mathi rentre ivre après avoir dépensé toute sa *quinzaine* en *tournées*. Gètrou, qui avait eu soin de recommander à sa fille de faire bon visage à son père, n'a rien de plus pressé que de l'invectiver de la plus vilaine façon. Il en résulte une rixe des mieux conditionnées, où Chanchet ne peut que difficilement garder sa neutralité. C'est à grand'peine s'il parvient à exposer l'objet de sa visite. Mathi profite de l'occasion pour dire du mal de sa fille, mais il accepte, et veut, suivant l'habitude populaire, offrir une prise pour sceller en quelque sorte l'arrangement. Il s'aperçoit qu'il a perdu sa tabatière d'argent. Ce sera là le nœud de la pièce. Chanchet s'en va en recommandant la modération aux deux femmes. Gètrou profite si bien du conseil qu'elle recommence à accabler son mari d'injures. Il s'endort enfin sur sa chaise en pensant à sa tabatière. Bientôt Marie la retrouve dans la cour, et Gètrou va la placer au *lombard* afin de se procurer de l'argent.

On s'apprête pour la fête, et Marie remet son père de bonne humeur en lui donnant sous main une partie de ses épargnes. Chanchet arrive, et brûlant, comme on dit, une chandelle au diable, vide quelques *hénaps* avec son futur beau-père.

On se trouve le lendemain au bal avec la famille du fermier *Jacquet*. Mathi reconnaît sa tabatière entre les mains du fermier. Il la réclame. De là une dispute à laquelle Gètrou, qui y est la première

intéressée, met adroitement fin. Jacquet promet de venir le lendemain chez Mathi pour lui montrer la tabatière contestée. On boit, on chante, Mathi dit des joyeusetés. Paix générale, cette fois. Lundi, Gètrou, qui a perdu le billet du Mont-de-piété, fait une scène à sa fille, qu'elle accuse, dans sa mauvaise humeur, d'être cause de tout l'embarras.

Chanchet et toute la famille Jacquet arrivent. Mathi, qui a dormi la grasse matinée, se lève joyeux, et on se remet à boire. Gètrou, afin de disposer convenablement son mari en sa faveur, est d'une humeur charmante.

Le fermier montre enfin la tabatière. A peine Mathi l'a-t-il entre les mains, qu'il s'écrie : Je l'ai, je la garde ; la plaisanterie a duré assez longtemps. Le fermier s'en empare de nouveau. Mathi se fâche et menace de recourir à la police. Alors Gètrou se met à genoux devant son mari et implore son pardon.

Mathi pardonne de bon cœur en faveur de sa fille et frappé de la gêne extrême où sa passion met toute la famille, il jure ses grands dieux qu'il ne boira plus.

Tel est le canevas de la pièce, qui paraît assez terne, la pièce en effet ne brille pas par une intrigue fortement charpentée ; c'est plutôt une succession de scènes qui ne découlent pas toujours du sujet. Elle appartient à ce que Marmontel a appelé le bas-comique. Ce genre est aussi légitime dans le domaine de la littérature que dans celui de la peinture, où

Teniers l'a traité avec une supériorité incontestée.

La comédie populaire n'est guère admise sur la scène qu'en vue de délasser le spectateur du sérieux des grandes pièces, elle touche de près au vaudeville, surtout lorsqu'elle est mêlée de chant, comme ici.

Pour réussir dans ce genre, il faut d'un côté un réalisme de bon aloi, du coloris et une franche gaieté. D'autre part, il faut savoir se borner.

Ainsi deux écueils à éviter : on risque de tomber dans le comique grossier, qui ne peut être regardé comme un genre que par les réalistes à toute outrance, ou l'on fatigue par des longueurs. L'auteur s'est bien permis deux ou trois plaisanteries un peu rabelaisiennes, mais il a généralement peint avec des couleurs convenables ce ménage, où se trouvent des éléments de bonheur, et qui, par suite de la passion du mari, éprouve toutes sortes de désagréments et d'ennuis. Quant au second point, la pièce paraît trop longue. Il semble que l'auteur ait pris à tâche d'étirer le sujet afin d'avoir quatre actes. La comédie présenterait sans aucun doute un intérêt mieux soutenu si l'auteur la condensait et la réduisait en trois actes, en retranchant tout ce qui ne se rattache pas d'une manière intime au sujet proprement dit. Ainsi la scène du bal est évidemment un hors-d'œuvre.

La pièce est écrite dans le patois de Liège.

L'auteur connaît bien notre patois, et il a respecté les règles de la versification.

Telles sont, Messieurs, les considérations qui ont engagé le Jury à vous proposer d'accorder un second prix à la comédie intitulée *li Boîte d'a Mathi*. Mais il est entendu que la pièce ne sera livrée à l'impression qu'après avoir été revue avec soin. L'auteur sera invité à se mettre en relation avec le Jury et à tenir compte de ses observations.

En tous cas, la Société se réserve le droit de faire connaître la pièce par extraits (1).

Les Membres du Jury :

ALVIN,

DELBOEUF

et DORY, rapporteur.

La Société, dans sa séance du 15 juin 1877, a adopté les conclusions du Jury. L'ouverture du billet cacheté portant la devise : *On chèt piède ses poïèche*, etc., a fait connaître que M. Delarge, instituteur et membre effectif de la Société, est l'auteur de la pièce récompensée. L'autre billet a été brûlé séance tenante.

(1) Nous publierons ces extraits après révision de l'auteur.

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS DE 1876.

RAPPORT DU JURY SUR LES CONCOURS N^{os} 13 ET 14 DU PROGRAMME.

MESSIEURS,

Les Concours dont nous avons à vous entretenir offrent un champ bien vaste aux écrivains : le 13^e demande une satire de mœurs liégeoises ; le 14^e, plus large encore, appelle « un crâmnion, une chanson, ou, en général, une pièce de vers propre à être chantée sur un air connu ou à faire. » Et cependant, en 1876, comme dans mainte année antérieure, nous n'avons obtenu que des résultats très médiocres : la muse wallonne sommeille, et nos efforts n'arrivent pas à la réveiller. Nous nous bornerons donc à dresser un procès-verbal succinct des résultats que nous avons obtenus.

13^e CONCOURS.

Cinq pièces ont été envoyées, avec les titres suivants :

1^o In' drôl d'explication ;

2° So l'voïe di Chîvrîmont ;

3° L'Homme aoureux ;

4° Les Bottresses ;

5° Les deux Voisins.

La première, délayée en mauvais wallon, n'est pas même une satire ; ce serait tout au plus ce que les vieux auteurs dénommaient une *épigramme*.

La seconde, en revanche, est par trop wallonne : l'écrivain a oublié que, aux termes de notre programme, « dans toutes les pièces envoyées au concours, les convenances devront être respectées, tant pour le fond que pour la forme. »

La troisième est une collection de banalités sans saillies, sans relief. L'auteur prend pour devise : « la beauté de cet ouvrage se trouve dans la richesse des rimes, » mais nous doutons fort qu'il aurait réussi, si même nous n'avions institué qu'un concours de bouts rimés.

La quatrième aborde un sujet éminemment populaire : les Bottresses. Soignée au début, elle s'allonge péniblement ; la phrase languit, le trait s'émousse, et la lourde forme de l'alexandrin ne contribue pas à ranimer le fond. — Nous manquerions cependant de justice en classant dans les non-valeurs un morceau qui forme un tableau de mœurs plutôt qu'une satire.

La cinquième est l'éternel parallèle de l'homme rangé et de l'homme dissipé. L'auteur rajeunit son sujet par des observations piquantes et nombreuses,

prises sur le vif ; son début est parfait, son style est correct ; mais la faconde déborde parfois, et la pièce ne s'arrête qu'au 235^e vers. Nous devons signaler que les mêmes idées se rencontrent dans deux œuvres de M. Ch. Rémion, couronnées en 1872 ; mais comme elles n'ont été publiées qu'en 1877, il est impossible d'accuser l'auteur de « les deux Voisins » de s'être inspiré de son prédécesseur. Nous l'avons déjà dit, d'ailleurs, le sujet est de ceux qui frappent nécessairement les yeux de tous les observateurs, et ce n'est probablement pas la dernière fois qu'il se reproduira dans nos concours.

Le jury vous propose de décerner un 2^e prix, médaille d'argent, à l'auteur de : « Les deux Voisins, » devise : « E l'wâde di Diu, c'n'est nin jurer ; » et une mention honorable, avec impression, à l'auteur de : « Les Bottresses, » devise : « Az elles li pompon. »

14^e CONCOURS.

Ici nous trouvons dix morceaux :

- 1^o A l' novel an ;
- 2^o Mi feumme ;
- 3^o I fât todi warder n' pomme po l' seû ;
- 4^o Leïz les dire ;
- 5^o I n'est maïe trop tard di bin fer ;
- 6^o L'adzeûr à l'aut' patreie ;
- 7^o Les joûs s'sûvet ;
- 8^o Lu charité ;
- 9^o Loukiz à vos ;
- 10^o Nanette.

Le n° 1 n'a rien d'original et n'est pas destiné à être chanté : l'auteur a cependant le sentiment de l'harmonie et du rythme, et devrait s'essayer au couplet.

Le n° 2 est une de ces honnêtes amplifications que l'on croit toujours avoir déjà entendues.

Le n° 3 n'a ni refrain ni mesure et n'est pas écrit en wallon, mais ce panégyrique de la Banque populaire part évidemment d'une bonne intention.

Le n° 4 ne manque pas de gaité, mais il était impossible de réussir sept couplets sur la laideur d'un homme, même avec la musique d'Amanda.

Les n°s 5 et 6 sont tout à fait insignifiants, et nous ne pouvons guère dire autre chose de l'espèce d'Elégie qui porte le n° 7.

Le n° 8 n'a que trois couplets, sans ponctuation, presque sans orthographe, et dans un wallon qui n'est pas de Liège : cependant l'auteur prêche si chaudement la charité que nous nous laissons toucher.

Les n°s 9 et 10 sont des cràmignons. — Le n° 9 n'a pas moins de 37 distiques, en dehors du refrain, et le poète a pris la peine d'y ajouter la notation d'un air inédit. Malheureusement son œuvre n'est pas un cràmignon, mais un long bavardage, agrémenté d'un conte ennuyeux, mis dans la bouche du coryphée.

Le n° 10 est un vrai cràmignon, d'une facture malheureusement négligée et parfois dure : mais... nous n'avons pas le droit d'être très difficiles.

Le jury vous propose d'accorder la mention honorable, avec impression, aux auteurs de :

N° 8 : *Lu Charité*. Devise : « Lu charité, c'est l'loïeur dè monde ; » et

10 : *Nanette*. Devise : « Elle était belle !!! »

Toutes les décisions ont été prises à l'unanimité.

Fait à Liège, le 20 juillet 1877.

Le jury,

J. DEJARDIN,

ALPH. FALLOISE

et A. NIHON, *rapporteur*.

La Société, dans la séance du 17 novembre 1877, a donné au Jury, acte de ses conclusions. L'ouverture des billets cachetés annexés aux mémoires récompensés, a fait connaître que, pour le 13^e concours, M. Ed. Remouchamps, de Liège, est l'auteur du n° 5 : *Les deux Voisins* ; et M. G. Delarge, de Herstal, celui du n° 4 : *Les Botteresses* ; et, pour le 14^e concours, M. Armand Jamme, de S. Hadelin-Olne, celui du n° 8 : *Lu Charité*, et M. G. Delarge, de Herstal, celui du n° 10 : *Nanette*. Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

LES DEUX VOISINS

MŒURS POPULAIRES

PAR **Éd. REMOUCHAMPS.**

Comme on l'bresse,
Comme on l'beût.

Vos d'hez qu'fait chîr viquer, qui l's affair' ni vont nin,
Qu'vos n'polez jus ni d'sus, et qui d'cial à pau d'timps,
Si ça ni vat nin mi qui n'a stu disqu'à c'ste heûre,
Vos sèrez bin foirci dè taper l'ouh' so l'beûre.
I v'sônn' qui po l'mâlheur so l'térr' vos estez v'nou,
Vos d'hez qu'on v's a sègni, télmint qu'tot v'toùn' li cou ;
Enfin, i fat bin l'dire, il aviss', saint Houbenne,
Qui conte in' liv' di bourr', vos v'cassrîz bin l'narenne !
Min mi, j'a tant d'bonheûr, qui sins m'dizawirer,
Jus d'on teut, vis sônn'-t-i, ji poreus bin toumer.
Ossu, ni v'gènez-v'nin : vos d'hez qui j' l'a haïette,
Et qui tot v'nant à mond', j'aveus sûr in' hamlette !
Volà, c'est l'destinéie, à vos ouïes, qui fait tot,
Et nos n'estans po rin là d'vins, ni mi ni vos.
C'est çou qui v'tromp', voisin, et ji v's èl vous fer veie,
Pusqui vos m'fez l'honneur dè m'dimander conseie.
D'abôrd ji v'racontret mi manîr' dè viker,
Puis nos veurans in' gott' kimint qu'vos v'kidûhez.

D'abôrd, mi, ji m'liv' timp' : l'hiviér d'avant qui l'jou n'vinsse,
L'osté, ji sos so pid, sovint d'avant qu'on n'étinsse

Li coq chanter. Ji m'ras', ji m'lév', ji m'mousse; après,
Tot foumant n'diméie pip', ji disais mes volets.
Mi feumm', co pus timprowe, a déjà fait n'blaméie,
Et so l'timps qui s'coqu'mâr dizeu l'feu grusinéie,
So l'marchi di Saint J'han, elle est évôie ach'ter
Tot' les p'tites légum' qui li fât po s'diner.
So c'timps là, mes èfants fet leu p'titès toilette;
Mi; po siervi mes cand', ji sos podri m'cang'lette.
Ah! Kibin d'feie, voisin, n'as-j'nin, qwand vos v'lèvez,
Int' nos deux, seûie-t-i-dit, gangni po li d'juner!
I n'est nin foirt costant, si v'fât bin dir' li vraie:
C'est des tât', dè cafè, ca n'leyans l'fricasséie
Po l'dimègn', min on clâ, nos l'hagnris bin ès deux,
Qwand l'diner vint; ossu, magn'-t-on à ralèch' deugt
Châr et poteie... Po beûr', j'a sovint oïou dire
Qui fât s'continter d'aiw', qwand on a qu' po dè l'bire;
Min qu'on pout beûr dè l'bîr', qwand on a pò dè vin.
C'est aiusi qui ji fais, et ji m'ennè trouv' bin:
Ji k'mince à beûr dè l'bîr'. Portant, i fât qu'ji v'deie,
Qu'à l'fiesse et àx grand jòus, ji n'louqu'nin à n'boteie;
Ca n'pinsez nin, savez, ji n'mi meskeus mâie rin;
Pa ji séreus l'prumîr à blâmer l'avar' chin,
Qui po fer d'l'âdizeûr, po s'acoiri des rintes,
D'avant dè magnî si freut on pleut à l'pai di s'vinte.
Portant, i n'a n'saquoi qui n'fât jamâie rouvi:
Fât qu'on magn' po viker, mâie viker po magnî!

Qwand nos avans d'juné, les p'tits nos d'net in' bâhe,
Et puis i vant è s'cole; adon mi feumme, à si ahe,
Kiminc' ses p'tits ovrèg': r'mett' li manège à pont,
Keûs', ristrict', fait l'diner, et triméie tot dè long:
S'ell' n'est nin è manèg', c'est qu'elle est è s'botique
Qu'ell' marquéie ses p'tits compte, ou qu'ell' sièv' ses pratique.

Ell' sòrt' foirt pau sovint, quéqu'feie po n'commission,
Çou qu'est râr', ca nos fans nos p'titès provûsions.
Ossu, ni fait-ell' nin, comm' ces feumm', ces friquettes
Qui n'tûset qu'âx gâgâies, qu'a sognî leu toilette !
Nenni, po ses mousseûr, ell' fait foirt pau d'hâhâs,
Elle est, vos l'savez bin, fou des Jêsus'-Maria.
C'est qu'elle aïmm' baicôp mi d'ach'ter des actions d'veie,
Qui d'èterrer ses çans' divins des gâielliotrêies ;
Ell' ni tûs' qu'à n'saquoi : c'est d'fer tot travaillant
A l'soueûr di noss front, ine av'nir âx êfants.
Elle est foirt rapinante et n'est mâie chin d'ses pônes,
Ca l'sét bin qui c'est là li mèïeu d'tot' les vônes ;
Ossu, po fer noss' vôië, poz adoûci noss sòrt,
Mi feumm', jè l'pou bin dir', m'a valou s'pèsant d'ôr !
Ois'reus-j' bin, di m'costé, tot près d'in' feumm' pareie,
Fûrlanguer çou qu'ell' wâgne et m'taper à l'nawreie ?
Nenni, ji sûs ses trace et ji n'sâreus fer mi :
D'à matin disqu'à l'nut', ji n'fais qu' dè travaillî !
Portant, ça n'vout nin dir' qui j'vik' comme ine ermite,
Qui ji n'prind nou plaisir et qui jamâie ji n'qwitte :
E l'hiviér, li dimègn', ji vas disqu'à Franklin ;
L'a-l'nut', j'vas beure on verre et jouer à trint' points,
L'âvrâv' jou, vè hût heur', ji vas âx conférences,
Wiss qui j'm'amûs', m'instruih', sins qui n'mi coss' noi çause ;
Ou bin ji prind l'gazett', po veie çou qu' n'a d'novai ;
Qwand j'a tot lé, ji louqu' les d'voirs di mes cârpais ;
Après, (ji sé quéqu' fâv') i m'les fet sovint r'dire,
Et comm' treus p'tits bossous, ji les fais todi rire.
E l'osté, li dimègn' qwand nos avans diné,
Avou m'feumm et l's êfants ji vas mi porminer,
Min c'est po haper l'air, et nin po nos fer veie
(Nos estans trop pau gâie). Nos allans fou dè l'veie.
Là, divins les campagn', tos deux nôs jubilans
Dè veie, comm' treus spirous, pochi nos p'tits êfants,

So l'timps, qu'avou des fleurs, i s'tresset des coronnes,
Qui coret, qui lancet, sins fer toirt à personne,
Nos tapâns in'copenne avou les paysans :
Nos jâsans n'gott' dè timps, di leu biess', di leus champs,
On sèt k'mint qu'va l'aoûss', s'les dinrêie sèront chîres,
Et tot çou qui pinset, so l'râîâh' di cromptres.
Puis, nos allans après nos assir so l'wazon,
A pld di quéqu' grand âb', qui nos couv' di si âbion.
C'est là, qwand noss' couv' sèch', qui nos magnans n'bêcheie,
Des tâte avou dè l'châr qui m'feumm' prind avou leie ;
Çoulà saweûr si bin, quoiqu'ci n'seûie qu'on briket,
Qu'on n'vôreut nin cangi po zesse à l'tâv' di roi !

Qwand l'solo dicoilihe, et qu'on veut v'ni l'vesprêie,
Nâhis tot comm' des pauv' qu'on s'tu fer leus tournêies,
Nos r'prindans l'vôie di Lig', nos riv'nans tot douc'mint,
Les poumons rênairîs et surtout l'côur contint.
Di ces bons paysans, on s'rissint di l'eximpe,
Nos div'nans pus hureux, noss' veie div'nant pus simpe ;
C'est qu'on n'rappoit' nin d'là ces ideies di grandeûr
Qu'int' nos aut' seûie-t-i dit, sont câs' di voss' mâlheur.
Ah ! vos fez des grands oûies !... ji n'dis portant qui l'vrâie !
Voss' manîr dè viker, ji creus, vât bin n'manêie...
Pusqui c'est po voss' bin, ji n'vous nin v'sipâgni,
I fat qu'ji d'lah' mi couv', houtez, ji vas k'minci.

Li ci qui hé l'ovrêge et qui n'kinoh' li spâgne,
Qui, pus il a des oûs, et pus i fait des hâgnes,
Areut-i d'Louis-d'ôr, è s'mohonn', des malkais,
Si n'sèt fer, comme on dit, ses trip' sorlon s'pourçai,
C'est à dir' si forfait pus qui n'âie di riv'nowe,
I n'sâreut mâie aut'mint qui d'sèchi l'dial' po l'cowe ;
Et seûie-t-i timpe ou tard, il arrive on moumint
Wiss' qui veut clère è s'hîelle, adon si n'a nin l'sîns

Dè mett' li deugt so l'plâie et d'ennè r'coiri l'câse,
Po s'aminder bin vite... i fat qui châie è l'lâse !
Volâ voss' cas ; hossîz voss' tiess' tant qu'vos volez,
Rin n'est pu vraie à monde et ji v's è l'va prover.

Allons seyîz d'bon comp', n'avez-v' nin pierdou l'tiesse
Po taper comm' vos fez, l's ouh' fou po les finiesse :
A matin, l'fricassêie, avou des novais oûs ;
A dîner, deux rostis ; treus feies dè l'châr par jou !
C'est bin mi : j'a veyou co traze et co traz' feies
Qwand vos estiz à tâv' qu'on féf rôler l'boteie.
Dè vin ! Estez-v' malâd' ? l'méd'cin v'l'a-t-i consi ?
Trouv'-t-i qui vos avez l'fiv'linne è gros deugt d'pid ?
Av' dit qu'vos estiz flâw' ? Vis fait-i prind' des foices ?
Vis trouveut'-i chèpiou ?... Nenni vos avez n'tiesse
Comme on mâvi, vos hossîz télmint qu'vos estez crâs
Et vos magnîz dè l'châr tot comme on chin d'pochâ !
Après, v's avez l'coûr wappe, et i n'est nin qwatre heûres,
Qui po r'souwer voss' dint, i v'fât n'piti' douceûr :
Ossu v'z avez todi, po beur' voss' crâs cafè,
In' dorêie, in' rond'tâte, ou bin des fins galets !
Vos d'hez qu'fait chîr viquer, ... awet, min l'dial' m'èpoite,
Si vos n'savîz magnî qui des linw' d'alouettes
Ci sèreut co bin pé. Min n'jâsans pus d'çoulâ :
Ji pass'reus so l'bouffaie, si v'n'avîz qui c'toirt là ;
Si v'vaquîz âx affair', si v'sognîz voss' marotte !
Min quoi, c'est apreum' cial qui fât qui ji v'barbotte.
Po v'mette à vost' ovrège et v'lèver à matin,
Vost' hôrlog' si rastâge, ou l'rèveill' ni tom'nin ;
Vos doirmez, onk comm' l'aute, in' bonn' crâs' matinêie,
Et l'poit' disqu'à grand jou dimeûr' todi sèrêie.
Min n'trovant qu'bâb' di four, li cand' ni veut rin d'mi
Qui d'aller n'gott' pus lon po s'aller ahesi ;

Et des métant qu'è lé, d'vins les draps on s'ravaute,
Qu'on s'racampihe in' jambe et puis qu'on s'sitint l'aute,
Li p'tit Jacqu', qu'est so pîd, dizo s'bâb' reie di vos,
Et so l'timps qu'vos doirmez, tot douc'mint hom' li pot.
Po 'nn'aller, c'est l'contrair', qwand c'est po fer toilette,
Vost hôrlog si ravance et vis trouv' todi prête
A lèver l'pîd; ossu, ji v' dis tot fou des dints,
Avà les row' di Lige, on n'veut qu'vos... et les chins.
Sèreut-c' po haper l'air?... po v'kiheûr in' müette ?
Po sayî dè fer d'hind' les rostis, les gozettes ?
Nenni, po fer treus pas, c'est l'tram qui vos prindez.
Poquoi?... Si vos aviz les talons ègealés,
Si v's estîz estroupi, comme on 'nnè veut tant ouïe,
Ji v'pardonreus; min quoi, v's avez bon pîd, bon ouïe,
Et si vos prindez l'tram po zaller n'piheie lon,
C'est qu'vos estez trop nawe, ou bin trop fanfaron.
Si c'n'esteut co qu'à l'nutt' qui v'z îriz fer n'tournêie ;
Aoi dai!... bonjou vos... c'est à plein dè l'journêie
Qui v'coirez, po sorti, des fâssès commissions.
Voss' feumm' leie di s'costé, comm' vos, liv' li talon,
Et so l'timps qui tos deux v's estez so champ so vôié,
Qui louque à vos affair'?... Vöss' siervante', ciss cànôie
Qui r'çût è voss' mohonne, ô-j'bin, on tambouri.
Qui s'pass'-t-i ? Ji n'sé rin, c'est à vos dè louqui.

E l'hiviér, li dimègne, on v'veut tot' li journêie
A cabaret; on beut... et on pâye à tournêies;
L'a-l'nutt', c'est è l'chassêie qu'on s'fait gletter l'minton
Tot magnant l'fin boquet, tot fant pèter l'bouchon !
Ou v's allez, à thèât', ètind les comèdeies...
Qui sont s'crite è français, ca jamâie di voss' veic,
Vos n'avez s'tu houter les piéce è plat wallon;
Pasqui v's estez honteux dè comprind' noss' jargon.

Qwand c'est è l'bell' saison avou tot voss' manège,
On v'veut prind' li batai po fer on p'tit voïège :
V's allez à l'Maison-blanche, ou bin amon Hènin;
C'est là, qu'vos battez d'l'él' tot avà les jardins,
Qui vos brayez... Garçon ! bon z et reut co traz' feies
Po v'fer siervi dè vin avou des pâstèg'reies,
Et po qu'on veusse ossu qui v's estez bin triké :
Atèch', chainn' d'ôr, chabots, on blanc gilet d'piqué,
Bûs' di sôie, in habit, bai pantalon, rin n'mâque ;
On direut on jônai qui vinss' dè fer ses pâques :
Des solers à jenn' ponts, di cûr laqué, ji creus,
Dont les s'melle, ont. po l'mon, li s'pêheur d'on qwarjeu.
On veut mimm' po les trôs di vos fennès lècettes,
Comme à n'piti' jôn' feie, quoi?... des blankès châssettes.
Po coviér voss' pauv' coirp, çou qu'vos fondez d'argent !
Vos n'avez noll' ritnow', noll' dèpens' ni v'ratint :
Ainsi l'hiviér ji v'veus, vos qui deut har et hotte,
Tot comme en grand richâ, poirter des hautès bottes ;
Vos avez on paltôt, qui v'tom disqu'à mustai,
Des moumouch', so li d'avant, âx pognets, â hatrai ;
Vos estez si poïou, qui j'vous qui l'dial mi s'peie,
S'on n'vis prind nin po n'ouïrs' sâvé d'in' mènag'reie !

Voss' feumm' po ses toilett', ji creus ni vât nin mi :
Elle a l'pompon, comm' vos, qwand s'agih' di s'moussi.
Allez, ci n'est nin leie, po n'ouï qui gât' li vaute !
Ossu, jè l'veus mousseie, comm' ji n'veus mâie nole aute :
C'est des chainn' d'ôr qui fet, è s'hatrai, co traz' tours ;
Des bague et des wan d'pai, puis des casaque di v'lours,
Tant des fleurs so s'chapai, qu'on pinsreut veie, ma frique,
Divins li pleint' florâh', li jardin bôtanique ;
Des fâx cous, fassès tress', qui tos les pèriqui,
Quoiqui c'seûie des ch'vets d'moïrts, si fet très bin payi ;

Des rôb' di bellès stoffe avou des longuès cowes,
Qu'ell' tràgnéie, podri leie, comm' po hover les rowes !
Ah ! s'enne aveut comm' leie, in' dozainn', par quârti,
On n'âreut pus mèsâh' di personn' po netti;
Tot' les hoveus' dè l'veie porit trossi leus guette,
Ca l'ovrèg' sèreut fait par tot' ces damzilettes
Qui, d'vins les pleus d'leu cott', ramass'rit, comme i fât,
Les poussir', les broulis et les crottins di ch'vâs.
Volâ po l'gâielliotreie. Veyans si, comm' govienne,
Ell' si ratrape in' gotte. Aoi dai, Saint Houbenne,
C'est co pé qu'à l'aut' jambe. Aoi, c'est cint feies pé,
Voss' manège est, par leie, on n'pout pus mâ miné :
En fait di marchandeie, qui li fâie çou qui c'seûie,
Jè l'veus sins cesse aller, comme on dit, à l'côp-gueûie :
C'est l'feumm' d'à l'câv' qu'apoitt', qwand ell' drouv' ses volets,
In' bans' di mâlès hoïes, avou deux boirais d'bois ;
C'est n'piti' rivindress', qui vint so l'côp d'onze heures,
Li vinde, à l'treusinn' main, ses cromptir', ses verdeures ;
Après, ell' va bin vite à prumî botiquai
Coiri l'hôle ou l'vinaigu' divins on p'tit pintai ;
L'à-l'nut', c'est co l'minn' jow' : li fât-i dè l'loumire,
C'est à moumint d'esprind' si quinquet qu'on ô dire :
Corez bin vite à l'hôle... et ji sé di bonn' pârt
Qui po n'canette elle a n'boteie d'apothicâre
Ell' ni pâye nin à fait seûl'mint ses marchandeies :
Si pan, si bourr, si châre et tot ses gâielliotreies
C'est à l'quwinzainn' qu'ell' va, po payi tot pus chîr...
Adon, ell' furlangaie !... comm' si dè l'banne' dè cîr
Tot a fait li touméf' !... Ni fez nin n'si laid' mowe ;
Vos estez bons, tos deux, po mette à l'minn' chêrowe.
Voss' feumm' n'est qu'in' profan'... n'est-c' nin vraie çou qu' ji dis ?
Ni haussiz nin vos spal'... S'enne esteut nin ainsi,
Poquoi voss' bache âx cind', par tot' les clicottresse
Sèreut-i pris d'assaut ?... C'est qu'po pau qu'ell' grêtesse,

Ell' trovet po s'châffer tos vos bons neûrs coch'tais,
Et po nourri leur chin, leu chet ou leu pourçais,
Dè l'potéie et dè l'châre... ou des boquets d'doréie,
Ca vos r'naker télmint, qui n'si pass'nolle heûrèie,
Qui vos n'leyiz des âss', qui sins baicôp d'façon,
Di voss' tave à voss' bach', danset on rigodon.

Savez-v'bin quoi, voisin, houtez çou qu'ji v'vas dire :
C'est qu'tot suvant n'téll' trac', vos fondriz in' minire,
Et s'vos n'avez nin l'sins dè v'binrate aminder,
Vos v'trouv'rez, mâ pau d'tîmps, sins fâte, à pan briber.
Mi, si ji vique à miâh', c'est qui j'ouveûr timpesse,
Qui j'allow' mon qu'ji n'wâgn', po raspâgni sins cesse.
Volà l'voie dè bonheur; vos l'sûrez si v'volez;
A r'veie, comm' vos l'bressrez, voisin, comm' vos l'beûrez.

TYPE WALLON.

LES BOTTRESSES

Par **G. DELARGE**.

DEVISE :

A zelles li ponpon.

Tot wallon, qu'est lîgeois, deut bin k'noh les bottresses :
On les veut d'vins les rowes, àx marchis, so les pièces,
Avou li p'tit bordon et leu bot so les reins,
Roter don pas mès're à l'plaive, à tos les tîmps.

Elles poirtet po mousseure, on noret d'cotinåde,
Disos l'burtelle dè bot, qui l'étoure comme on cåde;
Ine belle cotte di moutonne, ine capote dè saison,
Et des solés ferrés faits d'cûr di ch'vâ d'gosson.

A nolle heure à matin, vos les vèiez so l'vôie,
Roter comme des sôdârs qu'on gènerâl kivoïe,
Eune parole di s'voïenne, ine aute jâse di s'voïin;
Ciscial kihache si homme, si sour ou ses parints
Et s'il fât s'arrester po quelqu'affaire qui presse,
Elles tourn'ront leu bordon so li dri d'on côp d'bresse,
Et lèiant r'poiser l'bot, elles front, ji n'sés nin quoi,
Qui lait s'sipesse fountre et qu'ode li pourri bois.

Eune a des commissions po quéqu' Monsieur dè l'veïlle;
Ine aute si va chergi d'totes sôrt di marchandèies;
Ciscial poite des fisiks,, ine aute a des paquets,
Main l'principâ mestî, por zelles, c'est les hochets;
On pout r'batte tote li terre, ripasser totes les vèilles,
Li vraie botresse di Lîge ni trouv'rèt nin s'pareille.

Arrivée so leu posse, elles prindet fòus d'leu bot,
On gris vantrin d'grosse teule et n'paire di gros sabots ;
Elles disfet leu capote et woistet l'cote di d'zeur,
Et, d'bon cour à l'ovrège, elles dinet leu souweur.
C'est là qu'il les fât vèie tripler to lèvant l'pid
So l'arzèie et l'cherbon qui l'sabot fait s'prâchi
Et, sins piède on moumint, sins s'rihaper n'minute,
Ovrer comme des bèche-fier d'à matin jusqu'à l'nute,
Ca, c'nest qu'âx heurées, à dih'heures, à diner,
Qu'elles qwittèt leu moirti, main nin po balziner.
Elles apougnet leu tête qu'est à mitan souwèe
Et hagnet d'vins çoula, comme divins dè l'dorée,
Tapèt quélquès guingueinnes et co n'fèie so l'hochet
Lèvet l'pid lègr'mint, to fant vèie leu mollet.

Si vos passez d'lez zelles, n'aïz mâte l'air dè rire :
Elles savet adviné çou qu'vos l's y volez dire
Et, d'on còp d'ouïl ès koisse qui'vout dire ine saquoi,
Vos sârez qu'il v'fât taire, ou vos ârez-t-aut-choi.
Vos pins'rit to loukant leus grossîrès wakeures,
Qui v'les polez jugi to vèiant leu mousseure.
Main, ni v's y frottez nin ca l'hâbitude qu'elles ont
Dè saveur qu'on les prind po pu basses qu'elles ni sont
Vis apprendreut qu'elles n'ont nin l'linwe èpastègèie
Et qu'elles sont bin mons biesses qu'elles ni sont mâ moussèies.
Allez on pau jâser qwan vos sèrez tot près
Di leu jambes bin moulée, dè l'jartîre qu'elles mostrèt.
Di leu foïce, di leu taille, di leus roslant visège,
Elles vis èvôieront totes âx cint dials qui v's arège.
Et si r'dressant d'avant vos, les pognes so les costés,
Divins l'posteur qu'elles ont so l'moirti qu'est spaté,
Vos apprendrez çou qu'c'est d'araigni les botresses
Et v'rârez, sins nou pleu, dè l'manôie po voss' pèce.
Elles vis diront : Monsieur, passez voss' vôte, si v'plait,
Ni v'nez nin fer s'piter voss' paltot qu'est si bai.

Il poite, divins les reins, les deux trôs dè côp d'foche,
Vos volez fignoler, si n'av'rin ès voss' poche,
Vos v'nez dè grand hôtel; allez ès, grand bâbau !
Allez beure ine mesure, allez v's estez co sô.
Et les côps d'lawe véront à gueuïée so voss' tiesse,
Sins qu'vos aîz li tîmps dè l's y d'mander voss resse.
Il n'fât nin po çoula les louki po des gins
Qui n'ont nin vèïou l'monde et qui n'kinohet rin,
Ou, po des málhonnêtes qui s'ètindet inte zelles,
Po taper des à totes et po dire à l'pus belle,
Ca, si v'passez voss vôië, comme in' homme comme il fât,
Elles sâront dire li bin, tot comme elles dihet l'mâ.
Et v'n'ètindrez mâie dire divins Lîge, qu'ine botresse
A passé l'tribunâl po z-avu fait l'lân'resse.

Qwan l'journêe est fineïe, à l'vole elles si r'mousset,
Rèpointet d'vins leu bot, sabots, cote et noret,
Si d'hombret d'ess' rèvôie po r'netti leu manège
Et s'apontî co n'feïes, po s'rimette à l'ovrège.

Type d'honneur et d'corège, les botresses ont l'ponpon
Po d'ner l'eximpe âx nawes et tripler so l'cherbon.

LU CHARITÉ

Par **Arm. JAMME.**

Air : *C'est' on mâleur qu'on pantalon trawé.*

Lu charité c'est l'loieur des monde.

1

On bon curé, on jou chantant grand'messe;
So l'charité fit on foir bai sermon :
I dèt si bin qui di tote li paroiss'
Lè vi les jonn' plorit comme des èfants.
Mè frés, disti, si v'volé gangni l'cir,
Fé l'charité au ci qu'el dimandet.
Li ci qui donn' i ramass' po l'av'nir :
Fé l'charité, lu bon Diu v's el rindret.

2

L'ovrèg' va mau èt l'hivier est si deur :
Di freu di faim èn a tant qui soffrèt
Vos qu'a des pan et des chaudès mousseur,
Prindez pitié di lè ci qui tronlèt.
Ni r'fusez nin ô pauv' èfan qui d'mantt
Lè laum aux ouïes in' cross', on p'tit boquet
Dinez au pauv' au bon Diu v'fèz l'ofrantt :
Fé l'charité, lu bon Diu v's el rindret.

Li pauv' vi hom' qui tronle du vilèsse
Et dont les jamb' à pon' polèt l'sutni
Es l'atelier l' ast'alloué ses brèsse :
I d'mand' lu pan qu'ouïe i n' pou pu gangni
Vos éstez jôn, vos avez des corège,
Aidi les vi et l'bon Diu v'béniret;
Vo z'esté foir po l's y spogni l'ovrège :
Fé charité, lu bon Diu v's'el rindret.

NANETTE

Par G. DELARGE.

AIR : *J'aveus'-t-ine si mâle mârâsse.*

DEVISE : Elle était belle !!!

Avez-v' kinohou Nanette ?
C'esteut l'pirou dè païs,
Main l'a tant fait l'damzulette
Qui s'galant n'là pus louki.
Respleu. Les grandeurs, bin sovint } *Bis*
Fet l'malheur des jonès gins. }

Main l'a tant fait l'damzulette
Qui s'galant n'là pu louki.

Elle ni songif qu'à s'toilette,
Qu'à s'belle tiess, qu'à ses p'tits pids.

Qu'àx bonikets, qu'àx còrnettes,
Qu'àx floquets, qu'àx bais nâlis.

Avou coulâ l'fat des dettes,
Qu'elle n'a mâie polou paï.

Hoûie elle pleur, çou qu'elle rigrette,
Ca l'n'a s't'appris nou mestî.

Vis dire wiss'qu'elle si va mette,
A mes ouïls sèreut pèchi.

Dè l'cise elle rote ès cachette,
Est-c' po piède, ou po gangni ?

Dè jou l'bâcelle si tourmette,
Si d'fène tote à s'anoï.

Ca l'païe bin chîre les galettes,
Qu'ès s'jônese elle a magni.

Tos les jônais fet barette,
Zels qu'ès l'veit si volti.

On dit qu'c'est ine turlurette,
Bonne po s'hagn'gner so l'marchi.

Ca ju d'l'ouïl elle a l'florete,
Elle compte po dè vi papi.

Et qwan l'pleure ès s'mohinette,
Ji voreus qu'vos l'vèiahi.

Vos diriz çou qu'ji rèpette,
Avou les deux ouïls mouillis.

Ca tot l'monde sét bin qu'Nanette,
Esteut l'pirou dè païs.

Respleu. Les grandeurs, bin sovint, { *Bis*
Fet l'malheur des jônès gias. }

SOCIÉTÉ LIÉGEOISE DE LITTÉRATURE WALLONNE.

CONCOURS SPÉCIAL DE 1880.

MESSIEURS,

Notre société a voulu s'associer au mouvement patriotique qui s'était produit dans tout le pays, en ouvrant un concours extraordinaire.

Elle demandait « une pièce de vers célébrant le 50^e anniversaire de l'indépendance nationale, soit sous forme de poème, de pièce de théâtre, de scène populaire, de dialogue, de chanson, de crâmignon, etc. » et elle décidait que des médailles, à concurrence d'une valeur de 300 francs, pourraient être décernées aux auteurs des œuvres les plus méritantes.

Ce Concours, clos le 1^{er} mai dernier, a provoqué l'envoi de treize pièces. Malheureusement la qualité est bien loin de répondre à la quantité, et si nous n'avions eu la bonne fortune de recevoir une œuvre réellement remarquable, nous devrions constater que votre appel a échoué.

Le sujet paraissait pourtant bien digne d'inspirer le génie de nos poètes. Qui de nous peut relire sans émotion l'histoire de ces provinces belges, où le sentiment de l'unité nationale apparaît tout d'abord dans la lutte contre César, pour se développer de siècle en siècle malgré les partages arbitraires des politiques, les calculs des diplomates, les convoitises des envahisseurs, l'égoïsme des seigneurs locaux, les oppositions d'intérêts, les divergences de religion ? Nous avons subi tous les régimes et tous les jougs ; la patrie a sans cesse été dépecée, déchiquetée, proclamée morte : et toujours on a vu le phénix renaître de ses cendres ; toujours le nom belge a survécu, radieux !

1830 a été la dernière de nos épreuves : l'Europe nous avait donné une indépendance relative, mais, se défiant de notre faiblesse, nous avait joints aux Bataves. Ceux qui ne devaient être que nos alliés, nos frères, ont voulu se comporter en maîtres et nous traiter dédaigneusement en mineurs incapables. Nos pères n'ont pas voulu de ce rôle d'ilotes : ils ont pris les armes, ils ont invoqué l'égalité, la justice, la liberté, et ils ont vaincu ! 1830 n'est pas uniquement le triomphe de la force, c'est l'apothéose du droit ! C'est nous, Belges, qui avons forcé l'Europe à reconnaître la vanité des combinaisons empiriques de 1815, à proclamer le grand principe des nationalités. Ce que nos héros, poussés par cet instinct du vrai qui est la conscience de l'humanité, avaient commencé

sur les champs de bataille, nos gouvernants improvisés, nos diplomates imberbes l'ont achevé dans les longues négociations de la Conférence : honneur aux uns et aux autres ! honneur aux martyrs de la guerre ! honneur aux lutteurs moins en vue des Chancelleries.

Nous réclamions la liberté, et pour quoi faire ? Que deviendraient ces tribus orgueilleuses qui, durant dix-huit siècles, s'étaient montrées rebelles à toute domination ? Qui rapprocherait les Flamands des Wallons, le campagnard de l'homme des villes, l'aristocrate du démagogue, le conservateur du révolutionnaire, l'utilitaire du philosophe ? Qui nous préserverait de l'anarchie ? — Alors surgit des entrailles de la nation l'esprit belge qui dicta au congrès national notre immortelle constitution ; alors fut fondée sur des bases impérissables l'alliance éternelle de l'ordre et de la liberté ; alors fut élevé au centre commun de nos libres communes le donjon de la Royauté ! Alors nos aïeux purent être fiers de leurs fils et nous pûmes être rassurés pour nos enfants !

Léopold I^{er} accepta la couronne, et notre révolution fut close.

Avec quelle confiance dès ce moment s'épanouirent toutes les forces latentes que l'étranger avait si longtemps comprimées ! Quelle explosion d'énergie, de sentiment, de raison ! Quelle ardeur à s'essayer dans tous les genres de l'activité humaine, à étudier toutes les traditions, à rechercher tous les progrès ! Comme

un enfant qui exerce inconsciemment tous ses muscles, la Belgique avait hâte de se rendre compte de toutes ses aptitudes, d'inventorier toutes ses richesses; et bientôt, sûre d'elle, elle mit en œuvre, aux yeux de l'Europe étonnée, tous les dons que la Providence lui avait départis.

En cinquante années de paix, d'ordre, de labeur matériel et d'un travail intellectuel incessant, notre pays a gagné une prospérité immense, un renom de sagesse qui ne fait que croître, des sympathies qui s'étendent chaque jour. Pourquoi n'en serions-nous pas fiers, et pourquoi ne le dirions-nous pas?

Ce sont là, Messieurs, je pense, les idées qui vous avaient engagés à ouvrir un concours spécial, et, si je les ai résumées à grands traits, c'est pour montrer combien il offrait de ressources, combien il laissait entrevoir de perspectives à l'imagination de nos littérateurs. Le champ était d'autant plus vaste que nous n'avions exclu aucun genre de poème, et que notre pays liégeois a pris une plus large part aux événements de 1830 et au développement prodigieux de richesses qui les a suivis.

Notre attente est en partie déçue : examinons cependant quels résultats le concours a produits.

Nous avons reçu sept chansons, ou plutôt sept chants patriotiques, trois crâmnigons, deux monologues, et une sorte de discours.

A première vue le n° 8, intitulé : « *Li Cinquanteine*

d'on patriote, » ayant pour devise deux drapeaux croisés sur lesquels on lit 1830 et 1880, nous a paru seul mériter une distinction.

Le père Thomas s'est échappé de la salle où l'on fête ses noces d'or : il vient respirer un moment sur la scène, et il nous le dit. De là à raconter l'histoire de son mariage il n'y a qu'un pas, mais les souvenirs du vieillard se pressent et se mêlent : au temps où fleurissaient ses amours, la révolution grondait ; il y a pris part, il en a vu toutes les grandes scènes, il en a connu les héros. Et quand l'apaisement a été fait, il a participé encore comme travailleur à la renaissance de toutes les forces nationales : il peut témoigner de cette vitalité qui nous a conquis un nom dans le monde ; il peut louer les institutions dont il a vu les fruits bienfaisants, les Rois dont il a constaté la tutélaire influence, les progrès dont profitent aujourd'hui ses enfants.

Comment donc séparerait-il, dans ce jour solennel, l'histoire de sa famille de celle de sa patrie : au-dessus, bien au-dessus de son modeste cinquante-naire, doit briller celui de la Belgique. Et quand les convives étonnés de sa longue absence, viennent le rappeler à leur table, c'est avec enthousiasme qu'il les invite à chanter avec lui l'amour de la patrie.

Ce plan est simple, ingénieux, fécond : il permet de marier de la manière la plus heureuse les confidences familiares de l'artisan aux impressions les plus élevées du patriote, les détails intimes d'une

existence obscure à tous les grands faits qui forment notre histoire depuis cinquante ans. Le style est nerveux, nourri, imagé ; le langage est vraiment wallon, à part quelques expressions françaises dont il sera peut-être difficile de trouver les équivalents, et quelques incorrections que nous avons supprimées. Enfin nous n'aurions rien signalé à retrancher si les deux premiers des trois couplets qui terminent la scène n'étaient d'une faiblesse extrême et propres à déparer le poème : nous en demandons la suppression, persuadés que l'effet final y gagnera.

Nous proposons pour le n° 8 une médaille d'or de deux cents francs.

Il nous eût paru dur de ne pas tenter au moins un triage parmi les douze autres pièces. Après quelque hésitation, nous nous sommes arrêtés aux n°s 13 et 5.

Le n° 13, *Vive li Belgique*, (Devise : honneur, patrie et liberté) est un crâmignon. On n'y trouvera que des banalités ; on sera choqué d'entendre les *âbions* de nos *taïons* nous proposer de boire un petit *hûfion* ; on éliminera certainement le premier couplet, qui peut convenir à toutes les pasqueies de ce genre :

Dinans-nos l'main, fans n'danse ès rond,
Haïe chantans on crâmignon !

Mais on reconnaîtra que ce crâmignon est leste, bien enlevé, dansant, et que, à ce titre, il peut devenir facilement populaire.

Nous proposons de décerner à l'auteur une médaille d'argent.

Le n° 5 est une *Brabançonne wallonne*, ayant pour devise : « Gloire à la patrie. » Cette pièce, écrite en patois de Verviers, débute par deux couplets malheureux où l'auteur a essayé en vain de se dé-pêtrer du français ; par contre, dans ses quatre dernières stances, il a groupé quelques faits qui saisissent et les a présentés de façon à produire une impression vive. C'en est assez pour que nous ayons cru pouvoir vous demander en sa faveur une mention honorable.

Il ne servirait à rien de parler des autres pièces : cependant nous tenons à relever dans celle qui porte le n° 11, et qui a aussi pour titre : *Brabançonne wallonne* (Devise : 50^e anniversaire de l'indépendance nationale) le premier couplet à cause de l'originalité de l'avant-dernier vers :

Léim' chanter les gloir' du noss patreie;
Léim' rappler çou k'nos vis pères ont fait ;
Léim' rudir àl' cékwantème anneie :
MEIE HIU CINT TRINTE NOS a d'né des bons Rwès!
Chantez turtos si v's estez patriotes ;
N'ayiz nin sogn' dess ronk à n'pu pârler ;
Chantons essônle, nos cours baltront les notes :
Viv' lu Belgique, su Rwé, su liberté !

En résumé nous proposons d'accorder :

1^o Une médaille d'or de deux cents francs à l'auteur
de : *Li cinquanteine d'on patriote* ;

2^o Une médaille d'argent à l'auteur de : *Vive li Belgique* ;

3^o Une mention honorable à l'auteur de la *Brabançonne wallonne* avec devise : « gloire à la patrie. »
Toutes les décisions ont été prises à l'unanimité.

Liège, le 22 Juillet 1880.

Les Commissaires,

A. HOCK.

I. DORY.

A. NIHON, rapporteur.

La société, dans sa séance du 22 juillet 1880, a approuvé les conclusions du Jury. L'ouverture des billets cachetés portant les devises des pièces couronnées, a fait connaître que M. Alexis Peclers, de Liège, est l'auteur de la pièce intitulée : *Li cinquantaine d'on patriote* ; M. J.-G. Delarge, de Herstal, celui du crâmignon : *Vive li Belgique* ; et M. Henri Bonhomme, de Verviers, celui de la *Brabançonne wallonne*. — Les autres billets cachetés ont été brûlés séance tenante.

LI CINKWANTEINE D'ON PATRIOTE

MONOLOGUE ET SCEINE

PAR A. PECLERS.

Le théâtre représente un salon attenant à une salle de festin, d'où sort le père Thomas en s'essuyant le front; il est en toilette de noce et décoré.

Inte nos aut' seuie-t-i dit, ji sow' à cint meie gotte
Cial èl sâlle di jama! mi feume est câsi sotte
Et mi j'sos tot mouwé di l'asthème qu'is nos fet!
Qu'elle journaie po nos aut's! quelle fiesse et qué banquet!
Ji m'rihape on moumint divant qu'on n'faisse les tosse:
C'est qu'à septante-cinq ans ji d'vaires bin halcrosse;
A cour j'en a co vingt, mais ji n'sos pus randah',
I fât qu'ji m'râie on pô, qu'adlé vos ji m'dilah!
J'a portant bon! ji glette! et ji l'avow' sins geine;
Vos savez bin poquoi! C'est ouie mi cinkwanteine!
Mes nôces d'ôr! comme i d'het! da meune et da Gètrou!
Ji v'sohaite à turtos dè veie on pareie jou.
Ji sés qu'i n'a des cix, dès vèfs, qu'ont quék'feie hâse;
Ouie, di mâvas mariège, les cense sont tofér câse;
Mais di m'timps nos hantis sins l'savu, kwand â cour
Vinév' s'esprinde li feu d'on vèritâbe amour!
C'est ainsi qu'ji hanta mi crapaude binamaie:
J'esteus l'ovri di s'père, et, sovint po n'chichaie,

Li maisse qu'esteut plein d'poure m'estennév' to jurant,
Mi ji n'wèsév' moti, mais leie, li douce éfant,
Riprindév' mi pârti, distindév' l'alloumire
Et d'avant s'nozaie mène d'ange fév' respouner l'tonnire ;
Elle esteut comme l'air-Diè, dont les bellès coleurs
Dihet qui l'pâie est faite avou l'grand maisse di d'seûr !...
Di c'timps-là, noss' pays fév' d'arège ine seûre mène :
C'est qui l'canifich'tône man'civ' d'y prinde rèceûne,
Pos obtini l'monde plèce, on d'év' èsse hollandais,
On n'âreut pus jâser ni l'patois, ni l'français,
Nos allis vèyi l'côp d'falleur hanter par gesse,
Et dè s'poser nos feume comme des kwaraiès tiesse !
Et pis l'dreut so l'mouteure, so l'pan dè pauvre ovri !
Les libertés d'nos pére, à brébâde qu'en allit !
Li corègeu s'cryeu qui blâmév' li Minisse,
Esteut porsû, jugi, trahi comme on chinisse !
Pus d'onk a payi chir li vraie qu'il aveut dit,
Tél qui l'brave De Potter, prisonnier et banni !
On' n'aveut s'sò turtos ! li feu covév' à fwèce !
Li Belgique, à solo, volév' aveur si plèce !
Libèrâls, calotins, riche et pauv' divnît frés,
Éfants dèl meime patreie ! éfants dèl liberté !...
Ji m'maria di c'timps-là, so l'fin d'aoûse, l'an trinte,
Plein d'amour et d'corège, loukant l'av'nir sins crainte,
Kwand vola qu'à Bruxelles li disdu kiminça,
D'abord à l'comèdeie, on k'noh' turtos çoula,
Et l'orège si stâra comme on côp d'alloumire ;
Noss' Belgique à l'awaite si dressa tote ètire,
Terrible divins s'colére, belle divins si'union !
Prête à vudi ses vonne po fer crèh' si lion !
L'orange aveut fait s'dak, l'orège allév' l'abatte,
Ca les Belge sins s'èl dire estit tos prête à s'batte !...
Es noss' brave pays d'Lige, on n'dimana nin keu :
Les tiesse di hoie si frit mascâsser po leu dreut,

Ji m'sinta comme les aute èhèrchi po l'patreie ;
Gètrou cacha ses lâme comme mi po dire årveie,
Et d'vins les volontaire qui l'brave Rogier minév'
Ji rota so Bruxelles, wisse qui l'gros côp si d'név'.
On volév' maistri l'peuple avou tote ine årmaie,
Elle fourit so kwate jous jisqu'à diale rihovaie !
Jône et vix si battît, di tote manire årmé ;
C'esteut comme des lions qu'on âreut discheiné !
Des feume les èfouwi ! tote, elle sognit les plaie,
Les èfants fit des balle, tel'feie aidi d'leu tâie !
On s'battév' à l'loumire des mohonne qui broulit,
Nos p'tits canons tonnît tot comme des arégis ;
Noss' camèrade Chârlir esteut comme ine colowe,
Et màgré s'jambe di bois, so l'côp nettive ine rowe ;
Des frés, fleurs di brave coirps, à nos costés toumît
To nos brèyant : corège ! wangniz, n'sèrans vingis !
Et l'song' corév' todi qu'on fév' li brabançonne
Po l'Belgique qui s'trumév, del liberté, l'coronne !
To nos vèyant wangnis, nos estis comme des sots ;
Sins s'kinoh', so l'pavaie, on s'abressiv' turtos !
Les Belges enfin s'vèyît maisse divins leu Bruxelles
Et tot avà l'patreie allît s'târer l'novelle.
Mais d'avant dè vèyi clér, on s'kibatta co bin,
Les grandès veies avît foirt à fer so les reins.
Lovain, Mons, Gand, Nameur et l's'autes suvît Bruxelles
Po r'netti leus casère et maistri leus ç'tadelles.
Les Hollandais battous, kichessis tos costés,
Si vingît comme des traite : Anvers fourit broulé,
Bombardé, saccagi ! li song' di tote ine veie
A nèyi l'dièrin dreut qu'avît so noss' patreie !. .
Kwand ji kuitta l'Braibant, wisse qui, j'ènnè sos fir,
Les volontaires ligeois vindit leu pai bin chir,
Ji racora so Lige ; j'èl trova dihalaie
Di ses canifich'tône, qu'avît r'çut leu peignaie,

On esteut co mouwé to jasant d'Sainte-Wåbeu,
Tot binâh' d'ine manire et d'ine aute anoïeux.
Ji r'sinta tot çoulà, d'on costé l'jôie es l'âme,
D'in aute, avou Gêtrou ji v'na mahi mes lâme,
Si pére, todi vireux, qui s'âreut d'vou cachi,
To volant k'dûr' les aute s'aveut stu fer k'hachi!
Li mâle nouvelle estent par ine aute adouceie,
C'esteut l'cisse dont tofêr on jônne marié s'rafeie.
Corêge ! haie, Gêtrou ! dis-je, po l'ênocint, vikez !
Nos k'minc'rans nosse cârrire avou l'pays sâvé !...
Ji r'prinda li p'tite fôge, di s'brave pére l'héritêge,
Les mâvas jous n'nallit po fer plêce à l'ovrêge ;
Noss' Belgique, leie ossu, prindév' plêce à solo,
Et des meyeu des roie, li cir li d'név' li lot.
Elle allév' prinde si couse, li cour plein d'espérance,
Avou les libertés di s'belle indépendance !...
Dè tims qui ji parole, qui j'a bon di m'sov'ni !
On fait des âdiose, des honneurs âtou d'mi,
On m'eime po mes nôce d'ôr ! po m'bot'nire qu'est garneie,
Mais d'avant noss' cinkwanteine, n'est-ce nin l'eiss' dèl patreie ?
Qu'on l'fiestaie, leie ! por mi, ji n'sos qu'on p'tit zéro,
Et si j'a bin fait m'dak, ça stu grâce à s'drapeau !
Disor lu, les sciïnce, les ârts et l'industreie
Ont flori; disor lu, po fini m'vicâreie,
Ji m'ripoise so mes fis, tot comme so mes law'ris,
Et di nos bonnès scole si r'sintet mes p'tits-fis !
Di ces cinquante ans d'pâie, ja bon d'vèyi l'ovrêge !
So l'tims qu'âtou d'nos aute si discheinév' l'orêge,
A grandès ascoheie, noss' pâys vès l'progrès
Rotév' di tote manire, plein d'èhow' ! plein d'agrès !
A mitan des nâtions wiss qui n's'avans pris plêce,
Nos polans bin, d'vint tot, rilèvé firmint l'tiesse
Et mostrer comme modèlè noss' belle constitution,
Qui rind tot l'monde égâl et libre di ses actions !

Awet ! d'on tél fond'mint fiestans l'anniversaire !
On d'meie siéck ossi bai, l'histoire n'el raconte wère !
Honneur à noss' Belgique ! mostrans qui po l'fiesti
L'union fait noss' foice, comme l'an trinte nos l'provis !
Qui nos cours riknohants wardesse todi l'sov'nance
Des cix qu'ont d'né leu veie po noss-t-indèpendance !
Des cix qu'ont fait l'congrès qu'a poirté d'si bais fruts,
Et dè grand roi qui d'na l'eximpe tot âtou d'lu !
Efant di noss' Belgique, si fis rote avou leie,
Et so l'vôie dè progrès kidut noss' belle patreie.
Allez, sinsieux êfants ! é pâie vairet l'av'nir,
Dè nom d'Belge, on seret j'espère todi pus fir,
Et j'vous qu'on deie on jou jusqu'à fi fond d'l'Afrique :
Honneur à noss' pays ! Vive noss' pitite Belgique !

(On entend les invités crier : Père Thoumas ! wiss estév ! etc.)

Ils entrent. Un invité :

Bin jan donc, pére Thoumas ! wiss estév' donc hêrer ?
Divins c'jou sins pareie, allév' vis respouner,
Brogni voss' jônne marieie et kuitter n'si bonne tâve.
Pâh ! sins beure ax mariés, torate nos vudrans l'câve !

Li pére Thoumas.

Mes êfants, pardonnez-m' ! on moumint j'a kuitté
Paç'qui, di voss' belle fiesse j'esteus-t-on pô mouwé
Et to m'dilahant cial, i ma r'passer po l'tiesse
Di tote sôre : mes amours, des sov'nance di jonnêse,
Nosse belle révolution, qui sés-je ! et ji m'dihév'
Qu'à d'faite di cinkwanteine noss' pays d'avant mi v'név',
J'aveus bon dè vèyi, divant des clôre mes ouie,
Les fruts qui noss-t-ovrège fait sûrdi po l'jou d'ouie,
Ji n'è citret qu'ine prouve, c'est noss-t-exposition,
Qui mosteure tote li foice di noss' sinsieuse nâtion !

Mi ji ploieret bagége, elle rajônneh'ret leie !
Et divant di m'fiesti ji prétinds qu'on l'fiesteie !
Avou l'vix pâtriotte vos beurés-t-a l'santé
Di s'belle indépendance et di s'prospérité.

(Il chante.)

(AIR DE LA BRABANÇONNE.)

Bais drapeaux belge, flottez ! c'n'est pus po l'guerre !
Sonnez trompette, di vos pus joieux tons !
Li canon tonne sins fer frusi les méré !
Di joie, les klok mahet leus carillons !
On peuple ètire fiesteie si délivrance,
Et dè meime cour chante si prospérité !
Buvans, amis, à noss-t-indépendance !
A noss' Belgique, patreie dèl liberté !

} Bis en chœur

VIVE LI BELGIQUE

Crâmignon nationâl

PAR J. - G. DELARGE,

Air : *Léopold est un bon roi, il mérite la couronne.*

HONNEUR, PATRIE ET LIBERTÉ.

Vinez turtos, Flamind, Wallon,
Haïe ! chantans on crâmignon.

A brut des klok et des canon,
Sins sâbe, sins fisique ;

Resp. Pusqui l'Belgique est d'aplon,
Chantans : vive li Belgique. } *Bis.*

A brut des klok et des canon,
Haïe ! chantans on crâmignon.

Brèïans, vive li Constitucion,
Sins sâbe, sins fisique ;

Resp. Pusqui, etc.

Brèïans, vive li Constitucion ;
Haïe chantans on crâmignon.

Suvans l'bat pazat d'lunion,
Sins sâbe, sins fisique ;

Resp. Pusqui, etc.

Suvans l'baî pazai d'lûnion,
Haïe ! chantans on cràmignon.
Jurans guërre âx rèvolucion,
Sins sâbe, sins fisique;

Resp. Pusqui, etc.

Jurans guërre âx rèvolucion,
Haïe ! chantans on cràmignon.
A l'douce pâie on d'mèie sièk à lon,
Sins sâbe, sins fisique;

Resp. Pusqui, etc.

A l'douce pâie on d'mèie sièk à lon,
Haïe ! chantans on cràmignon.
Tos les Belge ont sièrvou d'tèmon,
Sins sâbe, sins fisique;

Resp. Pusqui, etc.

Tos les Belge ont sièrvou d'tèmon,
Haïe ! chantans on cràmignon.
Nosse roïe nos monne comme des poïon,
Sins sâbe, sins fisique ;

Resp. Pusqui, etc.

Nosse roïe nos monne comme des poïon,
Haïe ! chantans on cràmignon.
Dè vîx brave il a r'pris l'baston,
Sins sâbe, sins fisique;

Resp. Pusqui, etc.

Dè vîx brave il a r'pris l'baston,
Haïe ! chantans on cràmignon.
Fièstans turtos l'père dè l'nâcion,
Sins sâbe, sins fisique ;

Resp. Pusqui, etc.

Fièstans turtos l'père dè l'nâcion,
Haïe ! chantans on cràmignon.
A lu nos cour et nos chanson,
Sins sâbe, sins fisique ;

Resp. Pusqui, etc.

A lu nos cour et nos chanson,
Haïe ! chantans on cràmignon,
A lu nos rôse et nos boton,
Sins sâbe, sins fisique ;

Resp. Pusqui, etc.

A lu nos rôse et nos boton,
Haïe ! chantans on cràmignon.
Di nos law'ri coronmans s'front,
Sins sâbe, sins fisique ;

Resp. Pusqui, etc.

Di nos law'ri coronmans s'front,
Haïe ! chantans on cràmignon.
Sut'nans l'vèille gloire di nos tâion,
Sins sâbe, sins fisique ;

Resp. Pusqui, etc.

Sut'nans l'vèille gloire di nos tâion,
Haïe ! chantans on cràmignon.
S'ils polit r'sûde di d'zos l'wazon,
Sins sâbe, sins fisique ;

Resp. Pusqui, etc.

S'ils polit r'sûde di d'zos l'wazon,
Haïe ! chantans on cràmignon.
Vos veuriz volter leus âbion,
Sins sâbe, sins fisique ;

Resp. Pusqui, etc.

Vos veurîz volter leus âbion,
Haïe ! chantans on crâmignon.
Ils repètrît so tos les ton,
Sins sâbe, sins fisique ;

Resp. Pusqui, etc.

Ils repètrît so tos les ton,
Haïe ! chantans on crâmignon.
Buvans essonne on p'tit hûfion,
Sins sâbe, sins fisique ;

Resp. Pusqui, etc.

Buvans essonne on p'tit hûfion,
Haïe ! chantons on crâmignon.
Et po bin fini l'rigodon,
Sins sâbe, sins fisique ;

Resp. Pusqui, etc.

Et po bin fini l'rigodon, { *Bis.*
Haïe ! chantans on crâmignon. }
Dinans-nos l'main, fans n'danse ès rond,
Sins sâbe, sins fisique ;

Resp. Pusqui l'Belgique est d'aplon, { *Bis.*
Chantans : vive li Belgique. }

BRABANÇONNE WALLONNE.

PAR **Henri BONHOMME.**

Gloire à la patrie !

I.

Haïe, lèvans-nos, èfants dè l'libe Belgique,
On grand joû d'fiesse po tos nos autes survint.
Flaminds, Wallons, d'on cour franc, énérgique,
Mahans nos voêx po chanter l'an qwatte-vingt.
Duspoïe l'an trinte nos viquans bin essôle
Duzos les lôès dè l'sainte Fraternité.
Dunans-nos l'main, lu même fiesse nos rassôle
Au bai solo dè l'Liberté.

II.

C'est en lettes d'or qu'on d'veut s'crire nosse-t-histoère,
V'là céquante ans qu'on n'auïe pus ètindou
L'canon dè l'guerre so nosse bai territoère
Qui, si sovint, du song à s'tu tédou.
Belges, nos pollans esse firs du nosse patreie :
A l'tiesse des autes il a todi rotté.
Il veut flori les sciaisses et l'édustreie
Au bai solo dè l'Liberté.

III.

César l'a dit : « Les Belges sont pleins d'corège »
Is s'fet c'hèchi po rucqwèri leus dreuts.
Mais voci l'poë, louquis-les à l'ovrège ?
Les ovris belges sont co les pus adreuts.
A Londe, Paris, Vienne et Philadelphieie
Les prumis prix qui les a rèppòèrté ?
C'est nosse Belgique qui s'distingue èco n'feie
Au bai solo dè l'Liberté.

IV.

Qu'u d'évintions so ces anneies passeies !
Tot nosse pays est pavé d'beines d'ècir. ⁽¹⁾
Des fis d'arka ⁽²⁾ su cherget d'nos pinseies,
En'on cleigne d'ouïe ils sont pu lon qu'u l'cir.
Dè pòrt d'Anvers, des batais sins parèie
Èvont chaque jou pòerter du tot costé
Les dreds, les armes, les chifs-d'ouve qu'u l'Belge crèie
Au bai solo dè l'Liberté.

V.

Duvins les arts, duvins l'littérature
Les Belges nin pus ni sont nin les dièrins.
S'crieux, pondeux, grands artisses en sculpture
Su covret d'glòère, ainsi qu'nos musiciens.
D'vins chaque viège, l'éstruction su dusponte,
Nos maisses du scale éstruits et pleins d'volté
Sèmet on grain, l'peupe rascoie onne grosse ponte
Au bai solo dè l'Liberté.

VI.

Nos estans libes, nos rottans tiesse lèvèie,
Grâce à nosse belle, nosse lonche constitution.
Su quéque wèzin nos lùgne d'on ouïe d'èveie
Dè monde èttir nos fans l'admiration.
Chantans, mes frés, nosse brabançonne magique,
To comme l'an trinte, l'an qwate-vingt veut flotter
Les treus coleurs dè drapeau dè l'Belgique
Au bai solo dè l'Liberté.

(1) Les chemins de fer.

(2) Le télégraphe.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Rapport du Jury sur le concours N° 6 de 1874.	1
» » » N° 11 »	9
» » » N° 15 »	19
On tour di botresse, par G. Delarge.	25
Rapport du Jury sur les concours Nos 14 et 15 de 1874.	41
Li Batte di Lige par G. Delarge.	47
Les éfans duvins les Beurres, par H. Bonhomme	52
Rapport du Jury sur le 2 ^e concours de 1874.	55
Rapport du Jury sur le concours N° 9 de 1875.	61
Recherches étymologiques sur quelques mots wallons, par Is. Dory.	67
Rapport du Jury sur le concours dramatique de 1875.	91
Les amours da Gêrà, par Ed. Remouchamps	105
Rapport du Jury sur le concours N° 14.	181
Les fleurs di Maïe, par G. Delarge.	185
Les amours da Jèniton, par G. Delarge.	189
Stienne et Fifine.	195
Rapport sur les travaux de la Société pour les années 1874 et 1875.	197
Rapport du Jury sur le concours N° 2 de 1876	205
Vocabulaire liégeois des Serruriers, par Jacquemin.	207
Rapport sur le concours de 1876.	249
Recherches étymologiques sur sept mots liégeois, par Is. Dory.	253
Rapport du Jury sur le concours N° 10 de 1876.	259
Rapport du Jury sur les concours Nos 13 et 14 de 1876.	267
Les deux Voisins, par Ed. Remouchamps.	273
Les Bottresses, par G. Delarge.	282
Lu Charité, par Arm. Jamme.	285

202 1000 34328 AD SLW

— 310 —

	Pages.
Nanette, par G. Delarge.	287
Rapport sur le concours spécial de 1880.	289
Li cinkwanteine d'on patriote, par A. Peclers.	297
Vive li Belgique, crâmignon nationâl, par J.-G. Delarge.	305
Brabançonne wallonne, par Henri Bonhomme.	307

SOCIÉTÉ DE LANGUE ET DE
LITTÉRATURE WALLONNES

